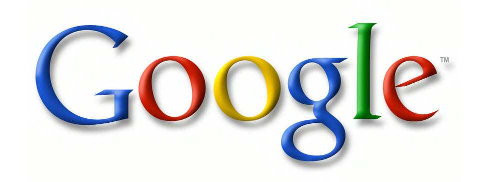


Études morales et littéraires: Les romans de la Table-Ronde. ..

Léon de Monge


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE RI TAS



ÉTUDES

MORALES ET LITTÉRAIRES

ÉTUDES
MORALES ET LITTÉRAIRES

ÉPOPÉES
ET
ROMANS CHEVALERESQUES

PAR

LÉON DE MONGE

II

Les romans de la Table-Ronde
Roland furieux
Amadis
Don Quichotte et Don Juan

LOUVAIN
CH. PEETERS, libraire-éditeur
22, rue de Namur, 22

BRUXELLES
Société Belge de Librairie
SOCIÉTÉ ANONYME
8, rue Treurenberg, 8

1889

PRÉFACE.

Je parle, dans ce livre, d'aberrations étranges et funestes. J'en avertis, dès la première page, mes lectrices. Mais je crois faire chose utile et chrétienne en montrant jusqu'où peut descendre le sentiment du beau quand il s'affranchit de la loi du devoir.

CHAPITRE PREMIER

LE PUBLIC.

Encore une fois, l'automne réunit, à la campagne, l'Abbé, le Président, le Commandant et l'Archiviste. On rappelle au Président sa promesse de parler des romans de la Table Ronde : il s'exécute ; un soir, il déclare céder à l'Archiviste « son siège et la direction des débats. » Quant au siège, c'est une métaphore. Le Président garde son fauteuil. Il place devant lui, sur un guéridon, un manuscrit volumineux et commence ainsi :

D'abord, Messieurs, je vous remercie. Vous avez éclairé ma conscience.

L'an dernier, quand, à propos de don Quichotte, nous avons mis sur le tapis cette question des romans chevaleresques, je n'étais pas très au courant. J'avais dans l'esprit l'Amadis et le Roland Furieux ; j'ai fait un réquisitoire injuste ; je ne connaissais pas les premiers et les vrais coupables. Je les connais aujourd'hui. Notre

vieux Roland et notre vieux Cid doivent être mis hors de cause. Les Nibelungen ne sont pas sans reproche. Mais on peut admettre, pour eux, des circonstances très atténuantes. Les vrais coupables, ce sont les chevaliers de la Table Ronde.

Le succès des *romans de la Table Ronde* suppose un public tout particulier : ce public-là n'existait pas en France avant le milieu du XII[e] siècle. Je le nommerai le *Public mondain*... le *Monde*, si vous voulez, tout simplement.

Je n'essaie pas de définir le monde en général. C'est très périlleux. Si vous faites partie d'un groupe restreint, d'un monde aristocratique (en ce sens qu'il est exclusif et d'un accès difficile), vous êtes suspect de partialité. On vous soupçonne de ménager certains mensonges convenus entre initiés, de cacher aux profanes certains secrets dont il est de bon ton de ne point parler tout haut et certaines choses dont il est de mauvais ton de s'apercevoir. Si vous n'êtes pas de ce monde et que vous en parliez, on peut vous dire que vous ne le connaissez pas ; et puis, si vous en parlez sévèrement, on ajoutera que vous avez un certain dépit de ne pas en être...

L'Archiviste. Puisque je préside, mon cher ami, permettez-moi de vous rappeler qu'il s'agit du monde au XII[e] siècle. Nous n'avons été ni reçus à bras ouverts, ni tolérés, ni dédaignés dans ce monde-là. Nous sommes donc dans les meil-

leures conditions possibles pour le juger sans prévention sur les « documents humains » qu'il nous a laissés.

Le Président. Je n'en suis nullement convaincu. Nous portons dans l'histoire nos préjugés du présent. Mais passons.

Au temps de la chanson de Roland, dans les pays de langue d'oïl, chaque seigneur féodal vivait dans son fief, entouré de sa famille et de son clan : groupe social isolé, complet en lui-même, avec son gouvernement, ses soldats pour le défendre et ses paysans pour le nourrir.

De loin en loin, pendant la paix, dans une fête au burg féodal, ou bien en guerre, en voyage, au milieu du camp, apparaissait le *jongleur*, le chanteur de poèmes où l'on célébrait les exploits et la gloire des aïeux. On lui faisait grand accueil. Le public réuni pour l'entendre conter un épisode héroïque des vieilles épopées appartenait tout entier au même groupe féodal. Là se trouvaient l'homme avec le sire, le serviteur avec le maître, le prêtre et le laïque, et parfois la femme avec le mari, le père et le fils, la mère et la fille. Dans de telles conditions, la littérature ne peut être corruptrice. Ceux qui commandent ou conseillent ont besoin du respect de ceux qui doivent obéir ou veulent être guidés. Ceux qui doivent obéir ont besoin de l'estime et de la confiance de leurs chefs. Dans une assemblée réunissant ainsi tous les éléments sociaux, de la

base au faîte, on n'admire que ce qu'on peut sûrement et fièrement admirer ensemble. L'immoralité serait inquiétante et d'ailleurs on en rougirait.

L'Abbé, se levant. Cela ne suffit pas...

Le Président. Je sais ce que vous allez dire. La composition du public ne suffit pas pour expliquer la chanson de Roland : d'accord. Le poète... les poètes du Roland primitif sont parfaitement sincères : ce ne sont pas des écrivains officiels, conservateurs et bien pensants par métier. Jamais un chef-d'œuvre ne se fait sur commande. Le génie est fier; il est libre. Les souples et les complaisants, ce sont les écrivains corrupteurs qui flattent les vices des hommes par intérêt et par vanité : courtisans des princes ou courtisans de la populace, affamés de louanges et d'argent... Tels n'étaient point les hommes qui ont créé le Cid et Roland. D'autre part, dans la France d'Oïl, dès le onzième siècle; dans la Castille, au commencement du douzième, il existait des aspirations diverses, moins hautes et moins nobles que celles de Roland et du Cid : je n'en doute pas. Seulement, quand elles n'avaient pas de public, elles n'avaient pas de poètes.

Le public féodal du XI[e] siècle se compose de groupes sociaux *organiques*, vivants, comprenant des éléments divers, intimement unis sans être mêlés, nécessaires les uns aux autres, ayant chacun leur place et leur fonction : un tel groupe rejette tout ferment de dissolution.

La poussière d'hommes, la foule, au contraire, c'est-à-dire un amas d'éléments individuels sans liens entre eux — la foule, disais-je, et n'importe quelle foule — foule de truands ou de princes, de pauvres diables ou de millionnaires, reçoit les virus contagieux, s'en imbibe et les développe.

L'Archiviste, souriant. Très juste. C'est ainsi qu'un germe de microbe avorte s'il tombe dans un organisme robuste et sain dont la cohésion lui résiste : il lui faut un milieu préparé d'avance par le désordre et l'antagonisme des fonctions vitales.

Le Président. Quelque chose de cette influence décisive du milieu peut encore s'observer aujourd'hui, bien que dans des conditions beaucoup moins favorables. Quand on transporte au théâtre les personnages de certains romans — je n'en cite pas d'exemples, mais vous en trouverez facilement dans votre mémoire — on les moralise dans certaine mesure, ou du moins on les rend un peu plus décents. C'est peu de chose, il est vrai ; mais les spectateurs ne se connaissent guères, et les loges n'ont aucun rapport avec le paradis ; cependant les spectateurs se voient, au moins, tandis que les lecteurs d'un même livre ne se voient pas... Mais voulez-vous une expérience décisive ? Assistez au spectacle que donnent les paysans à la kermesse de l'un de nos villages wallons du pays de Liège. Vous savez qu'ils ont presque tous une société dramatique.

Le Bourgmestre a permis de dresser le théâtre en plein vent dans son verger, mais sous la condition suivante : un comité, nommé par lui, sera chargé de la censure. Le public est très divers.

Le « Monsieur » du château voisin, revenu de la ville exprès pour la fête, a fourni les décors et donné des conseils aux acteurs. Il est tout jeune et très élégant, mais « parfaitement correct » dans son rôle conservateur et « *Leplaysien* » de « classes dirigeantes » ; digne, presque grave d'attitude et, dans les répétitions, paternel avec la jeune première en sabots. Cela paraît amuser beaucoup le « messager » du village, chargé dans la pièce d'un rôle de « parisien » par la raison que « c'est un singe. » Le messager conduit deux fois par semaine sa charette à la ville ; il en sait les nouvelles, mais il a ses raisons de ne pas les dire. Sa vie nomade en a fait un ivrogne : il battait sa femme, et depuis qu'elle est morte, ses enfants s'élèvent comme ils peuvent, tout seuls.

Les trois quarts de l'assemblée se composent des très braves gens, n'aimant et n'ayant jamais aimé que pour le *bon motif*, mais d'ailleurs absolument dépourvus de pruderie. Dans les entre-actes, leurs propos remplissent d'une confusion charmante ces belles dames en villégiature, que vous voyez assises au premier rang, curieuses. Il en est une qui, dans « le monde, » n'a point

la réputation d'une beauté sévère. Elle est intelligente, spirituelle et très artiste. C'est elle qui disait : « Un jour, quand je me sentirai vieillir, je serai coquette de l'esprit » — Il est encore bien loin, ce jour-là, Madame ! — Mais au village, on s'amuse comme on peut ; on protège et l'on moralise les lettres : elle a fait partie du comité de censure et s'est montrée scrupuleuse. Elle a même épuré le public : à sa demande, trois chanteuses de café-concert, venues de X***, en mission, pour civiliser les campagnes, ont été reconduites à la grille du verger par le garde champêtre.

Le drame qu'on joue — dans un patois qui ressemble encore beaucoup à la langue d'oïl — est très moral. Il honore le courage, la générosité, le dévouement ; il flétrit le vice et l'égoïsme. Ce drame n'est pas neuf, mais il est d'une inspiration chaude, naturelle, sincère et je vous assure qu'il n'est pas bête. J'essaierai de vous le prouver un jour. Tous les spectateurs — sauf la valetaille du château, qui, n'étant pas invitée, se cache derrière une haie — tous les spectateurs applaudissent avec enthousiasme. Mais un quart environ des hommes, la nuit prochaine, les femmes et les enfants étant couchés, iront dans un cabaret empesté de tabac écouter, admirer les trois chanteuses misérables, bonnes pour l'exportation, et rire de leurs gravelures stupides. Le messager y rencontrera son fils, un polisson

de quinze ans, et le rossera comme plâtre pour y avoir été...

L'Archiviste. Mon Président, si nous revenions au XIIe siècle ?

Le Président. Mais j'y suis; seulement, j'éclaire mes théories par des exemples tirés de notre temps...

Au XIIe siècle, donc, progressivement, les grands fiefs soumettent ou bien dévorent les petits. Des cours, au sens moderne, se sont formées autour des grands feudataires : Guyenne, Anjou, Bretagne, Vermandois, Normandie, Flandre, etc. Les alliances princières établissent entre ces cours des relations continuelles. Une sécurité relative a rendu les voyages plus faciles et les absences moins dangereuses. On voisine de très loin; les fêtes, les tournois, les joûtes et sports divers donnés en spectacle aux dames et suivis de festins et de bals, assemblent toute la noblesse d'une vaste région. Paysans et bourgeois sont exclus de ces fêtes. Elles deviennent de plus en plus fréquentes, et le luxe croissant les rend de plus en plus coûteuses; pour ne point s'y trouver gauche, dépaysé, il faut en avoir l'habitude, ce qui demande beaucoup de loisirs. Ces fêtes sont fatigantes, et pour beaucoup de raisons, elles ont peu d'attrait pour la vieillesse. Sauf exception, la pauvreté n'y a point d'accès. Les jeunes gens de la noblesse féodale affluent aux cours des grands feudataires.

Cette noblesse était fort inoccupée.

Les jeunes gens n'avaient d'autre métier que la guerre, et la guerre, telle qu'on l'entendait alors, n'était pas une étude, une science, comme elle le devient plus tard et progressivement, du XIIIe au XVIe siècle.

En même temps le chevalier, qui est un soldat, *miles*, se transforme, et devient le gentilhomme, qui est un officier : la chevalerie ne sera plus, bientôt, qu'un titre honorifique et décoratif. Dès que la guerre est une étude, l'officier en temps de paix est plus ou moins garanti de ce poison, l'oisiveté. Je suis prêt à soutenir une thèse que les chevaliers de Courtrai, de Poitiers, de Crécy et d'Azincourt eussent trouvée bien paradoxale : c'est à ses défaites, aux communiers anglais et flamands, aux fantassins, que la noblesse d'épée doit, en France, d'avoir prolongé son existence de caste et conservé jusqu'à nos jours quelques-unes de ses vieilles races militaires. Sans la « piétaille » il ne resterait plus au monde un seul descendant des chevaliers. L'oisiveté qui décime et stérilise les familles, l'oisiveté les aurait dévorés tous.

L'Abbé. Je le pense comme vous, mon cher président. Cette puissance délétère de l'oisiveté, c'est le châtiment et la répression du parasitisme social. Elle achève de tuer sous nos yeux les seules nations qui aient conservé l'esclavage, les peuples de l'Islam. C'est nne loi providentielle, nécessaire et juste.

Dans les organismes vivants, lors qu'une onction cesse d'être utile, l'organe se transforme ou s'atrophie. De même dans les sociétés humaines; seulement, les organes sociaux sont formés d'hommes; la paresse et l'égoïsme résistent; ils ne veulent ni s'adapter aux besoins nouveaux, ni renoncer aux avantages qui rémuneraient leurs anciens services...

Heureusement, la paresse et l'égoïsme sont des maladies mortelles.

Si, pour établir et perpétuer l'injustice, il suffisait d'armer jusqu'aux dents ceux qui jouissent et de désarmer ceux qui souffrent; si les hommes « de joie et de proie » comme disait le P. Gratry, les hommes qui, disposant de la force, refusent de se soumettre à la loi du travail n'étaient dévorés par l'oisiveté, mère de la folie et des vices, quelle effroyable tyrannie, depuis longtemps et pour toujours, dominerait, exploiterait, écraserait, avilirait l'humanité!

Le Président. Je disais donc : au XIIe siècle, la guerre n'était pas une science ; les batailles n'étaient pour ainsi dire que des charges de cavalerie ; point d'études militaires ; point non plus, sauf des exceptions rares, d'études sociales : la justice, les coutumes, les lois sont abandonnées aux *Clercs*, (on commence à donner le nom de clerc non seulement aux gens d'église, mais à tous ceux qui s'occupent d'un travail intellectuel, notaires, employés de chancellerie, scribes, etc.).

L'instruction militaire d'un chevalier, en ce temps-là, consiste simplement dans des exercices destinés à développer la force et l'adresse. En dehors de cette gymnastique, il n'a rien à faire.

Le Commandant. Quel bon temps c'eût été pour certaits officiers de cavalerie de ma connaissance! — « Le cheval, Monsieur, le cheval. Il n'y a que cela ; le cheval, et des muscles, et du poil aux dents. Soyez forts en x comme pas un, ça vous avancera bien, si, dès que vous avez le ... sur un cheval, vous avez peur de tomber! »

Le Président. — En ce temps là, point de « *great arithmetician* », point de « *bookish theorie* », comme dit Iago, dans Shakespeare ; ce n'est qu'à la fin du XIII[e] siècle, en 1284, que Jean de Meun traduisit le *De re militari* de Végèce (1). Pour le chevalier de cour au XII[e] siècle, aucune fatigue ou du moins aucune contrainte intellectuelle : corps vigoureux, appétits violents, cervelle vide. L'oisiveté nourrit ses passions ; l'orgueil les exalte. Il s'affirme d'une race plus haute que le reste de l'humanité. Les autres hommes sont faits pour le travail ; lui, pour la guerre et le plaisir. Joignez à cela (ce qui ne tarde guères) une culture littéraire qui

(1) M. G. Paris *(Littérature française au moyen âge)* dit à ce propos : « La façon de faire la guerre avait beau différer absolument de celle des anciens, on s'en apercevait à peine, grâce aux contre-sens constants qu'on faisait en lisant leurs livres ».

n'occupe la pensée que pour exalter l'imagination...

C'est ainsi que, de proche en proche, se forme et s'étend ce qu'on nomme, dès ce temps-là. le *monde* : un groupe dont le plaisir, *mais le plaisir élégant*, fait le lien. Un trait distinctif des relations mondaines est la courtoisie : c'est, en deux mots, l'art de plaire et de briller : en d'autres termes, c'est l'art d'intéresser la vanité des autres à satisfaire la nôtre. Le monde, se piquant d'être une élite, se sépare de la masse par des goûts, des manières, des habitudes, un langage et même des sentiments exceptionnels ; ce monde, fuyant et détestant la vulgarité, poursuit la « distinction » dans ses vices comme dans ses vertus, et méprise le bon sens, quand le bon sens a le malheur de se rencontrer avec le sens commun, ce qui arrive quelquefois.

L'Archiviste. Mais, cher Président, malgré ce que vous en avez dit, vous définissez et même vous jugez, ce me semble...

Le Président. Je reste dans le XIIe siècle : je tâche, au moins. Je ne confonds pas la courtoisie chevaleresque avec l'urbanité romaine ou la politesse moderne; il y a des nuances. Je ne confonds pas non plus le monde tel qu'il est au XIIe siècle, avec celui du XVIIIe siècle, celui contre lequel Jean-Jacques a lancé ses paradoxes sauvages ou spartiates...

L'Archiviste. Ou celui contre lequel Tacite

a lancé ses *mœurs des Germains*. Quel mondain que Petrone, « l'arbitre des élégances ! » Il écrase de sa distinction suprême — je connais des gens qui diraient héroïque — tous les dandies modernes. Il fut « superchic » jusque dans l'agonie de sa mort volontaire.

Le Président. Oui, mais « corrumpere et corrumpi sæculum vocatur. » Le *Siècle!* Dès le moyen âge, on disait : « Le siècle ne permet pas de vivre sans péché ». L'humanité change bien peu : les différences ne sont guères que dans le plus ou le moins. Dans les nations chrétiennes, le monde ne descendit pas au niveau du temps de Néron. Cependant, la morale chrétienne étant incomparablement plus sévère que la morale païenne, dès le XIIe siècle, le « monde » fut tel que l'Eglise ne cessa jamais de combattre son influence et ses maximes...

L'Archiviste. Ce qui n'empêche pas que, de tout temps, des prélats ont été très heureux et très fiers d'en être...

L'Abbé. Vous avez malheureusement raison. Mais les prêtres mondains n'ont été vraiment nombreux que dans des sociétés en pleine décadence, comme celle du XVIIIe siècle... L'épiscopat français du XVIIIe siècle est le plus mondain — le plus spirituel, le plus aimable, le plus adroit, le plus discret — et le moins apostolique de l'histoire.

Le Président. Cette fois, ce n'est pas moi qui

sors du XIIe siècle. Rentrons y donc : dès ce temps-là, disais-je, le monde, pour les prédicateurs et les moralistes pieux, est un des trois ennemis principaux ligués contre l'homme : les deux autres sont le diable et la chair (1). Cela se dit en latin, en langue d'oïl, en langue d'oc :

Mundus, caro, demonia
Diversa movent praelia...

Caro suadet suavia, mundus inania, Diabolus iniqua.

C'est li diables et li mund
Et ma char qui me semunt
Trestut adès de mau fere...

... Le carn el diable el mon
Don cascus a totz ses mals...

Prédicateurs et moralistes ne s'en prennent pas seulement au monde par excellence, au grand monde, mais au petit monde, à tous les petits mondes qui s'ébauchent, soit en réagissant et prenant le contre-pied du grand monde, soit en l'admirant et l'imitant de loin, presque toujours l'enviant et le dénigrant à la fois... Prédicateurs et moralistes ont raison. Quand une nation se divise en castes, hostiles ou dédaigneuses, il en résulte, de la base au faîte, un abaissement moral...

Le Commandant. Ah ça !... Etes-vous dé-

(1) V. Paul Meyer, *Romania*, n° 61.

mocrate, mon Président ?... Je ne le pensais pas. Qu'en dites-vous. Monsieur l'abbé de Lucan ?

L'abbé. Moi, j'aime les façons aristocratiques et les sentiments populaires ; et je pense que les gens de rangs divers peuvent se distinguer les uns des autres, sans que la haine des petits réponde au mépris des grands.

Le Président. Aristocrate, démocrate, ce sont des mots où l'on met tout ce qu'on veut... Je suis très loin d'être démocrate au sens où vous l'entendez, cher Commandant ; je veux, au contraire, qu'il y ait une classe dirigeante où l'influence (à moins d'indignité) soit héréditaire. Une aristocratie de naissance ayant des droits et des devoirs politiques, distincts des droits et devoirs de la masse ne me déplairait nullement... Au reste, quoi qu'on fasse, et quelque forme de gouvernement qu'on imagine, il y aura toujours des forts et des faibles, des grands et des petits. Or je dis que tout ce qui rapproche les hommes de condition différente et tout ce qui réunit dans des sentiments communs et des intérêts solidaires les forts et les faibles, les grands et les petits, élève l'âme. Tout ce qui les sépare, au contraire, abaisse les caractères en développant l'égoïsme, l'orgueil et l'envie : de là vient qu'une littérature de caste est presque nécessairement immorale...

L'existence de castes mondaines — peut-être inévitable dans un certain état de civilisation — fut toujours un danger social.

Question de vanité ! dit-on. Sans doute ; mais la vanité, c'est chose très importante ; c'est un des leviers les plus puissants pour conduire les hommes. Dans les luttes politiques et les révolutions sociales, c'est par l'intérêt qu'on forme l'armée et qu'on la mène au combat ; soit ; mais c'est la vanité qui recrute les chefs. C'est par la vanité surtout que s'est brisée l'unité du peuple, et que le mot *peuple* a pris le sens injurieux et méprisant contre lequel proteste cet admirable moraliste chrétien, Alphonse le Savant ou le Sage, dont je vous remercie une fois encore, mon cher Abbé, de m'avoir fait connaître les *Siete partidas* :

« Certains hommes se figurent qu'il ne faut » nommer peuple que les humbles, gens de » métiers et laboureurs ; mais il n'en est pas » ainsi... Le peuple, c'est la réunion des hommes » de tout rang, les plus élevés, les moindres et » ceux qui tiennent le milieu ; ils ont tous » besoin les uns des autres et ne peuvent se » soustraire au devoir de s'entraider mutuelle- » ment à bien vivre (1)... »

Lorsque le roi de Castille mettait ces paroles en tête de son chapitre sur « les devoirs de la royauté envers le peuple » il protestait contre les idées de la noblesse de cour et la barrière

(1) *Siete Partidas*, part II, tit. X, loi I.

que le *Monde* élevait entre les diverses classes de ses sujets (1).

Ainsi donc, s'il est possible, point de littérature aristocratique ! (J'emploie ce mot faute d'autre; mais vous savez maintenant ce que je veux dire)... Point de littérature aristocratique ! point de littérature populaire ! Une littérature populaire, c'est éternellement l'enfance, avec les vices grossiers d'un enfant mal élevé ; tandis qu'une littérature aristocratique, c'est, presque dès le premier jour, la vieillesse, avec les vices artificiels et raffinés de la décrépitude. Encore une fois, point de littérature aristocratique ! Point de littérature populaire ! Mais une littérature nationale et mieux encore... humaine !

M. Gaston Paris, dans un excellent petit livre (2), parle d'un comte de Guines, Beaudoin II, mort en 1206, capable d'égaler les jongleurs les plus renommés *in cantilenis gestoriis, sive in eventuris nobilium, sive in fabellis ignobilium*. En effet, à la fin du XIIe siècle, il existe en France trois littératures différentes.

D'abord celle de la nation tout entière : les *chansons de geste* de la matière de France lui appartiennent : c'est une poésie absolument sin-

(1) V. tome I de ce livre, page 277.

(2) *Littérature française au moyen âge* (XIe-XIVe s.) Paris, Hachette et Cie.

cère, exprimant, avec une émotion naturelle, sans aucun art conscient et voulu, sans aucun *artifice*, les vraies croyances et les vrais sentiments qui font l'unité de la France et de l'Europe chrétienne.

Puis, la littérature de la noblesse féodale. On y trouve en foule des *romans d'aventure* et d'amour, qui n'ont d'autre but que d'amuser, d'émouvoir et de plaire. On ne croit nullement à la vérité des prodiges dont ils sont remplis ; et dans l'exaltation des sentiments qu'ils expriment, il y a plus d'art que de sincérité.

Vient enfin la littérature populaire, ou plutôt roturière et bourgeoise, celle des *fabliaux*. Nous allons en parler un peu.

Ces trois genres littéraires, les chansons de geste, les romans d'aventure, les fabliaux, se touchent et pénètrent sur leurs limites ; mais ils n'en sont pas moins distincts et présentent, en grand nombre, des types nettement tranchés.

Un mot d'abord de la littérature bourgeoise. Certes, la plus belle des chansons de geste, la chanson de Roland était aimée, admirée de tous ; et cependant, les gens de métier, de négoce, les gens de confrérie, de jurandes et de communes, quand ils étaient seuls, entre eux, loin des seigneurs féodaux et des chevaliers, prêtaient aux pairs de Charlemagne d'étranges et facétieux exploits : témoin le *Pèlerinage à Jérusalem*, fait pour amuser les marchands à la foire du

Lendit (1), un marché célèbre qui se tenait à Saint-Denis.

Permettez-moi d'en répéter quelques traits bien connus : je les emprunte à l'analyse donnée par Gérusez, dans son *Histoire de la littérature française*.

« Au début, Charlemagne, dans un accès de fatuité digne d'un petit-maître, se gorgiase devant sa femme, et prétend qu'il n'y a pas de tête au monde qui, mieux que la sienne, porte la couronne. L'impératrice paraît en douter... Elle insinue qu'il y a quelque part un roi mieux coiffé. — Vous me direz quel est ce roi, ou je vous tue. — Je plaisantais. — Non. vous parlerez. — Hé bien, c'est le roi Hugon de Constantinople. — Nous verrons bien. Aussitôt le départ est décidé. Incontinent les douze pairs de Charlemagne se mettent en route pour Constantinople : naturellement ils prennent la route du saint Sépulcre... Là ils reçoivent du patriarche une grosse de reliques dont l'énumération ressemble fort à un inventaire de comédie. Munis de ce précieux fardeau, nos pèlerins arrivent à Constantinople, gouvernée par le roi laboureur Hugon, qui s'empresse de quitter sa charrue d'or pour faire honneur et bonne chère à ses hôtes. Le merveilleux palais où ils sont

(1) *L'endit*, indictum, exposition des reliques affectés à la vénération des fidèles.



hébergés tourne sur lui-même au souffle du vent. Le souper, splendide, se passe sans encombre; mais, avant de se coucher, réunis dans une même chambre, on leur apporte le piment et le clairet de l'hospitalité. Ils peuvent boire à discrétion et boivent sans mesure. L'ivresse les pousse à *gaber* à l'envi l'un de l'autre : gaber, c'est se vanter à outrance et faire des gageures impossibles (1). Tous s'engagent pour le lendemain à jouer un mauvais tour de force au dépens de leur hôte; puis ils s'en vont cuver le vin qu'ils ont bu. Mais un écouteur (caché par Hugon pour les épier) a surpris leurs paroles; le roi est averti.

» Lorsque nos parieurs se présentent devant lui, il annonce que s'ils ne tiennent pas leurs gabs, il les fera tous mourir. Heureusement les reliques du patriarche sont là, et avec elles, la protection divine.

» Le premier de tous, l'ami de Roland, Olivier, est mis en demeure. Olivier s'était vanté de faire mieux qu'Hercule n'avait fait dans cette nuit où il donna de sa force des preuves surhumaines. C'est la fille même du roi de Constantinople qui doit en rendre témoignage, et ce témoignage, donné les yeux baissés, se trouve favorable... »

Le pari d'Olivier est le seul où l'on trouve

(1) Gaber, c'est plaisanter, railler, *blaguer*.

une idée licencieuse : les autres ne sont que ridicules. Ce poème héroï-comique vient de deux sources sérieuses, et même pieuses, anciennes; le sel gaulois et les gabs ont été surajoutés en dernier lieu.

Que ce récit curieux soit une parodie des chansons de geste ou bien le produit sans malice d'une grosse gaîté populaire, qu'il soit de la fin du XI[e] siècle ou du commencement du XII[e], ce que discutent les érudits et ce que j'ignore, il me paraît évident que les plaisanteries de l'auteur sont incompatibles avec l'esprit de la chanson de Roland. Quant à certains autres poèmes comiques, l'*Audigier*, par exemple, avec ses exploits scatophagiques (je me garderai bien de les rapporter), c'est une parodie, lourde, mais assurément c'est une parodie des chansons de geste et des romans d'aventure, des chevaliers invincibles et des chevaliers amoureux.

D'autre part, l'ensemble des fabliaux nous présente un tableau satirique et bouffon, nous dessine la caricature de la société tout entière, barons, chevaliers, clercs, bourgeois et paysans. Ce sont des contes ordinairement très courts, presque toujours très grossiers, souvent obscènes, parfois d'une malice charmante et d'un bon sens exquis. Les fabliaux ne ménagent personne; mais leurs victimes de prédilection sont les femmes et les prêtres; ce qui ne prouve rien, si ce n'est une chose qui n'a pas besoin de

preuve : les auteurs de contes grivois depuis le XIIe siècle jusqu'à nos jours, en passant par Boccace et la Fontaine, sont ordinairement libertins et fort peu dévots.

Je ne m'arrêterai pas davantage aux fabliaux : je me hâte d'en arriver aux romans d'aventures. Ce qu'on nomme « la matière de Bretagne », c'est à dire de vieux contes celtiques, ont fourni le thème du plus grand nombre de ces romans, de ceux dont la vogue et l'influence ont été la plus étendue, la plus forte et la plus durable. Presque tous les romans de la matière de Bretagne appartiennent au cycle de la *Table-Ronde* et du *St Graal*.

Nous y reviendrons. Mais, pour me faire bien comprendre, je crois nécessaire de caractériser dès à présent, d'une façon très brève et très générale ces « romans chevaleresques de la Table-Ronde ».

Dans la plus grande part de ces romans, de ceux qui s'y rattachent et s'en inspirent, nous trouvons une noblesse passant la vie au milieu de fêtes et de tournois entrecoupés de prouesses inouïes, d'aventures merveilleuses, de voyages fantastiques, d'enchantements et de sortilèges.

Les exploits des Chevaliers de la Table-Ronde ne sont, le plus souvent, que d'incroyables folies. Ils ont, parfois, un caractère de grandeur et de générosité; mais ils sont, en général, purement personnels et ne sont inspirés d'aucun sentiment collectif ou national.

Ces romans nous transportent dans un monde où les mœurs sont raffinées, élégantes, spirituelles et souvent corrompues. L'amour, exalté comme le plus noble des sentiments humains, y est la loi suprême, toujours glorifiée. Dans le cours du XIIIe siècle, ces caractères se marquent de plus en plus. L'idée de l'*honneur*, qui consiste à ne souffrir aucune insulte, ne subir aucune humiliation, à protéger ou du moins épargner les faibles et à braver les forts, tend progressivement à remplacer l'idée de la *vertu chrétienne*. Cette idée de l'honneur repose sur un idéal de grandeur humaine personnelle; la vertu chrétienne repose au contraire sur le devoir qui nous lie à Dieu et aux hommes. Les derniers romans de la Table-Ronde expriment la seconde forme de l'esprit chevaleresque dégénéré, c'est-à-dire l'idéal d'une *aristocratie* parfois encore généreuse et toujours brave, mais frivole, orgueilleuse, turbulente et voluptueuse.

Le renversement de l'idéal est complet. L'amour, qui, dans le plan divin, fonde la famille, devient l'adultère, qui la déshonore, la dissout et la stérilise; la vaillance, qui fonde et protège la patrie, devient un mépris insensé de la vie; le chevalier de la Table-Ronde prodigue inutilement le sang humain dans l'aventure sans but, le duel et le suicide; et par une association sacrilège, une légende pieuse étroitement unie, soudée à ces aventures de folie, d'orgueil et de

passion, forme pour la droiture de la conscience morale et pour le bon sens en des dissolvants les plus actifs, un des poisons les plus insidieux qui se puissent imaginer.

CHAPITRE II.

LA SOCIÉTÉ PROVENÇALE.

L'Archiviste. Mon cher Président, je viens de vous écouter avec la plus grande attention. Je n'admets ce que vous avez dit que sous condition : chaque fois que vous dites : chevalerie, noblesse féodale, il faut ajouter : *mondaine*; et ce mot doit être interprêté comme vous l'avez défini : *c'est un groupe social dont le plaisir, mais le plaisir élégant, fait le lien.*

Il est bien évident que vos théories ne peuvent s'appliquer à des gens tels que Geoffroy de Villehardouin ni même Conon de Béthune, quoiqu'il fût amoureux et poète.

Le Président. D'accord. Puisqu'il faut, avec vous, cher Archiviste, être tout à fait précis — et vous avez raison — qu'il soit, une fois pour toutes, bien entendu que ce que je dis de ces gens du moyen âge est vrai dans la mesure où ils étaient mondains, et pas davantage : il y aurait des nuances infinies. Il faudrait séparer les mondains de tout cœur, par goût, avec

2

passion, des mondains par circonstance, par complaisance, ou par calcul d'ambition; et je soupçonne Conon de Béthune... mais laissons ces distinctions qui nous entraîneraient trop loin. Tâchez de mettre en esprit les nuances convenables à ce que je vais dire : car je le reconnais et je le confesse, j'ai la touche un peu forte; et cela croît avec l'âge.

L'Abbé. C'est que vous rajeunissez, mon cher Président.

Le Président. Hélas ! non. C'est que je m'ankylose. Quoiqu'il en soit, je poursuis. *Et le Président reprit la lecture de son manuscrit :*

Essayons de démêler les influences diverses qui se sont exercées sur la société mondaine.

Le *Monde* est né dans les pays de Langue d'Oc : au midi de la France, au nord-est de l'Espagne; et c'est de là qu'il a rayonné dans l'Europe entière. Voyons donc, pour commencer, quel était ce « milieu. »

Lorsque le Cid exilé (vous en souvenez-vous ?) quitte la Castille pour se tailler un domaine en pays infidèle, un des premiers ennemis qu'il doit vaincre est le comte de Barcelone. Dans le vieux poème cette bataille entre deux chefs chrétiens me frappe comme le symbole expressif de deux chevaleries et de deux civilisations qui se rencontrent sur le sol de l'Espagne (1) et que l'au-

(1) V. tome I de ce livre, p. 214.

teur de cet admirable poème avait pu voir en lutte à la cour du roi son maître.

D'une part, le chevalier rural et municipal (1) de Castille, grave, parlant peu, ne se confiant guère, rude et simple dans ses mœurs; libre, pauvre et fier; courageux et patient, dur aux longues fatigues; chrétien jusqu'aux moelles.

D'autre part, le chevalier courtois de Provence, brave aussi, mais surtout dans le premier élan; prompt, léger, vite lassé de l'effort; parleur brillant et vain, spirituel, poète, artiste; riche, élégant, voluptueux, prodigue et nullement dévot.

La Provence et tous les pays de Langue d'Oc étaient, dès le XI[e] siècle, très florissants et très civilisés. Ils avaient souffert bien moins que le reste de la France des invasions barbares. D'abord, ils avaient été soumis aux Wisigots, les plus humains des envahisseurs. Les Musulmans d'Espagne, dans leur courte domination, avaient été des maîtres assez tolérants; aucune persécution n'avait rallumé le zèle et la foi des Provençaux, déjà singulièrement affaiblie par l'Arianisme de leurs premiers maîtres. Ils avaient à peu près échappé aux dévastations effroyables des Normands. Dans une sécurité moins troublée, l'industrie, l'agriculture, le commerce même s'étaient librement développés.

(1) V. t. I de ce livre, p, 307 et 381.

La vie, pour les petits, était relativement paisible; pour les grands, c'était une existence d'aventures et de folie : tournois et combats, fêtes splendides, passions ardentes, crimes atroces, luxe insensé. On le comprend, la Religion tenait peu de place dans une telle vie. L'Eglise était puissante et respectée dans la France du Nord. La foi catholique, pour les Francs, avait été l'instrument et le signe de la victoire; pour les Gallo-romains, opprimés par l'hérésie, menacés par la violence païenne, la foi catholique avait été le gage de la délivrance et de la paix (1). Au contraire, la Provence, arienne et gothique, avait subi plutôt qu'accepté le catholicisme des Francs. Aussi, dès le XIe siècle, l'autorité du Pape fut elle violemment attaquée par les troubadours; les réformes de Grégoire VII pénétrèrent à peine en Provence; les prélats féodaux, chassant, festoyant, guerroyant, vivaient comme les barons laïcs; les évêchés appartenaient de droit aux grandes familles; le bas clergé faisait en quelque sorte partie de la glèbe. Il était de bon ton de railler et de mépriser le prêtre pauvre. Le chapelain d'un seigneur féodal était un de ses domestiques, et l'un des moins prisés. *Capelan* était presqu'une injure.

L'Abbé. Cela me fait penser au chapelain des Nibelungen. Vous rappelez-vous l'expérience

(1) V. t. I de ce livre, p. 148.

in anima vili que Hagen fait sur ce pauvre homme ? Est ce que l'idée en est venue du Midi ?

Le Président. C'est très possible. Pour les Provençaux, mépriser le prêtre est une élégance, et les Provençaux, en matière d'élégance comme de courtoisie, ont été les initiateurs et les maîtres de l'Europe entière.

Mais pendant que son influence rayonnait au loin, la féodalité du midi préparaît elle-même sa ruine. L'affaiblissement de la foi déchaînait les passions dans toute leur violence. Il y avait du vertige et comme une sorte de fureur destructive et parfois cruelle dans le plaisir. A la fameuse fête de Beaucaire, où se réunit une multitude de chevaliers des pays provençaux, on rivalise de faste extravagant : le comte de Toulouse donne cent mille sous d'argent au sire d'Agout, qui les distribue entre tous les chevaliers présents. Le comte d'Orange fait labourer les environs du château, et y fait semer jusqu'à trente mille sous d'argent en deniers pour se donner le plaisir de les voir déterrer par les paysans. Raymond de Venous fait brûler trente de ses plus beaux chevaux devant l'assemblée. « Le midi délirait à la veille de sa ruine, » dit Michelet.

Dans cette société, par une étrange illusion dont on trouve plus d'un exemple dans l'histoire, le culte du Beau paraît gagner tout ce que perd

le culte du Bien. Nulle part la conscience morale n'est aussi complaisante; et le sentiment esthétique pur, au contraire, y prend une puissance qu'on ne retrouve chez aucun autre peuple du moyen âge. Le poète était vraiment le roi de l'opinion. C'était lui qui donnait et retirait la gloire. Comme dans la Grèce antique, la haine de la laideur et le mépris de la platitude remplaçaient, d'une manière très insuffisante, la haine du mal et le mépris du vice; et l'action du poète primait et détrônait de plus en plus l'autorité du prêtre. Les troubadours, quelle que fut leur origine, étaient presque les égaux, et souvent, en amour, les rivaux heureux des princes.

Littérature essentiellement aristocratique et, comme toute littérature aristocratique, sans avenir, destinée à s'éteindre dans le raffinement et l'afféterie. Mais avant de glisser dans cet excès de recherche, d'effort et de tension qui marque toutes les décadences, avant d'arriver au *trobar clus*, où le poète est fier d'enfermer sa pensée dans une langue inintelligible au vulgaire et dont ses égaux seuls peuvent comprendre le sens, ces troubadours étaient d'admirables artistes. Dès le XIe siècle, au temps oû le roman d'Oïl balbutiait encore, où le Castillan et l'Italien se dégageaient à peine du patois latin, la langue d'Oc était formée; les vers des *troubadours* avaient une harmonie, une sonorité que

le français d'oïl ne devait jamais atteindre, une richesse de rimes, une variété de mêtres que les poètes du Nord n'ont imitée que bien plus tard. La langue provençale fut bientôt, par toute l'Europe, la langue poétique par excellence, en même temps que les mœurs provençales devenaient le type de l'élégance mondaine, l'idéal du *high life*, comme nous dirions aujourd'hui ; cette influence universelle ne peut se comparer qu'à celle des mœurs et des lettres françaises au XVIIIe siècle. Des princes et des rois se paraient du titre de troubadour : non seulement Guillaume, comte de Poitiers, Ebles, comte de Ventadour, Rudel, prince de Blaye, Raimband III, comte d'Orange, mais encore Alphonse II, roi d'Aragon, Richard Cœur de lion, roi d'Angleterre, sont des poètes en langue d'oc; Frédéric II, empereur d'Allemagne, fait des vers à la façon des troubadours et s'entoure de tous les raffinements, de toute l'élégance des mœurs provençales, comme l'autre Frédéric II, roi de Prusse, à cinq siècles d'intervalle, devait s'efforcer d'imiter Voltaire et de transporter à Potsdam les soupers « philosophiques » et tout ce qu'il était capable de goûter des mœurs françaises.

Les poètes, disais-je, font l'opinion publique, donnent ou reprennent la gloire; et que célèbrent, que glorifient ces rois de l'opinion, ces arbitres de la gloire ? Que chanteraient-ils, si ce n'est la guerre et l'amour ? Mais la guerre en

elle-même, pour elle-même ; la fureur des armes ; l'âpre volupté du péril et du carnage : n'importe la cause, le droit et la justice, pourvu qu'on fasse prouesse. L'amour, mais l'amour libre, affranchi de toutes les lois humaines et divines. Dans la guerre comme dans l'amour, on ne connaît les freins sociaux et religieux que pour les railler et les braver; on nargue la sainteté du mariage comme la paix et la trêve de Dieu. Toujours, partout, chaque fois qu'on trouve l'occasion d'aimer ou de se battre, une belle bataille, une belle femme ne sont-elles pas de belles choses ?

Chez les poëtes amoureux, le sentiment est d'une ardeur de volupté fort peu platonique; mais la forme est raffinée. Il s'agit de séduire et de plaire : c'est pourquoi l'amour se pare de louanges recherchées, ingénieuses, d'obéissance au moindre caprice, d'adoration craintive; en un mot, pousse à l'extrême et jusqu'à la folie les tendresses et les délicatesses que la plupart des femmes, bien moins matérielles que nous, recherchent avant tout dans l'amour, et qui, pour beaucoup de femmes, sont l'amour même.

L'Archiviste. En somme, ce qui plaît à beaucoup de femmes, c'est le pouvoir que leur donne l'amour et les peines qu'on s'impose pour leur plaire. Voilà pourquoi la mode a tant d'action sur les romans d'amour.

Le Président. L'amour vrai, naturel, chré-

tien, ne subit pas l'empire de la mode. Il est ce qu'il est.

L'Archiviste. Eh ! oui. Mais ce n'est pas de cet amour-là qu'on fait, d'habitude, les drames et les romans. Je parle de l'amour illégitime ou tout au moins furtif, toujours précaire et toujours menacé, de l'amour dont La Rochefoucauld a dit : « Il cesse d'exister quand il cesse d'espérer et de craindre. » Pour la femme frivole et mondaine, il n'y en a pas d'autre.

La femme a fait la mode. C'est une idole qu'elle a faite à son image et qu'elle a placée sur un autel, pour se contempler et s'adorer elle-même. Je parle de la mondaine, bien entendu. Voilà pourquoi l'amant, dans les préliminaires que la femme prolonge, dans les façons et dans le langage de l'amour, est esclave de la mode. Nous le verrons, l'amour, dans les romans de la Table-Ronde, au XIIe siècle, devient une sorte de religion : il est naturel que la femme règle le cérémonial du culte dont elle est à la fois la prêtresse et la déesse.

CHAPITRE III.

LA COUR D'ANGLETERRE.

Le Président poursuit sa lecture. La cour d'Angleterre semble avoir été, de très bonne heure, en même temps que les petites cours provençales, un centre de vie mondaine.

Un étrange ramassis d'aventuriers était venu se fondre dans l'armée de Guillaume le Bâtard partant pour conquérir l'Angleterre. Chevaliers sans domaine, clercs sans emploi, moines voulant devenir évêques, trouvères, jongleurs comme Taillefer et même jongleresses comme Adeline (1), gens de métier (Hugues le Tailleur, Jacques le Charron), bouviers de Normandie et tisserands des Flandres. Il vint des bretons en foule; après cinq siècles, le souvenir traditionnel de la défaite et la haine héréditaire des Saxons se réveillait encore. Il vint des gens de tout pays,

(1) Elle figure comme ayant reçu un petit domaine, après la conquête, dans le Domesday-book : « Et Adelina joculatrix unam virgatam quam Rog. comes dedit ei. »

d'Anjou, du Maine, de Poitou, d'Aquitaine, de Bourgogne, des Alpes et des bords du Rhin.

Tout cela fut lancé contre l'Angleterre comme sur une proie. Guillaume dépouilla sans pitié tous les Anglo-Saxons qui résistèrent aux envahisseurs, et même beaucoup d'autres ; il pourvut de beaux domaines, enrichit du pillage des vaincus tous ceux qui l'avaient aidé.

La féodalité, importée d'un bloc dans la grande Bretagne, a les mêmes formes en général que sur le continent, mais elle n'a pas le même caractère. Ses liens sont plus forts, sa hiérarchie plus régulière et mieux respectée qu'ailleurs. En Angleterre, la fiction de l'investiture féodale (1) est une réalité : l'*homme* tient vraiment sa terre du *sire*, et tous les fiefs relèvent, en fait comme en droit, de la Couronne, puisque c'est le roi qui les a créés.

D'ailleurs, on est en terre conquise, et de plus en terre asservie, pillée et spoliée, c'est-à-dire en pays ennemi. Donc, il faut se tenir bien ensemble, et ne point se dévorer les uns les autres, comme on fait ailleurs. De là vient que le roi d'Angleterre est à la fois le plus riche et le mieux obéi des princes de la chrétienté ; et que sa cour, qui est vraiment le centre d'un grand royaume, sera bientôt la cour la plus brillante de l'Europe entière.

(1) V. t. I de ce livre, p. 121.

Deux ans après la conquête, en 1068, naissait le troisième fils de Guillaume, qui fut son deuxième successeur. Henri Ir avait trente deux ans quand il parvint au trône, dans la première année du XIIe siècle. On peut se figurer la cour dont il s'entourait.

La conquête s'était assise. Parmi les compagnons de Guillaume, les uns, les meilleurs *colons*, ceux qui avaient l'habitude et le goût du travail et du *foyer*, s'étaient fixés dans leurs domaines et, tout en étant des maîtres fort durs, ils subissaient l'influence des mœurs et des coutumes rurales des vaincus (1); les autres, les pires, entouraient les rois et devenaient, à des titres divers, des parasites et des courtisans. La seconde génération de ces derniers, les fils de ces aventuriers de toute espèce et de toute provenance, improvisés nobles, riches et puissants. élevés dans l'orgueil et l'opulence, pèle-mêle avec des fils de vieille race, devaient ressembler aux parvenus de tous les âges de l'histoire : ils devaient copier, en les outrant, les mœurs de la haute noblesse féodale, et se montrer, plus qu'elle, fastueux, prodigues, affamés de bruit, de fêtes et de plaisir. Le nouveau roi, qui

(1) M. Le Play (*Constitution de l'Angleterre*, ch. IV) explique très bien cette influence des vaincus sur les vainqueurs et l'entrée des coutumes rurales anglo-saxonnes dans le moule féodal, qui les consolide.

n'avait reçu de l'héritage de son père que cinq mille livres d'argent, et qui, depuis treize longues années, tantôt vassal et tantôt ennemi de son frère le duc de Bretagne, menait en France une vie d'aventure, devait avoir les mêmes goûts avec plus d'impatience encore de jouir. Il était de grande mine, de façons courtoises, disert, galant avec les dames; on l'avait surnommé *Beau Clerc*.

« Il aimait le plaisir et les fêtes, dit M. G. Paris, et dans ses châteaux, surtout avant la catastrophe de la blanche nef, il se plaisait à inviter les dames et les demoiselles, cherchant à plaire et plaisant à plus d'une, donnant l'exemple de la galanterie à ses chevaliers, et mêlant aux brillants tournois les assemblées et les jeux. Geoffroy Gaimar, dans le curieux passage de son *estoire des Englois* où il annonce l'intention d'écrire la vie de Henri, dit qu'il parlera surtout de ces galanteries et de ces fêtes splendides qu'il reproche à David, autre historien de Henri, d'avoir laissées de côté. »

» Nous n'avons pas, malheureusement, l'ouvrage promis par Gaimar (en admettant qu'il l'ait écrit), pas plus que nous n'avons celui de David. Mais il me semble qu'il est permis de voir un écho de ces fêtes et de ce premier éveil de la galanterie chevaleresque dans ce passage de Gaufrey de Monmouth, où il représente la cour d'Arthur, telle qu'elle apparaissait, comme

idéal, à l'imagination d'un homme qui écrivait précisément à la fin du règne de Henri Ir : « La » Bretagne était arrivée alors à un tel comble de » grandeur que pour la richesse, le luxe et la poli- » tesse, elle surpassait de beaucoup tous les autres » royaumes. Les chevaliers y étaient renommés » pour leurs prouesses... et les femmes non moins » célèbres par leur courtoisie... La valeur des » hommes était un encouragement pour la per- » fection des femmes, et l'amour des femmes un » aiguillon pour la valeur des chevaliers (1). »

(1) *Romania*, t. XII, p. 520.

CHAPITRE IV.

LES DAMES.

Vous en souvenez-vous ? — *dit le Président* — je citais, à propos des mariages d'Alphonse de Castille, le roi du Cid, une race de chevaliers-poètes de Provence (1) d'où sortit plus d'une femme du monde, spirituelle, charmante, mais bien incommode pour son mari. Cette race est celle des ducs d'Aquitaine. Agnès, fille de Guillaume VIII, avait épousé le roi de Castille et portait à sa cour la courtoisie provençale : au bout de six ans, son mariage fut annulé « pour cause de parenté. » Le frère de cette dame, le duc d'Aquitaine Guillaume IX, grand guerroyeur sans scrupules, fut bon troubadour et vaillant chevalier ; il courut longtemps le monde, faisant des vers, brisant des lances et trompant les dames. Sa petite-fille est Elénore de Guienne, célèbre dans les « cours d'amour », dont nous dirons un mot tout à l'heure. Elle fut reine de

(1) T. I de ce livre, p. 375.

France, puis d'Angleterre. Sa sœur, Pétronille, fut comtesse de Vermandois; sa fille Marie, comtesse de Champagne; une autre de ses filles, Mathilde, duchesse de Brunswick et de Bavière; une troisième, nommée, comme sa mère, Eléonore, épousa le roi de Castille, Alphonse le noble. Sa nièce, Isabelle de Vermandois et sa petite-fille, une seconde Marie de Champagne, furent, l'une après l'autre, comtesses de Flandre. Disons rapidement un mot de ces dames. Causons un peu de parenté, d'alliance, de généalogie. C'est mondain.

Le Commandant. C'est mondain, oui, mais ce n'est pas amusant.

Le Président. Un peu de patience, mon cher Ami, vous verrez : cela présente beaucoup plus d'intérêt que vous ne pensez.

Eléonore de Guienne, toute jeune, fut mariée à Louis VII, roi de France. Elle apportait en dot des domaines plus riches que ceux de la couronne. Son mari lui déplut : elle trouva « qu'il semblait moine plutôt que chevalier. » Cependant il était brave autant que pieux et le prouvait sur plus d'un champ de bataille; mais il manquait d'élégance et de courtoisie : elle rêvait et cherchait un autre idéal. Elle crut le trouver plus d'une fois, dit-on. On cite, comme ayant été l'objet de ses expériences, Geoffroy Plantagenêt, duc d'Anjou, qui fut sénéchal à la cour de France; puis le comte Raymond de Poitiers son oncle, poète, courtois et chevalereux

comme la race tout entière. Eléonore eut même desgalanteries avec Saladin, dit-on : ce qui n'est évidemment pas vrai. La chronologie s'y oppose. Mais on ne prête qu'aux riches. Bref, le mariage de Louis VII avec Eléonore fut déclaré nul « pour cause de parenté. » Voilà donc l'héritière du plus beau des grands fiefs de France redevenue libre. Thibaut de Blois, frère d'Henri I, comte de Champagne, et Geoffroy d'Anjou, un des fils de Plantagenêt, de ce Plantagenêt qui fut le premier de ses favoris, tentèrent de s'emparer, par force, de l'héritière, pour devenir les maîtres du domaine : Eléonore parvint à leur échapper et se mit sous la protection d'un autre fils de Plantagenêt, Henri d'Anjou, avec lequel on l'accuse d'avoir été d'accord dès avant l'annulation de son mariage. Henri l'épousa. Poitou, Saintonge, Auvergne, Périgord, Angoumois et Guienne ! Si la femme n'était plus dans le premier éclat de sa beauté, la dot était irrésistible.

Henri devint, en 1154, roi d'Angleterre, du chef de sa mère.

L'Archiviste. Les événements de ce monde ont quelquefois des conséquences bien imprévues. Si les barons anglais, d'accord avec les communes, ont fait la Grande Charte ; si Philippe Auguste, à la tête de sa chevalerie, avec le concours des milices communales, fut vainqueur à Bovines, c'est, pour une grande part au moins, à cause d'Eléonore de Guienne...

L'Abbé. Cette fois, cher ami, ce n'est pas moi, c'est vous, qui vous lancez dans des théories audacieuses...

L'Archiviste. Une fois n'est pas coutume. D'ailleurs, est-ce donc si téméraire ? Voyez : les historiens accusent Louis VII d'imprévoyance. Ils ont raison ; car, en répudiant Eléonore, il n'a pas prévu qu'elle épouserait le roi d'Angleterre et doublerait ses possessions continentales. Mais, d'autre part, il a donné au « *roi du Diable* », comme dit Michelet, une compagne diabolique et des fils démoniaques. « Sous des dehors pleins de noblesse et d'élégance, ils avaient reçu de leurs parents un sang brûlé d'ambition, de colère et de luxure (1). » Et maintenant, rappelez-vous ceci : la cour d'Angleterre, déjà toute française, subit de plus en plus l'influence des mœurs provençales ; elle se recruta, de plus en plus, d'étrangers, nouveaux-venus d'Aquitaine et de Poitou, gens fins et souples (2), courtisans d'autant plus habiles qu'ils avaient tout à gagner et n'avaient rien à défendre (3) : de sorte que cette cour finit par déplaire aux familles normandes établies et fixées en An-

(1) Henri Martin. *hist. de France.*

(2) Pictaviensium innatas versutias (Matt. Paris, *Hist. Angliae major.*)

(3) Exactement comme les Bourguignons à la cour de Castille. V. t. I de ce livre, p. 376.

gleterre depuis la conquête à peu près autant qu'aux Anglo-Saxons eux-mêmes (1).

N'oubliez pas que la vie de plaisir et de luxe, la vie mondaine, éparpillée en France dans les grands fiefs, se concentrait, en Angleterre autour du roi ; de sorte que la cour, par l'éducation, la culture littéraire, les mœurs, autant que par les intérêts, se séparait de plus en plus de la nation ; ce qui joint à l'influence du sang, contribua peut-être à mettre sur le trône, après un brigand, Richard Cœur de Lion, un escroc, Jean sans terre, aussi lâche que féroce et corrompu, capable de provoquer toutes les révoltes et de subir toutes les défaites. Puis relisez, dans l'histoire d'Angleterre de Macaulay, deux passages curieux : le premier sur la perte de la Normandie, « cet évènement que les historiens ont en général représenté comme désastreux » et qui fut, au contraire, un très grand bonheur ; le second, sur les avantages que l'Angleterre doit à son territoire purement insulaire (2), qui lui permettant de sacrifier sa puissance militaire au développement de ses institutions, a préservé son parlement du sort des états généraux de France des cortès d'Espagne...

L'Abbé. Je crois volontiers, avec vous, que le

(1) The two races were alike indignant al the favor shown by the court to the natives of Poitou and Aquiraine. *Macaulay, hist. of Angl.*, t. I, p. 15.

(2) Hist. of Angl., ed. Tauchnitz, Leipzig 1849, t. I, p. 15 et ss. ; p. 42 et ss.

peuple anglais doit beaucoup aux fautes de ses rois : mais je ne crois pas que la France ait à se plaindre de l'intelligence et du courage de Philippe Auguste. La nation française, à cause même de la situation géographique de son territoire, avait besoin d'une forte unité militaire. Elle était incapable de libertés politiques, et ne l'a que trop montré...

L'Archiviste. De sorte, mon cher Abbé Pangloss, avocat d'office de la Providence, que tout est au mieux dans le meilleur des mondes possibles...

L'Abbé. Entendons-nous : rien, ici-bas, n'est parfait; mais tout est perfectible. Je vois que le libre arbitre coûte cher à l'humanité, lui impose bien des souffrances et de bien douloureux efforts : mais il en vaut la peine. Vous m'appelez un avocat de la Providence : je m'en fais honneur. Je crois que l'erreur fondamentale, dans l'histoire comme dans toutes les sciences, est d'y chercher un plaidoyer contre la Providence et contre l'Humanité. Rien n'égare plus un historien que l'égoïsme et l'orgueil poussés jusqu'au mépris des hommes, si ce n'est un sentiment amer de révolte et de dérision contre la Puissance irrésistible qui dispose de nos destinées. Je crois que le véritable esprit du savant, c'est la confiance en Dieu ; l'idée préconçue et hautement raisonnable que si l'Ouvrier suprême a toléré le mal et la douleur, conditions et conséquences de la liberté, ses lois inviolables font

sortir la réparation du mal même et conduisent l'homme, sans le contraindre, à l'accomplissement de ses desseins éternels.

Le Président (après un instant de silence). Redescendons sur la terre et revenons à la reine Eléonore.

Le deuxième de ses maris ne ressemblait pas au premier; il n'avait rien d'un moine. Il était passionné d'assemblées et de plaisirs mondains, de luxe, de tournois et de fêtes galantes.

M. Taine, dans son histoire de la littérature anglaise, invoque, pour peindre la vie d'Henri II, le témoignage de Pierre de Blois, qui fut précepteur de Guillaume II, roi normand de Sicile; puis vint en Angleterre, vécut à la cour d'Henri II, fut archidiacre de Bath et secrétaire d'Eléonore. Ce Pierre de Blois eut dans son existence agitée une période fort mondaine. Il en fait lui-même l'aveu : « Dominum et Ecclesiam ejus atque ordinem meum post terga rejiciens.., Actus equidem quodam spiritu ambitionis, me totum civilibus undis immerseram. »

« La vie, dit M. Taine, (il faut entendre la vie de la cour), la vie, en ce moment, en dehors de la guerre et même pendant la guerre, est une grande parade, une sorte de fête éclatante et tumultueuse. Quand Henri II voyage (1), il em-

(1) Lettre de Pierre de Blois, citée par Taine. V. l'analyse de ces lettres, dans l'Histoire littéraire de la France, t. XV.

mène avec lui une multitude de cavaliers, de fantassins, des chariots à bagage, des tentes, des chevaux de charge, des comédiens, des courtisanes, des prévôts de courtisanes, des cuisiniers, des confiseurs, des mimes, des danseurs, des barbiers, des entremetteurs, des parasites; au matin, lorsque l'on s'ébranle, tout cela crie, chante, se bouscule et fait tapage et cohue « comme si l'enfer était déchaîné. »

Eléonore aimait son nouvel époux ; elle souffrit à son tour les tortures de la jalousie qu'elle avait inifgées au pauvre Louis VII. Elle fit assassiner — ou même tua de sa propre main — la plus belle et la plus affichée de ses rivales, et voulut se venger du roi d'Angleterre en s'associant à la révolte de ses fils ; mais elle fut arrêtée et jetée en prison, au moment où elle se disposait à fuir pour se réfugier près de Louis VII, son premier mari. Dans sa vieillesse, elle redevint reine et gouverna l'Angleterre pendant l'absence de son fils Richard Cœur de Lion.

On dit que le caractère d'un homme est formé sur les genoux de sa mère : certes, Richard et Jean ne démentent pas cette idée : mais si généralement elle est vraie des fils, elle doit l'être à plus forte raison, ce me semble, des filles. Eléonore eut, de son mariage avec Louis VII, Marie, qui fut la femme de Henri I^r, comte de Champagne, Henri le libéral, fameux par ses largesses, lequel, un jour, n'ayant plus rien dans

son trésor, donna son trésorier. De son mariage avec Henri d'Angleterre, Eléonore eut Mathilde, qui épousa le duc de Brunswick et de Bavière, Henri le Lion. Ces deux princesses avaient les goûts littéraires et mondains de leurs aïeux. C'est à sa sœur Marie de Champagne que Richard Cœur de Lion, captif, adressait une chanson célèbre; et Bertran de Born, le plus fameux des troubadours, fit de vers en l'honneur de la duchesse Mathilde.

Ici, le Commandant étouffe un baillement, le dissimule dans une toux discrète; il se lève, prend un cigare et l'allume.

Le Président continue : Eléonore de Guienne avait une sœur, nommée Pétronille ou Péronnelle, dont Raoul, comte de Vermandois, qui la vit à la cour de France, devint furieusement amoureux. Raoul était marié; n'importe; il rompit son mariage sous l'éternel prétexte de parenté; bravant le St-Père, l'excommunication, l'interdit jeté sur ses domaines, il épousa solennellement Péronnelle, et ne sollicita son pardon qu'après la mort de sa première femme.

Isabelle de Vermandois, qui fut la femme de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, était la fille de Raoul et de Péronnelle et par conséquent la nièce d'Eléonore. Elle eut une aventure tragique. Son mari, ayant surpris dans sa chambre un jeune gentilhomme, le fit saisir, fouetter outrageusement, et puis suspendre par les pieds

audessus d'un cloaque jusqu'à ce que mort s'en suivit.

Thierry d'Alsace, le père de Philippe, avait épousé Sibylle, fille de Foulques d'Anjou, l'inventeur des souliers à la poulaine...

Le Commandant. Ah ça ! mon Président, sauf le respect que je professe pour vous, où voulez-vous en venir avec ces généalogies semées de traits caractéristiques à la Rabelais ? Qu'avons-nous affaire de souliers à la poulaine ?

Le Président. Encore une fois, un peu de patience, Commandant. Ce fait, l'invention d'une mode absurde, et qui fait le tour du monde, prouve que l'inventeur était en son temps un des « arbitres de l'élégance. » La chose n'est donc nullement indifférente. Thierry d'Alsace eut de Sibylle d'Anjou Philippe, dont nous venons de parler, et Marguerite, qui, faute d'héritier mâle, devint, par la mort de son frère, comtesse de Flandre à titre personnel, et non du chef de son mari, le comte de Hainaut. Son fils Beaudouin, qui fut empereur de Constantinople, avait épousé Marie, fille de Henri de Champagne, le libéral, et de Marie de France ; et par conséquent petite-fille d'Eléonore ; elle devint comtesse de Flandre à la mort de sa belle-mère.

Vous le voyez, la race des dames de Guienne fut nombreuse et puissante. Mais il y eut, en ce temps-là, bien d'autres belles princesses réunissant, dans des fêtes courtoises, les dames

et les chevaliers. Nous ne citerons que la vicomtesse Ermengarde de Narbonne, dont un troubadour a dit : « Celui qui ne l'a pas vue ne sait pas ce que c'est que la beauté. » Ermengarde était célèbre dans le monde entier, au point que le Jarl Normand des Orcades, Ronald, allant en pèlerinage à Jérusalem, vint avec sa suite rendre hommage à cette reine de courtoisie, et voulut se ranger au nombre de ses adorateurs : sa voix et celle de ses scaldes, dans le rude idiôme du Nord, s'unit au concert de louanges des troubadours (1)...

Dans ces réunions brillantes de dames et de chevaliers, comment ne se fut-on pas occupé d'amour? Mais notez que ce n'était point là que se faisaient, que pouvaient se faire les mariages. Nous avons déjà vu ce que c'étaient que les mariages féodaux (2). L'intérêt, l'ambition, des calculs compliqués de convenances formaient ces unions, toutes politiques. La jeune fille ou la veuve n'avait point le droit de choisir son « baron », son maître, ni même de refuser d'en prendre un : c'était le père, le frère, le tuteur ou le suzerain qui choisissait pour elle. On mariait une terre, on épousait un fief; et si le cours des évènements venait à changer les intérêts, à déjouer les calculs, on se séparait de ce fief pour

(1) Dozy, op. cit., t. II, p. 328 et s.
(2) Tome I, de ce livre, ch. XVI.

en épouser un autre. La parenté fournissait un prétexte toujours facile. L'amour était donc à peu près complètement chassé du mariage; est-il étonnant qu'il se soit réfugié dans des liaisons illégitimes et furtives, dès que des fêtes mondaines ont réuni de jeunes chevaliers et de jeunes dames?

L'amour était un sujet ordinaire de conversation entre les dames et les chevaliers : les « *cours d'amour* » devinrent un des passe-temps favoris des assemblées mondaines.

Il ne faut pas s'imaginer ici des tribunaux où les amants venaient exposer et faire juger leurs querelles. Il s'agit d'académies sentimentales où l'on disserte, subtilise et discute, tournant et retournant des problèmes de casuistique amoureuse, des « questions galantes que l'on met sur le tapis pour exercer les esprits de l'assemblée » comme chez les précieuses du XVIIe siècle. Mais ces précieuses du moyen âge étaient loin de la réserve qu'on devait s'imposer à l'hôtel de Rambouillet : on en jugera tout-à-l'heure.

Les jugements des « cours de dames » (curiae dominarum) étaient purement théoriques. Parmi les dames dont on prenait l'avis dans ces assises amoureuses, beaucoup, je leur fais l'honneur de le penser, n'avaient point d'expérience : fidèles, par loyauté chrétienne, aux devoirs d'un mariage imposé, elles ne connaissaient point l'amour et ne voulaient point le connaître : mais elles vou-

laient au moins se donner la consolation dangereuse d'y rêver et d'en parler.

Les arrêts des cours d'amour jugeaient donc des procès fictifs; ils étaient sans application individuelle (1), ou du moins ne se confiait-on le nom des intéressés qu'à l'oreille. Parfois aussi, sans doute, dans ce jeu d'esprit, attrayant et dangereux, les initiés trouvaient-ils un moyen commode et relativement sûr de se dire d'une façon détournée, voilée, discrète, ce qu'ils n'auraient osé se dire autrement.

Dans la vie féodale, au moyen âge, les droits du sexe fort étaient excessifs : ce qui n'empêche pas qu'en ce temps-là plus d'une femme conduisit, comme elle le voulait, son seigneur et maître. Mais, dans la société domestique, si la femme gouverne, elle doit ordinairement cacher son jeu sous peine de perdre son pouvoir : c'est incommode et ce n'est pas glorieux. A côté de la vie réelle, coutumière et légale, la femme féodale se plaît à rêver une autre vie, à se créer ne fut-ce que l'illusion d'un monde enchanté, d'un monde où elle est ouvertement, hautement, sans adresse ni politique, la reine et la maîtresse absolue de l'homme qu'elle daigne aimer.

Le livre fameux d'André le chapelain, *flos amoris*, écrit dans les premières années du XIIIe

(1) V. G. Paris, *Romania*, t. XII, p. 529.

siècle (1), contient un grand nombre de jugements des cours d'amour : quatre sont attribués à Eléonore de Guienne; sa fille, la comtesse de Champagne, en a neuf pour sa part; une comtesse de Flandre qui pourrait être la nièce ou la petite-fille d'Eléonore, ou bien encore (mais c'est moins vraisemblable) la fille de Foulques d'Anjou; puis une reine qui doit être Alice de France, sœur d'Henri le libéral et belle-sœur de Marie de Champagne; enfin, la belle vicomtesse Ermengarde de Narbonne sont citées chacune trois fois.

Voici le sujet d'une de ces « généreuses conversations » : un chevalier prie d'amour une dame. Elle répond qu'elle aime son mari de tout son cœur. L'excuse est-elle valable ? On s'adresse à la comtesse Marie de Champagne, fille d'Eléonore de Guienne; après avoir mûrement examiné la question et pris conseil des dames de sa cour (plurium dominarum consilio), elle répond que l'amour est impossible entre époux.

Ermengarde, vicomtesse de Narbonne, décide : une demoiselle, qui s'est liée d'amour avec un chevalier et qui en épouse un autre, doit continuer au premier son amour et ne rien lui refuser de ce qu'elle avait coutume de lui accorder.

Eléonore de Guienne est consultée sur un autre

(1) Voyez la judicieuse et savante discussion de M. G. Paris sur la date de ce livre, *loc. cit.*

cas de conscience amoureuse. Un chevalier priait d'amour une dame qui lui répondit qu'ayant déjà donné son cœur, elle ne voulait pas être infidèle à son premier choix ; et pour se débarrasser d'instances qui lui étaient importunes, elle ajouta : « Si je perds l'amour de mon ami, c'est vous que j'aimerai. » Mais voilà qu'elle épousa son amant. Alors l'aspirant éconduit se représenta devant elle, disant : « Puisqu'il ne peut y avoir d'amour dans le mariage, en épousant celui que vous aimiez, vous êtes devenue libre ; tenez donc votre promesse : vous n'avez plus le droit de refuser mon amour. » La reine Eléonore déclare que la dame sera *louable*, si elle se rend à ce raisonnement.

D'autre part, non seulement un mari peut être infidèle à sa femme, non seulement cette infidélité sera *louable*, mais elle peut être *obligatoire*. Telle est la nuance. Cette fois, la décision, comme on devait s'y attendre, vient du sexe fort. Mais elle sort, par une conséquence rigoureusement logique, des prémices posées par les dames. Un chevalier prie d'amour une dame qui lui répond : « Vous avez une épouse digne de toute votre tendresse. » — « Il est vrai, dit le chevalier, que ma femme n'est pas laide, et certes je l'aime beaucoup, mais d'une affection *maritale*. Or, je sais (et la sentence de la comtesse de Champagne me confirme dans ma certitude) je sais, disais-je, que l'amour

véritable ne peut, en aucune manière, exister entre mari et femme; je sais aussi que, dans cette vie, nul bien ne peut se faire, si ce n'est celui dont le germe se cultive et s'accroît par l'amour (1). Ce n'est donc point sans raison que je suis forcé de chercher en dehors du mariage des liens amoureux. » Ce chevalier aurait pu citer encore, en sa faveur, l'autorité de plusieurs autres dames...

Le Commandant. Mais, — ! et les maris ! comme dit Louis Veuillot : les maris de ces dames qui dissertaient ainsi, que faisaient-ils de leurs cannes ?

Le Président. Je pense que ces dames, pour siéger dans les cours d'amour et prononcer certaines sentences, prenaient leur temps. Ermengarde fut veuve de bonne heure et régna par elle-même; Eléonore fut régente pendant l'absence de Richard Cœur de Lion; Alice de France et Marie de Champagne, pendant la minorité de leurs fils... D'ailleurs, c'était de puissantes héritières, et les liens conjugaux n'étaient point très solides : si l'on pouvait se débarrasser de la femme, elle pouvait, de son côté, vous enlever le domaine : j'imagine que les maris de ces grandes mondaines du XIIe siècle riaient les uns des autres, en affectant de se croire

(1) In hac vita nullum posse fieri bonum, nisi illud quod ex amore originis sumpserit incrementa.

eux-mêmes invulnérables, sauf à se montrer féroces, comme Philippe d'Alsace, s'il arrivait un éclat : mais ils avaient tout intérêt à l'éviter. On ménageait les femmes richement dotées. Les maris auraient pu dire, comme un personnage de Plaute :

Dotatae mactant et malo et damno viros (1).

Je n'oserais affirmer pourtant que nulle d'entre elles n'aurait pu répondre à la question du Commandant : « les maris, que faisaient-ils de leurs cannes ? » La reine d'Angleterre, notamment, en a peut-être su quelque chose.

(1) Aulul. act. III sc. IV. — Lire la scène tout entière. Les mêmes causes, toutes proportions gardées, devaient produire les mêmes effets.

CHAPITRE V.

MATIÈRE DE BRETAGNE.

Ce monde courtois, élégant et frivole, pour ne rien dire de plus, avait ses poètes lyriques, d'abord en langue d'Oc, bientôt ensuite en langue d'Oïl : les trouvères se sont inspirés des troubadours; mais ce monde-là n'avait pas d'épopée.

L'Abbé. Il n'en eut jamais. Il n'était pas capable d'en avoir.

Le Président. Ne discutons pas sur les mots : cette société mondaine, dirai-je, n'avait point de matière épique ou, si vous aimez mieux, *romanesque* à sa convenance. Les héros des chansons de geste de la matière de France, du cycle carolingien, étaient encore trop vigoureux dans la sève de leur jeunesse, trop peu malléables ; ils étaient l'objet d'une foi trop vive et trop respectueuse pour se prêter aux complaisances qu'on eût exigée d'eux et subir les transformations qu'on leur infligea, plus tard, en Italie.

Le sol où devait naître et grandir la seconde

forme de l'épopée chevaleresque, — le roman d'aventure et d'amour — était préparé. La semence fut importée de Bretagne.

Les initiateurs de cet esprit chevaleresque nouveau furent une dame et un poète : Marie de Champagne et ses nobles amies firent de l'amour une religion : Chrétien de Troyes fut leur prophète. Je ne crois pas que l'on puisse trouver, dans toute l'histoire littéraire, un homme et une femme qui aient exercé pareille influence. Influence d'action et de réaction : l'Amadis et le Roland Furieux, l'Astrée et le grand Cyrus, le Morgante et les « prouesses espouvantables » de Pantagruel et de Gargantua ; Cervantès, dans les Nouvelles et dans le don Quichotte ; le Goethe des *affinités électives ;* Georges Sand, Octave Feuillet, Tennyson...

L'Archiviste. Arrêtez-vous, de grâce !

Le Président. Je m'arrête ; mais je n'ai pas fini ; j'irais jusqu'à Zola !

La *matière de France*, disais-je, ne se prêtant pas aux transformations irrévérencieuses du roman d'aventure et d'amour, on prit, comme thème à ses variations, la *matière de Bretagne.* L'histoire des romans de la matière de Bretagne, du cycle de la Table-Ronde et du St Graal, n'est pas faite encore. Les érudits cherchent et fouillent. M. G. Paris (j'en parle encore, mais chaque fois que l'on traverse une terre, n'est-il pas juste de rendre hommage au seigneur du lieu ?)

M. G. Paris poursuit l'œuvre de son père, qui a créé l'enseignement de la littérature du moyen âge au Collège de France. La Table-Ronde est vraiment son domaine,

Et par droit de naissance, et par droit de conquête.

Il saura mettre en œuvre un jour les matériaux qu'il recueille avec le concours de ses disciples, et qu'il classe avec une infatigable ardeur.

« J'avance en tâtonnant, dit-il (1), et bien souvent, revenant vingt fois sur mes pas, je m'aperçois que je suis perdu dans un dédale inextricable. Il me semble cependant que j'ai reconnu quelques directions assez sûres, rectifié quelques indications erronées de mes devanciers, relevé quelques points de repère. J'ai l'espoir d'accroître, en continuant mes recherches, la somme de mes connaissances précises, et de pouvoir peut-être, un jour, présenter dans un ouvrage d'ensemble des résultats dont chacun ne prend sa valeur que si on le rapproche des autres. »

Les vieux bretons avaient des récits mythologiques et des contes d'amour, dont on pourrait chercher l'origine jusque dans l'antique

(1) Romania, X, p. 465.

orient. C'était une double tradition religieuse et poétique...

L'Abbé. Je pense bien que la religion, chez les Celtes, devait tendre à se confondre avec la poésie. Je ne connais guères les Celtes; mais je me figure que, si l'on peut chercher des analogies, c'est dans la Provence avant la guerre des Albigeois, et plus encore dans la Grèce; et que leur développement, s'il n'avait été comprimé de bonne heure, aurait pu produire quelque chose d'analogue à la culture athénienne.

Le grec est organisé pour goûter tous les plaisirs des sens et de l'esprit. La légèreté de son caractère mobile et sa facilité d'oublier, son insouciance et (j'oserai le dire) son égoïsme lui allègent la douleur et lui épargnent le plus pénible des efforts, l'effort sur soi-même. D'ailleurs, sa disposition d'artiste et de poète lui donne une certaine joie d'intelligence dans la contemplation du mal, quand il est grandiose ou touchant, élégiaque ou tragique. Le sentiment du Beau pénètre sa vie et domine sa religion. Cette religion n'est pas, comme on l'a dit, immorale; elle est *amorale.* Est-ce bien une religion ? Dès qu'il se développe dans un sens propre et déterminé, le grec efface jusqu'aux derniers vestiges des monstruosités symboliques des vieux cultes. Si le symbole plaît à son imagination de poète, il le prend à la lettre pour en faire tout un drame, voluptueux ou pathétique;

si le symbole choque ses goûts d'artiste, il le supprime, sans s'inquiéter du sens qu'il renferme : il coupe la tête de chouette de la Clairvoyance et la tête de vache de la Fécondité. Qu'est-ce que ça lui fait ? Il ne s'agit pas d'exprimer des idées; les dieux sont faits pour fournir de belles formes aux sculpteurs et de belles passions aux poètes.

Croire, douter, espérer ou désespérer, chercher le mot de la grande Enigme, le sens de la Vie, le but suprême de la Volonté, c'est l'affaire des philosophes; encore les philosophes, pour peu qu'ils aient un public, s'amusent-ils de ces terribles questions au point qu'ils ne s'en tourmentent guères...

Autre ressemblance : tandis que le Germain de race pure est féodal, hiérarchique et longtemps conservateur dans la vie publique, tout en gardant une indépendance complète dans la vie privée, et même se singularisant volontiers et faisant « bande à part, » le Celte, comme le Grec, est à la fois égalitaire et moutonnier. (Passez-moi le mot.) Il est impatient de toute autorité, mais il est esclave de la mode et de l'opinion dont il suit les changements continuels...

L'Archiviste. Encore une fois, mon cher Abbé, ces grandes vues d'ensemble que vous aimez sont bien hasardeuses...

Le Président. La Grèce ! Oh ! Dans les romans de la Table-Ronde, nous sommes loin

d'Athènes ! La Table-Ronde, c'est, je crois, le plus ennuyeux de tous les cycles littéraires de l'histoire ! Les aventures se ressemblent toujours et se recommencent à l'infini ; les chevaliers sont tous coulés dans le même moule : — Ké est mal chanceux ; Lancelot est amoureux de la reine ; Gauvain peut être égalé, mais non surpassé ; — mais à part cela, nulle différence entre les caractères, ils sont tout aussi capables les uns que les autres d'accomplir les prodiges de courage et de force que l'amour et la courtoisie leur imposent.

L'Archiviste. Mon cher Ami, ceci ne serait pas décisif contre l'Abbé. Evidemment, ce n'est pas à l'Iliade qu'il faudrait comparer Lancelot et Gauvain. Mais la décadence grecque a des romans aussi monotones, aussi fastidieux, au moins, que ceux du XIIe siècle. Théagène, Chariclée, Leucippe, Clitophon, Hysminé, Hysminias ; Abrocome, Anthia, Chéréos, Callirhoé valent-ils Iseult et Tristan, Perceval et Blanchefleur ? J'en doute. C'est d'un esprit tout différent, mais ce n'est pas plus intéressant, ni plus varié. Je crois, au reste, que pour juger les traditions poétiques de la vieille Bretagne, il faudrait essayer de remonter jusqu'aux sources. Le courant celtique n'a pas été simplement « comprimé, » comme l'Abbé disait tout à l'heure ; il a été détourné de son lit naturel et canalisé par des poètes de cour au service de la caste mondaine. Ce qui donne à beaucoup de romans de

la Table-Ronde à peu près la valeur artistique et littéraire d'une bonne gravure de modes. Il faut les consulter comme des documents : c'est, à mon sens, à peu près leur seul intérêt.

L'Abbé. Eh bien, franchement, je ne suis pas de votre avis, et dans le fatras des romans grecs aussi bien que dans celui de la Table-Ronde, je trouve — malheureusement — des choses charmantes. Mais je n'ai pas envie de me faire ici l'avocat du Diable.

L'Archiviste. Les romans de la Table-Ronde n'eussent-ils qu'un intérêt documentaire, c'est un intérêt puissant. Il est double : étudier les mœurs de la société mondaine au XIIe siècle; tâcher de retrouver, sous le placage mondain et chevaleresque, la société galloise, tout ce qui reste du monde celte après les Romains, le christianisme et les invasions germaines. Après tout, la comparaison de l'Abbé — Gaule et Grèce — étant très vague, n'est peut-être pas absolument fausse. M. Gaston Paris, qui étudie les origines de la matière de Bretagne, nous donnera des lumières là dessus. Ce qu'on peut affirmer, me semble-t-il, c'est que l'*amour* et le *merveilleux* étaient les deux ressorts principaux de la poésie celtique ; et que l'amour, aussi bien que le merveilleux, y semble dépourvu de tout caractère moral. Les *prodiges* des traditions celtes, « la crainte de certaines forêts, le respect de certaines sources, le culte de certaines pierres gigan-

tesques, la croyance aux maléfices, aux fées, aux sorciers,aux enchantements; tous ces vieux restes païens qui défient longtemps les anathèmes des conciles et l'éloquence des évêques (1), » n'ont rien de commun avec des *miracles*, destinés à prouver, soit la vérité d'un témoignage ou d'une doctrine, soit la justice d'une cause; les êtres supérieurs à l'humanité, chez les Celtes, sont moins joyeux assurément que les dieux de la Grèce; mais ils sont aussi passionnés, aussi légers, mobiles et capricieux : et s'ils sont mélancoliques, n'est-ce pas à cause de la présence du Christianisme vainqueur ?

Quoiqu'il en soit des théories aventureuses de l'Abbé, supposons que les mythes religieux et les contes d'amour s'étaient mêlés dès avant la conversion de la Bretagne au christianisme. Après le VI[e] siècle, à la suite d'une défaite, d'un désastre national, un chaud courant d'épopée traverse et soude ce mélange.

Nous savons déjà que la défaite est, par excellence, la muse épique (2). De même que les Francs vaincus par les Basques et que les Burgondes écrasés par les Huns, les Bretons chassés de leurs foyers par les Saxons transforment les batailles perdues en titre de gloire; ils conservent

(1) Aubertin, *Litt. française au moyen âge.*
(2) V. t. I, p. 160.

l'espoir obstiné d'une revanche. Un prophète mystérieux et puissant le leur a promis : Arthur, leur dernier roi, n'est pas mort : il est enchanté dans l'île d'Avallon et doit reparaître au jour des réparations et de la victoire : en attendant, il devient et reste le Charlemagne de l'épopée bretonne le centre d'un cycle de poèmes consacrés à la louange des aïeux.

Un des traits caractéristiques de la matière de Bretagne, la « table ronde » est plus ancien encore. « Posidonius, cinquante ans avant Jésus-Christ, citait, comme une particularité des mœurs bretonnes, la coutume de se ranger autour d'une Table-Ronde et de se provoquer à des combats simulés (1). »

Lorsqu'une passion ardente vient donner à quelque légende poétique le mouvement et la vie, on voit se produire un phénomène curieux d'attraction. Dans la nébuleuse diffuse des contes et des traditions populaires, il se forme un noyau vers lequel tout converge, autour duquel tout gravite. C'est ainsi que, pour les Bretons, Arthur et la Table-Ronde sont devenus « le pivot et le centre du monde. »

Tout ce qu'on admire ou qu'on aime, tout ce qui fait palpiter le cœur, rêver, sourire ou pleurer, se rattache au nom glorieux et mystérieux d'Arthur, plein de regrets et d'espérances.

(1) Athénée, IV, 12, cité par Aubertin, litt. franç. au moyen âge, ch. IV, (t. I).

En vertu de cette attraction singulière, une légende religieuse et nationale, je ne sais à quelle époque, est venue se souder au cycle d'Arthur.

C'est une prétention de presque tous les peuples de l'Europe, d'avoir été convertis par un apôtre ou du moins par un disciple immédiat du Rédempteur.

« Il fut un temps, dit Montalembert (1), où les nations catholiques aimaient à se disputer la préséance et l'ancienneté dans la profession de la foi chrétienne et allaient se chercher des ancêtres directs parmi les êtres privilégiés qui avaient connu, chéri, servi le Fils de Dieu pendant son passage sur la terre... C'est ainsi que l'Espagne a victorieusement revendiqué pour apôtre le fils de Zébédée, le frère de St Jean, ce Jacques, associé par Jésus aux splendeurs du Thabor et aux angoisses du jardin des Oliviers. C'est ainsi que le midi de la France se glorifiait de faire remonter ses origines chrétiennes à cette famille dont les douleurs et l'amour sont enchassés dans l'Evangile; à Marthe, qui fut l'hôtesse de Jésus; à Lazare, que Jésus ressuscita ; à Madeleine, qui fut le premier témoin de la résurrection de Jésus... L'Angleterre d'autrefois aimait à se dire qu'elle devait les premières semences de la foi à Joseph d'Arimathie, à ce

(1) Les Moines d'Occident, liv. X, ch. I.

disciple riche et noble qui avait déposé le corps du Seigneur dans le sépulcre où Madeleine venait pour l'embaumer. » Certain vase magique, dont les vieilles traditions racontaient sans doute des merveilles, s'est confondu, sous l'influence de la foi chrétienne, avec la coupe dont Jésus s'était servi dans la sainte Cène, le premier calice eucharistique, où Joseph avait ensuite recueilli quelque goutte de sang du Christ mourant sur la croix.

Joseph avait apporté cette coupe en Angleterre. On la nommait le St Graal. La possession de cette relique était, pour la Bretagne, une puissante bénédiction. Je serais assez embarassé de vous dire quels biens temporels et spirituels apportait cette bénédiction : quoi qu'il en soit, à cause de la perversité des hommes, le St Graal s'était perdu, et ne devait être retrouvé que par un chrétien sans reproche devant les hommes et devant Dieu.

Il reste, dans tout cela, bien des éléments encore hypothétiques. Mais, quoiqu'il en soit, il est aisé de comprendre comment, aux temps chevaleresques, les guerriers d'Arthur, les héros des histoires d'amour et d'aventures, devinrent des chevaliers ; et comment chercher et retrouver le St Graal, fut la plus grande et la plus noble ambition d'un chevalier de la Table-Ronde.

Dès le XIIe siècle, la *matière de Bretagne*

était répandue dans toute l'Europe. Les « harpeurs » bretons faisaient concurrence aux jongleurs ; « Dudon de St Quentin. chroniqueur du XIe siècle, exhorte les harpeurs à s'unir aux poètes normands pour chanter le duc Richard Ir, » celui dont il est question dans la chanson de Roland. « Les plus anciennes chansons de geste font mention des poésies bretonnes, qu'on nommait des lais. Dans les *loherains*, on les chante à une noce. Les harpeurs figurent aussi dans Raoul de Cambray à côté des jongleurs (1)... » Au XIIe siècle, le *lai du chèvrefeuille* passait déjà pour ancien. Ce lai du chèvrefeuille est un thème cent fois repris par les poètes d'amour : Tristan, chassé par le roi Marc — (le mari de sa bien-aimée) — se compare au chèvrefeuille qui se prend, s'entrelace et s'incorpore à l'écorce du coudrier de telle façon qu'on ne peut les séparer sans les faire mourir tous les deux :

Bele amie, si est de nus ;
Ne vus sans mei, ne mei sans vus.

Les contes de Bretagne, grâce aux croisades, aux relations continuelles entre les cours, à la vie nomade des jongleurs, des harpeurs, des troubadours et des trouvères, s'étaient propagés au loin. M. Rajna, un des érudits qui fouillent

(1) Aubertin, loc. cit

les origines du cycle de la Table-Ronde, a relevé des noms empruntés aux contes bretons et donnés à des italiens dans la première moitié du XIIe siècle (1)...

Mais lorsque ces poèmes sortent des deux Bretagnes, du pays de Galles et de l'Armorique, et se répandent au dehors, ils perdent naturellement leur caractère national, et par là même, leur caractère épique au sens élevé du terme. Le sentiment profond et sincère qui les animait, l'amour de la patrie, s'efface. Ils deviennent des œuvres de pure fantaisie, dont le seul but est d'amuser. S'ils veulent émouvoir, c'est afin de plaire. Ce ne sont plus des épopées ; ce sont des romans au sens moderne.

Au premier conp d'œil, la vogue de la matière de Bretagne paraît égaler celle de la matière de France. Il ne faut pas s'y tromper cependant. Partout, les héros du cycle de Charlemagne ont été vraiment populaires. Je crois en avoir donné les raisons. On les a crus réels ; on s'est proposé leurs vertus et leur gloire en exemple ; ils étaient admirés, aimés de tous. Dans toute l'Europe, les héros de la Table-Ronde, au contraire, n'ont fait qu'amuser les loisirs et charmer l'imagination d'une caste mondaine, restreinte, « distinguée » de la foule. — dans les cités d'Italie,

(1) Gli eroi brettoni nell' onomastica italiana del secolo XII, -- *Romania*, t. XVII, p. 161.

patricienne ; ailleurs, féodale, mais ayant partout les mêmes caractères d'élégance dans le plaisir et de courtoisie galante.

C'est là ce qui achèvera de nous expliquer leur frivolité, leur incohérence, leur infériorité morale et j'oserai dire leur infériorité littéraire. De là vient aussi leur *plasticité* presque sans limites.

Tout en restant invariablement fidèles à la dernière mode, c'est à dire, pour le XIII[e] siècle, aux façons chevaleresques, aux maximes galantes et courtoises, ils subissent toutes les transformations, admettent les inspirations les plus diverses et souvent les plus opposées, et cèdent à la fois, en dépit de tout bon sens, à des influences contradictoires.

Quand il s'agit de s'amuser, de s'étonner et de s'émouvoir sans autre but que de jouir de ses émotions, qu'importent le bien et la vérité ? Tout ce qui peut se dire d'une manière divertissante ou pathétique est suffisamment juste et vrai.

CHAPITRE VI.

LANCELOT.

Au temps où ces belles et peu sévères princesses dont nous parlions l'autre jour brillaient dans les fêtes galantes du monde féodal, vivait un homme d'esprit sans scrupules, versificateur habile, terne et fécond, poète sans aucun enthousiasme, sans caractère individuel ; esclave de la mode ; d'une rare souplesse, très apte à subir toutes les influences, courtisan des princes et des dames. C'était maitre Chrétien de Troies : un clerc, un savant. Il essaya, le premier, de reproduire en langue d'oïl les rythmes variés de la littérature provençale ; il traduisit l'art d'aimer d'Ovide, et fut l'auteur de quantité de romans d'aventures. Comme les poètes provençaux, il chanta : « Amors, tensons et bataille. » Il querela dans ses vers les maris jaloux : « Soufrés maris et qu'il ne vos anuie... »

Certain passage de ses œuvres donne à penser qu'il fut héraut d'armes. C'est le véritable type du poète de cour. A ce titre il fut chef d'école —

j'ai failli dire chef d'atelier; — plusieurs de ses disciples lui ressemblent à ce point, qu'ils ont achevé quelques-uns de ses romans, sans que la soudure soit visible. Si nous n'en étions avertis, dans le *conte de la Charette*, nous ne verrions pas où Chrétien cède la plume à Godefroi de Lagny; dans le *conte du Graal*, c'est à peine si l'on distingue (par le style du moins) l'œuvre de Chrétien des interpolations de ses continuateurs anonymes.

Vous donner une idée de ces romans sans trop vous ennuyer ne me paraît pas très facile. Il ne peut être question d'une analyse régulière et suivie, comme celle que nos amis ont faite des Nibelungen, de Roland et du Cid. Chez Chrétien de Troyes et chez ses disciples et continuateurs, on ne voit guère que des récits enfilés à la suite les uns des autres, comme les grains d'un collier. Encore faut-il beaucoup de bonne volonté pour en trouver le fil. Ces romans portent la trace d'un travail hâtif, au jour le jour; parfois l'auteur oublie ce qu'il a dit et ne donne aucune suite à ce qu'il a commencé. Joignez à cela les interruptions continuelles et les obscurités voulues, destinées à soutenir l'intérêt en piquant la curiosité, tout-à-fait comme le « quelle était cette main? quelle était cette tête? » de Jérôme Paturot; ce qui, du reste ne m'intéresse pas plus dans les romans-feuilletons du XIX[e] siècle que dans les romans du XII[e]. Rien de plus

monotone que ces récits de Chrétien de Troyes dans leur incohérence; ils semblent tous jetés dans un moule uniforme, et l'on ne comprend guères qu'une littérature si fausse de sentiment, si pauvre de pensée ait passionné nos aïeux... mais le succès de certains romans de nos jours ne causera-t-il pas de surprise à nos descendants?

Dans tous les temps, les désœuvrés, les ennuyés, les parasites sociaux, ceux ne travaillant point et pour qui la vie n'a d'autre emploi que le plaisir et le rêve, ont trouvé des écrivains pour satisfaire leur curiosité frivole et paresseuse et secouer un peu leur torpeur intellectuelle sans les troubler dans leur égoïsme et sans leur demander aucun effort.

Parmi les romans de Chrétien de Troyes, nous en choisirons deux : le *conte de la Charette* et le *conte du Graal*.

Le conte de la Charette est fait pour Marie de Champagne. C'est le roman des dames. Le conte du Graal est fait pour Philippe d'Alsace, comte de Flandre. C'est le roman des maris. Ce sont deux types différents, nettement accusés, des romans de la Table-Ronde.

Le conte de la Charette fut écrit entre 1164 et 1175 (1).

Le sujet et l'esprit de cette œuvre avaient été

(1) V. G. Paris, *Rom.* XII, p. 402.

suggérés au poète, c'est lui-même qui nous le dit. par Marie « sa dame de Champagne », la comtesse Marie, fille d'Eléonore, celle dont les décisions occupent la part la plus large dans le livre d'amour, *Flos amoris*, d'André le Chapelain; c'était une dame très littéraire; Conon de Béthune, qui fut vaillant chevalier, orateur et poète, composa des chansons amoureuses pour mériter ses bonnes grâces; et lorsque, prié de réciter ses vers à la cour devant la reine Alice de France, il eut le malheur de déplaire par son accent flamand, dont les dames firent des risées, ce qui le désola le plus, ce fut d'avoir subi cette humiliation devant Marie de Champagne. Elle se trouvait alors, avec une suite nombreuse, à la cour de France; Conon de Béthune a conté lui-même sa mésaventure :

« Mon langage ont blasmé li françois
Et mes chansons, oyant les champenois
Et la comtesse encoir, dont plus me poise. »

C'est, disais-je donc, pour Marie de Champagne, et selon ses inspirations, que fut écrit le *conte de la Charette*. Les héros du roman, Lancelot et la reine Guenièvre, femme d'Arthur, sont empruntés à la *matière de Bretagne*. Le sujet, c'est la mise en action d'une sentence rendue par Marie : « Cum sciam inter virum et uxorem posse nullatenus esse amorem, campanie hoc comitisse roborante sententia, et in hac

vita nullum fieri bonum nisi illud quod ex amore originis sumpserit incrementa, non immerito extra nuptialia mihi federa postulare *cogor* amorem », d'une part, il ne peut exister d'amour véritable entre la femme et le mari; d'autre part, nul bien ne se peut faire, en cette vie, s'il n'est cultivé et perfectionné par l'amour. Or Lancelot est le meilleur chevalier de la Table-Ronde. Arthur, le roi, ne lui cède en rien; il est hors de pair; c'est le meilleur des rois qui jamais aient régné, comme la reine est la plus belle et la plus accomplie des reines; mais pourtant elle est infidèle à son mari. Que voulez-vous? Elle aime Lancelot; Lancelot l'aime et trahit son Seigneur. Il fallait cet amour adultère pour conduire la vertu des deux amants à son dernier point de perfection.

Telle est, en deux mots, la matière du roman. Quant à l'esprit, voici comment M. G. Paris le résume (1) :

Les principaux caractères de l'amour de Lancelot et de Guenièvre sont les suivants :

« 1° Il est illégitime, furtif. On ne conçoit pas de rapports pareils entre mari et femme; la crainte perpétuelle de l'amant de perdre sa maîtresse, de ne plus être digne d'elle, de lui déplaire en quoi que ce soit, ne peut se concilier

(1) *Romania*, XII, p. 518.

avec la possession calme et publique : c'est au don sans cesse révocable d'elle-même, au sacrifice énorme qu'elle a fait, au risque qu'elle court constamment que la femme doit la supériorité que l'amant lui reconnaît. »

« 2° A cause de cela, l'amant est toujours devant la femme dans une position inférieure, dans une timidité que rien ne rassure, dans un perpétuel tremblement, bien qu'il soit d'ailleurs en toutes rencontres le plus hardi des guerriers. Elle, au contraire, tout en l'aimant sincèrement, se montre avec lui capricieuse, souvent injuste, hautaine, dédaigneuse; elle lui fait sentir à chaque moment qu'il peut la perdre et qu'à la moindre faute contre le code de l'amour il la perdra. »

« 3° Pour être digne de la tendresse qu'il souhaite ou qu'il a déjà obtenue il accomplit toutes les prouesses imaginables, et elle de son côté songe toujours à le rendre meilleur, à le faire plus « valoir »; ses caprices apparents, ses rigueurs passagères ont même d'ordinaire ce but et ne sont que des moyens ou de raffiner son amour ou d'exalter son courage »

« 4° Enfin, et c'est ce qui résume tout le reste, l'amour est un art, une vertu, qui a ses règles tout comme la chevalerie ou la courtoisie, règles qu'on possède et qu'on applique mieux à mesure qu'on a fait plus de progrès, et auxquelles on ne doit pas manquer sous peine de se montrer indigne. »

Que la comtesse de Bretagne, avec l'assentiment intéressé de son poète, se soit flattée de poursuivre un tel idéal, je ne voudrais pas le contester; mais pour le trouver dans le conte de la charette il faut l'interpréter, et d'une façon très bienveillante, par les « règles d'amour » d'André le Chapelain, que M. Gaston Paris cite dans la même étude :

Probitas sola quemquam dignum facit amore.

« Ce n'est que par la *prouesse* qu'on est digne d'amour. » Quelle est cette « prouesse » ? J'ai lu, sans prévention, ce me semble, les exploits de Lancelot; et M. Gaston Paris me paraît, je l'avoue, bien indulgent.

Les caprices de Guenièvre ont pour but de faire « valoir davantage » son ami. Voyons un peu quels sont dans le roman les traits de cet amour qui doit rendre meilleur tout ce qui est bien.

De la fenêtre d'un château dominant une roche à pic, Lancelot voit au loin, dans la plaine, un cortège où il reconnaît la reine. Eperdu, fou d'amour, il veut se lancer dans l'espace : heureusement, un autre chevalier, qui n'est pas amoureux, se trouve à point pour le saisir à bras le corps et l'empêcher de se briser les os (1).

(1) Ed. Jonckbloet, v. 575. — Ed. Tarbé, p. 20

Lancelot, si on l'avait laissé faire, se serait donc tué sans aucun profit pour sa belle... et cela lui arrivera plus d'une fois encore dans le cours de ses aventures. Or, notez-le bien ! tous les voyages et les exploits de Lancelot ont pour unique fin de trouver la reine, perdue par la faute de Ké, le sénéchal d'Arthur et le plus mal chanceux des chevaliers de la Table-Ronde.

La reine Guenièvre, dans un voyage, faisant sa toilette en plein air, oublie son peigne d'ivoire sur le bord d'une fontaine. Lancelot trouve ce peigne (1) : quelques cheveux blonds de sa bien-aimée sont restés attachés aux dents. Lancelot s'évanouit. Revenu de sa pamoison, il épluche le peigne avec ferveur, il enlève jusqu'au dernier ces cheveux d'or, les baise cent fois, les enferme dans son sein, les garde et les adore comme une relique. Il y voit un talisman plus efficace que tous les remèdes et que la protection des plus grands saints.

Il n'en est pas encore arrivé pourtant (dans le poème de Chrétien) au véritable culte religieux de sa belle. On ne voit pas qu'il invoque son nom et se recommande, par une oraison mentale, à sa protection, au moment de se jeter dans le péril. Cela vient un peu plus tard, dans les *remaniements* en prose.

Restons en, pour le moment, au *conte de la charette* en vers : je poursuis.

(1) Edit. Jonckbloet, v. 1424. Tarbé, p. 44.

Un jour Lancelot combat un chevalier félon, Méléagant. Il s'agit de délivrer la reine, prisonnière. L'adversaire est redoutable et la lutte furieuse. Du haut d'une tour, la reine captive assiste à la bataille. Pour encourager Lancelot, on lui dit : « Retourne-toi, vois qui te regarde ! » Il se tourne ; mais l'effet produit est désastreux : son regard invinciblement attiré se fixe sur la reine : il ne voit plus son adversaire ; il ne lui porte que des coups aveugles, distraits, lancés au haasrd. La lumière du jour n'existe pour lui que dans la ligne qui va de ses yeux aux yeux de sa bien-aimée ; le reste n'est que ténèbres. Mais on lui crie de se placer de façon à mettre le félon entre la tour et lui : aussitôt son ennemi reparaît à sa vue, et Méléagant serait un homme perdu, si Guenièvre ne se laissait attendrir et ne disait un mot de pitié. Lancelot l'entend et ne se défend même plus. Il se laisserait tuer... heureusement, on arrête le combat, qu'on remet à une autre occasion. (1)

L'Archiviste. En vérité, malgré sa valeur à toute épreuve, ce serait un pauvre soutien dans la vie pour la femme qu'il aime, que ce Lancelot.

Le Président. Evidemment. Aussi n'est-ce pas un objet d'utilité, mais un objet de luxe. Protéger efficacement et raisonnablement la reine, n'est-ce pas l'office du roi ? Beaucoup de

(1) J. v. 3898. T. p. 107.

femmes, au XIIe siècle, je suppose, avaient un double idéal : un mari sage, un amant fou.

Mais revenons à notre histoire. Lancelot se soumet à tous les caprices de la reine Quand il s'agit de la « servir » il n'existe pour lui ni prudence, ni raison, ni conscience, ni honneur. Pour elle, il subit l'infamie.

En ce temps-là, dit le poète, une charette avait le même usage que le pilori de nos jours. Chaque bonne ville en avait une, une seule. On y faisait monter les traîtres, les assassins, les lâches qui avaient été vaincus en champ clos, les félons et les voleurs de grand chemin.

Or un nain qui fait office de bourreau, mais qui doit être un sorcier, car il sort on ne sait d'où puis disparaît — à moins pourtant qu'il ne soit envoyé par Guenièvre pour éprouver son amant, ce qui n'est pas invraisemblable, — un nain dit à Lancelot : « Monte sur la charette et tu verras demain la reine. » Lancelot hésite un instant, oh ! bien court ! le temps de faire deux pas ; puis, honteux d'avoir un instant reculé devant le déshonneur, il saute dans la charette infâme (1).

Ce n'est pas tout. Lancelot, caché sous des armes d'emprunt, accomplit des prodiges de valeur dans un tournoi. La reine Guenièvre y

(1) Edit. Jonckbloet, v. 375. Tarbé, p. 15.

assiste. Elle croit reconnaître son amant : elle envoie une demoiselle de sa compagnie lui dire de faire le plus mal qu'il pourra. Dès le premier mot, Lancelot a compris : il se met à prendre un air gauche et peureux, se laisse battre et fuit honteusement. Le lendemain, il ne reparaît plus ; mais son impitoyable maîtresse le fait chercher pour lui infliger une seconde fois la même humiliation. Lancelot se soumet encore. Enfin la reine lui fait dire : « Au mieux ! » (1) Alors on est émerveillé de son courage, de sa force et de son adresse incomparable.

Cet amant, cet esclave ne va-t-il pas recevoir sa récompense ? Il revoit sa bien-aimée... hautaine et froide, elle tourne le dos et s'en va, laissant le pauvre chevalier piteux et confondu (2).

C'était un châtiment, nous verrons tantôt de quelle faute ; mais c'était surtout une épreuve. Lancelot la prend au tragique. Il pleure, quitte la cour d'Arthur et disparaît. Bientôt se répand le bruit de sa mort... la nouvelle est fausse, mais Guenièvre la croit vraie. — « C'est moi qui l'ai tué, se dit-elle. Il était ma vie. Je n'ai plus qu'à mourir. Je pourrais en finir d'un coup ; mais je ne serais pas assez punie. Je veux une mort

(1) J. V. 5889. T. p. 158.
(2) J. V. 3979. T. p. 110.

lente qui soit une horrible torture. Je me laisserai mourir de faim. » — Elle s'enferme dans sa chambre et reste deux jours sans manger. Bientôt, les messages de malheur grossissant à mesure qu'ils passent de bouche en bouche, on dit à Lancelot qu'elle est morte. Il essaie de s'étrangler avec sa ceinture. On l'en empêche, on le garde à vue, ce qui le désole. « Au moins, se dit-il, si j'avais su de quoi ma Dame a pu me punir, je me serais amendé, j'aurais réparé mon tort avant qu'elle mourût. Car certainement j'avais un tort : (tout amant veritable croit à l'infaillibilité de sa belle.) J'avais un tort, mais lequel ? J'ai beau chercher, je ne le trouve pas (1). »

Lancelot et Guenièvre sont l'idéal de la dame et du chevalier. En tout ce qui ne touche point à leur amour, ils sont impeccables. L'amant est preux, courtois, loyal, généreux, fidèle, esclave de sa parole. L'amante, par sa beauté, son esprit, sa dignité, sa courtoisie, est vraiment digne de la plus noble cour du monde entier.

Mais quand il s'agit de leur amour, les deux amants oublient toute prudence et méprisent tout devoir. Lancelot trahit son roi comme Guenièvre son mari, Ils se jettent, en aveugles, dans le péril ; et pour s'en tirer, ils mentent sans scrupule et ne reculent point devant le parjure.

(1) J. V. 4398. — T. p. 118.

Lancelot, d'une vigueur égale à sa vaillance, arrache les barreaux de fer d'une fenêtre pour entrer la nuit dans la chambre de sa belle. En la quittant, il remet si bien ces barreaux à leur place qu'on ne peut rien y voir. Par malheur, en les arrachant, il s'est blessé la main, et quelques gouttes de son sang ont laissé des traces de son passage. Méléagant accuse Guénièvre d'adultère et lui donne pour complice Ké, le chevalier mal chanceux, le pauvre diable étant encore tout ensanglanté des horions qu'il a reçus en essayant de la défendre une première fois contre le félon. La reine s'indigne : s'il y a des traces de sang, dit-elle, c'est qu'elle a saigné du nez. Elle croit dire vrai, ne s'étant pas aperçue de la blessure légère de son amant. Ké jure qu'il est innocent. L'accusateur le défie, et le brave et malheureux Ké, tout affaibli qu'il est par ses blessures, se battrait encore pour défendre la reine, si Lancelot se présentait comme champion de sa vertu.

Les deux adversaires jurent sur les reliques et le combat s'engage : Lancelot serait vainqueur et son amante justifiée; mais, sur un mot de la reine, il épargne une seconde fois son ennemi (1).

Remarquez ceci : Lancelot a pu, sans mentir, jurer qu'elle n'est point coupable ***du crime qu'on lui impute.*** Il s'agit d'un adultère avec le pauvre Ké, le mal chanceux, et non pas avec Lancelot.

(1) J. v. 5044. T. p. 136

Cette façon de jouer un tour à la Providence est classique dans le cycle de la Table-Ronde. Nous en retrouverons des exemples.

Pour la reine, comme pour son amant, l'amour est la loi suprême ; mais cette loi, chez la femme, est absolument le contraire de ce qu'elle est chez l'homme. L'homme doit obéir en tout. La femme doit toujours commander. Sa volonté, fut-elle injuste, absurde, criminelle, doit s'accomplir à la lettre, à l'instant. Savez-vous pourquoi Lancelot a subi cet accueil glacial qui faillit lui coûter la vie ? Guenièvre le punit d'avoir hésité deux secondes à monter dans la charette infâme. Ses caprices et ses duretés sont des épreuves qu'elle impose; elle fait bien, car la perfection de l'amant, c'est d'être soumis à sa dame comme un esclave à son maître. Non, ce n'est pas assez dire : comme un croyant à son Dieu. Pour éprouver sa foi, pour briser et réduire à néant toute pensée de doute ou de révolte, l'amante doit *paraître* un tyran sans raison ni pitié.

CHAPITRE VII.

PERCEVAL ET GAUVAIN.

Le Président. Je ne sais à quelle époque Chrétien de Troyes quitta la cour de Bretagne pour aller à la cour de Flandre, ni par quel motif; mais Henri le Libéral, qui donnait son trésorier, a fort bien pu donner un jour le poète de sa femme, — au diable, d'abord; — puis à Philippe d'Alsace, comte de Flandre. Les rapports intimes existant, à la fin du XIIe siècle, entre les deux cours, rendent la chose assez vraisemblable (1). Laissant un de ses disciples achever la *Charette*, Chrétien commença, pour son nouveau maître, *le conte du Graal*, qu'il abandonna de même à des continuateurs.

Il y a, dans le *conte du Graal*, deux histoires et deux héros, Perceval et Gauvain. La recherche du vase merveilleux, tel est le sujet officiel; mais, à mon avis, l'auteur s'intéresse bien davantage aux aventures de guerre et d'amour des deux chevaliers, de Gauvain surtout.

(1) V. p. 44 et 52 de ce livre.

Le livre est écrit pour un homme, disais-je, et cela se voit.

Perceval aime Blanchefleur et lui reste fidèle. Mais à quel point cette bien-aimée diffère de la hautaine et tyrannique amante de Lancelot !

Perceval, errant à travers une forêt, demande l'hospitalité dans un château fort qu'il rencontre. Une jeune fille, d'une grande beauté, mais triste et pâle, lui fait un grâcieux accueil : « Si je vous disais toute notre misère, vous croiriez que c'est pour vous chasser d'ici,.. Venez donc, et prenez notre hospitalité telle quelle; Dieu vous donne demain meilleur gîte ailleurs ! »

Dans l'intérieur de la forteresse, tout est dévasté : les maisons tombent en ruine, les portes et les fenêtres sont ouvertes, « moulin ne moût ni ne cuit four. »

On fait pourtant à l'hôte la meilleure chère que l'on peut. Perceval, ayant soupé, se couche dans un bon lit, et s'endort.

Cil dort et la pucele pense

Elle pense au grand danger qu'elle court, ainsi que nous le dirons tout à l'heure : Elle sursaute, s'agite, se tourne et se retourne : enfin, n'y tenant plus, elle jette un manteau sur ses épaules et sort de sa chambre (1).

(1) Edit. Potvin, v. 3145.

Si s'est en aventure mise
Come hardie et corageuse.

Cependant elle tremble de peur.

S'a tel paor que tuit li membre
Li trembloient...

Heureusement Perceval était encore un enfant :

Il ne savoit nule rien
D'amor ne de nule autre bien.

Blanchefleur (tel est le nom de la jeune châtelaine) s'agenouille au chevet de son hôte endormi, n'osant le réveiller. Elle pleure. Ses larmes, tombant sur le visage du chevalier, l'éveillent; Perceval « s'ébahit » : il entoure la jeune fille de ses bras et l'attire doucement vers lui, disant : Belle, que voulez-vous de moi ? Pourquoi venez-vous ici ?

Blanchefleur s'excuse et se défend d'abord d'un soupçon injurieux : c'est bien inutile; mais elle ne connaît point Perceval, et le croit semblable aux autres chevaliers; puis, toute en larmes, elle lui conte sa peine; c'est une héroïne persécutée : un abominable félon veut la contraindre à devenir sa femme. C'est l'homme qu'elle déteste le plus au monde. Il est le plus fort; il l'a réduite à l'extrémité; le château sera pris demain; mais elle, on ne la prendra pas

vivante, car elle garde en son écrin un poignard d'acier finement trempé... « Mais c'est trop vous ennuyer, dit-elle; je m'en vais, et vous laisse dormir. »

Le chevalier comprend qu'on lui demande aide, s'il en a le courage; il répond : « Belle, consolez-vous, ne pleurez plus. Demain, si Dieu le permet, sera meilleur que vous n'avez dit... »

En effet, le lendemain, il dit à Blanchefleur : « Belle, je ne partirai pas aujourd'hui. Mais, si je peux, je vous rendrai toute votre terre et vous délivrerai de votre ennemi. Si je réussis, me donnerez-vous votre amour ? Je n'accepte point d'autre solde. » — « Sire chevalier, dit-elle, ce que vous me demandez est pauvre et petite chose; mais si je vous la refusais, vous croiriez que c'est orgueil; je vous l'accorde, et sans la condition que vous y avez mise; vous n'irez pas mourir pour moi. Ce serait trop grand dommage. Ni votre force, ni votre âge ne sont tels que vous puissiez lutter contre mon ennemi... » — « Nous verrons bien, dit Perceval. »

Naturellement, Perceval délivre Blanchefleur, réduit à merci le chevalier félon et l'envoie prisonnier à la cour d'Arthur.

Perceval, pour se faire chevalier et pour courir le monde, avait quitté sa mère. C'est le dernier survivant de trois fils; les deux autres ont été tués; leur père en est mort de douleur; la mère,

la pauvre veuve, accompagne ce seul enfant qui lui reste jusqu'à la porte de son château, puis l'embrasse en disant : « Beau cher fils, Dieu vous protège et vous donne plus de joie qu'il ne m'en reste ! »

Ayant à peine chevauché quelque pas, le jeune homme se retourne et voit sa mère évanouie, étendue comme une morte... mais la passion des aventures et des armes l'emporte. Il part au galop.

Maintenant, que l'amour a touché son âme, il a des remords. En voyant pleurer Blanchefleur, il s'est rappelé sa mère; il veut la revoir et l'embrasser...

L'Abbé. La pensée me paraît belle et touchante.

Le Président. Oui. Mais est-elle bien du poète ? Il l'indique vaguement ; il ne semble pas en comprendre la beauté. La matière de Bretagne, dès cette époque, avait été mise en œuvre à la cour d'Angleterre, par des trouvères normands, dont les poèmes sont en grande partie perdus ; de sorte que nous sommes en présence d'une œuvre de seconde main, ou plutôt de troisième. Souvent Chrétien de Troyes passe et glisse légèrement sur des traits d'une émotion naturelle et vraie, qui peut-être lui sont fournis par ses prédécesseurs, par les sources dont il s'inspire. Sensuel jusqu'au raffinement, il est fort peu sensible. Il a l'épiderme tendre et le cœur dur.

L'Archiviste. Vous ne l'aimez guères, mon Président.

Le Président. Je l'exècre, lui, ses fauteurs, ses disciples et toute sa race, jusqu'à la millième génération. Mais revenons à Perceval.

Il se sépare de son amie et la laisse « moult dolente », en promettant de revenir (1).

Il reste longtemps absent. Pendant cinq longues années, elle attend son retour. Il revient enfin, mais par hasard, à Beau Repaire. Il ne reconnaît plus dans les riches campagnes entourant une forteresse imprenable et splendide, la terre désolée et la ruine pitoyable d'autrefois (2).

La porte (3) est ouverte ; il entre. Partout il voit l'abondance et la joie. Il traverse les rues, pleines de chevaliers, de bourgeois, de dames richement vêtues, et va droit au palais. On l'introduit dans une salle magnifique, où se trouve une jeune fille, qui semble la dame de céans : Blanchefleur, car c'est bien elle, dit tout bas à l'une de ses suivantes : « Jamais je ne vis un homme plus semblable à Perceval, mon doux

(1) V. 4114.

(2) Le château français, comme le burg allemand, contient toute une petite ville, parfois très active et très animée. V. Léon Gautier, la chevalerie, ch. XII.

(3) Edit Potvin, p. 24835. Il semble d'après certains manuscrits, que Chrétien s'est arrêté au vers 10601. Ceci serait d'un continuateur anonyme.

ami que j'aime tant. » — « Madame, répond-elle, c'est lui-même. »

Mais Perceval ne reconnaît pas son amie. Il demande le nom du château. — Beau Repaire, et je suis Blanchefleur. Maintenant, dites-moi votre nom, beau sire. — Perceval pâlit et reste un instant sans pouvoir dire un mot; puis, dominant son émotion : — je suis Perceval, dit-il. — Alors Blanchefleur ne peut se contenir; son cœur bat à jaillir de sa poitrine; elle saute au cou de son bien-aimé et l'embrasse plus de cent fois...

Le soir, Blanchefleur vient pour la seconde fois au lit de Perceval, et cette fois, elle se donne à lui. — « Ne me jugez ni vilaine, ni folle si je viens ici pour votre amour : car je vous ai désiré longtemps, et sachez bien que je n'aurais jamais voulu d'autre mari que vous. »

> Percevaux la prent dans ses bras... (1).
> C. fois en une randonnée
> L'a baisie sans ariester.
> Je ne vous voel mie conter
> Le sorplus, se plus en i a. .

Cette formule : je ne vous en dirai pas davantage... a fait école. C'est en grande partie de là que les romanciers courtois, dans l'Europe entière,ont appris cette décence très immorale qui,

(1) Vers 25035 et ss.

non seulement souligne ce qu'elle feint de cacher, mais permet quelquefois de sous-entendre, d'une façon très claire, des choses que l'on n'oserait dire. On me permettra de n'en pas donner d'exemple ni de preuve.

Cette formule était si bien en usage que l'honnête auteur des Nibelungen s'imagine sans doute que c'est une élégance du langage courtois, applicable en toutes circonstances. Parlant des amours de Sifrid et de Krimehilde, qui n'ont rien de secret ni de furtif, puisqu'ils se sont unis par mariage légitime, devant Dieu et devant les hommes, parlant, disais je, des amours de Sifrid et de sa femme, le poète des Nibelungen, très chaste, mais nullement prude, vient de nous dire : « Si wart im so sîn lip, » elle lui devint comme sa propre chair : il reproduit ensuite, lourdement, la phrase pudibonde et libertine de Chrétien : « Ich sage in niht mêre — wie er der wrouwen pflac... »

Maintenant, je poursuis : j'en reviens à Blanchefleur. Elle dit à son « ami » : « Vous m'épouserez ce matin. Ma terre sera la vôtre ; mille chevaliers vous feront hommage et vous tiendront pour leur seigneur. » — « Je ne puis, dit Perceval ; j'ai commencé une entreprise que je veux achever. Mais, dès que je l'aurai mise à fin, je vous reviendrai, sans délai. » — « Messire, reprend la pauvre Blanchefleur, je ne sais ce qu'il en sera. . Quand vous m'avez quittée, jadis,

vous m'avez dit que vous alliez voir votre mère, puis que vous reviendriez aussi tôt; je vous ai longtemps attendu, *je vous attendrai bien encore*... J'aime mieux avoir le cœur noir et triste que de vous déplaire... Je sais bien que je ne pourrais vous retenir, ni par force, ni par raison; et je le pourrais, que je ne voudrais pas le taire, si cela vous causait le moindre déplaisir... En parlant ainsi, Blanchefleur serrait étroitement Perceval dans ses bras. Puis, dolente, elle lui dit : « Vous partirez quand vous voudrez... »

Perceval s'en va donc, et son amie l'attend... Elle l'attendra longtemps; car Chrétien de Troyes n'a pas achevé son œuvre, destinée à Philippe d'Alsace.

Si Perceval en est le héros officiel, Gauvain me paraît être le héros préféré du poète et de son Mécène. Perceval doit conquérir le St Graal; cette mission, bien que l'auteur ait la conscience large, impose certaines réserves : Gauvain est plus libre dans ses allures. Il est chéri des dames. La *demoiselle aux petites manches* lui baise le pied. « C'est afin, dit-elle, que partout où vous conduira ce pied vous vous souvenez de moi. — N'en doutez pas, dit Gauvain; ainsi Dieu m'aide ! Jamais je ne vous oublierai, ma douce amie (1). » Deux jours après, il se trouve seul

(1) Edit. Potvin, v. 7030.

avec une autre dame, en telle occasion, dit l'auteur, qu'il eut été bien oiseux de parler d'autre chose que d'amour (1) ;

> Mesire Gauwains la requiert
> D'amor, et prie, et dist qu'il iert
> Ses chevaliers tote sa vie ;
> Et elle ne refuse mie...

surpris dans cet amoureux entretien, il doit se défendre contre une ville entière. Le maire et les échevins font sonner les cloches de la commune ; tous les bourgeois s'arment comme ils peuvent ; l'un, en guise de bouclier, saisit une porte, l'autre un van ; haches, fourches, fléaux, bèches, pics, masses, tout est bon ; jamais, en Lombardie, pour assaillir l'étendard de la limace, on ne vit telle noise ! On fait le siège de la tour où se trouve la demoiselle avec le chevalier. « Et voilà mon seigneur Gauvain mort, si le bon Dieu ne le conseille (2) ! » Heureusement, la Providence vient à son aide et le sauve de ce péril. Le fruit qu'il tire de cette expérience, semble-t-il, est la résolution d'être désormais plus expéditif en amour.

Cela, du reste, lui est facile. Une jeune fille, amoureuse de lui sans le connaître, si ce n'est par ouï-dire, et par un portrait de lui qu'elle a

(1) Edit. Potvin, v. 7193.
(2) V. 7328.

dans sa chambre, se donne à lui sans réserve. — « Je suis Gauvain, dit le chevalier. » — « Je ne vous crois pas. » — « Belle amie, c'est la vérité. » — « Désarmez-vous, que je voie comment vous êtes fait. » — Puis, après l'avoir bien examiné, la timide enfant lui dit : — « Attendez un peu. Dans un instant, je saurai bien si vous êtes Gauvain, beau sire ! » — Elle va comparer le portrait à l'original et revient, convaincue et vaincue.

Amis, fait elle, a bandon
Vos mec mon cors, et vos present
M'amor à tous jors loiaument.

Gauvain reçoit, comme il convient, ce présent,

« Puis prend congié, s'en est torné. »

Il s'en va sans retard, mais sans hâte. Le père de la jeune fille, Nore de Lis, se met à sa poursuite et l'atteint : — Arrêtez, traître ! Je vous défie ! — « Sire chevalier, vous pourriez mieux parler, dit Gauvain. Je ne vous ai fait ni tort ni honte, et si je vous l'avais fait, je suis prêt à réparer le mal, sur un arbitrage de vos amis et des miens ; mais je me défends de trahison. » — Ils se battent ; Nore de Lis est tué. Puis, après le même défi suivi de la même réponse, le frère de la dame, Bran de Lis, com-

bat à son tour Gauvain : la victoire reste indécise ; les deux adversaires conviennent de se retrouver ailleurs, et le poète passe :

> Ichi remaint de Bran de Lis
> Et de sa seror au clair vis,
> Mais elle est ençainte d'enfant (1).

Cet enfant, un jour, fera la paix entre son père et son oncle, bien que Gauvain ne soit pas plus fidèle à sa mère qu'à ses autres amours. Mais aussi, pourquoi les jeunes filles le poursuivent-elles de cette façon ? Et pourquoi les frères et les pères ne se défient-ils pas un peu plus de lui ?

Gauvain est aussi discret en amour qu'il est irrésistible. Un jour, par suite de circonstances que j'omets, pour abréger, se trouvant (après une longue résistance) forcé d'avouer au roi le motif de la haine que lui porte Bran de Lis, il prend à témoin « tous les saints du monde » que la jeune fille ne s'est point livrée, mais qu'il lui a fait violence. Son récit est d'un art et d'une adresse admirable. (2) Il est curieux de le comparer, en détail et point par point au récit du poète lui-même. — La tentation, dit Gauvain, (et cette tentation, il sait l'encadrer et la décrire à travers le voile transparent de ses

(1) V. 12393. Même observation que p. 92.
(2) V. 16917.

réticences, avec une ardeur de volupté que lui envieraient les pires des écrivains corrupteurs) — la tentation fut irrésistible. Ensuite, continua-t-il, voyant la honte et le désespoir de ma victime, je devins comme fou d'angoisse et de douleur. Car je l'aimais de véritable amour. J'ai tué son père et son frère, mais je n'ai pu faire autrement; j'ai dû défendre ma vie. Je leur avais dit : je suis Gauvain, le neveu bien-aimé d'Arthur, et j'épouserai votre sœur; mais ils n'ont point voulu me croire.

« Ils me méprisaient, et ils avaient raison (1). » Ils se sont, du reste, admirablement conduits, en vrais chevaliers. Ils pouvaient me tuer désarmé. Ils m'ont forcé de prendre mes armes et de défendre ma vie. Je les ai tués; mais je ne puis m'empêcher de les pleurer chaque fois que j'y pense : et la peine que j'en ai gardé au cœur me fera mourir. Vainement je leur ai crié merci; vainement j'offris toutes les réparations possibles; il fallut me résoudre à combattre un troisième champion, Bran de Lis, le second des frères :

(1) Biaus sire, cil me mesprisoit
Si m'aït Dex, et voir disoit.

J'abrège. Il y a deux scènes successives, l'une avec le frère (Nore de Lis), l'autre avec le père (Mélian de Lis). L'écrivain brouille les noms donnés aux personnages dans le premier récit. Ces marques d'un travail hâtif et distrait abondent.

Certes, j'avais cette fois le dessous (1), quand je m'avisai d'un stratagème pour arrêter le combat. « Pour Dieu, lui dis-je, remettons à d'au-» tres temps cette affaire,car nous sommes seuls, » et si je suis loyalement vaincu, telle est ma » réputation que personne au monde ne voudra » le croire (2). Ajournons donc le duel, nous » nous battrons en public, soit dans votre do-» maine, soit à la cour d'Arthur... »

Or, tout à l'heure, j'ai vu le bouclier et le gonfanon de Bran de Lis appuyés contre la muraille. C'est pourquoi je me suis levé précipitamment et je me suis armé... et je vous quitte, car je le crains plus que je ne le lui ai dit... »

J'ai résumé ce récit d'une façon rapide. Il me paraît très curieux. Il est, dans l'auteur, fort long, évidemment caressé, d'un art très habile et plus attentif que d'habitude. Sans doute, c'est la mise en pratique d'une règle essentielle de la morale chevaleresque : il faut, à tout prix, défendre autant que possible l'honneur d'une femme...

L'Abbé. Mais en outre j'y vois comme une teinte de remord. Il faut toujours avoir le mensonge en horreur, mais, cette réserve faite, je trouve dans la conduite de Gauvain certaine

(1) V. 17445.

(2) En effet, nous avons vu que Gauvain peut avoir des égaux en prouesse, mais de supérieur, point.

générosité... Il anoblit la défaite de ses ennemis vaincus, et s'accuse d'une action qu'il juge lui-même honteuse : « ils me méprisaient et ils avaient raison... »

Le Président. Si vous dites que la violence faite à une femme déshonore un chevalier du XIIe siècle, je vous répondrai que la chose est au moins fort douteuse. Elle est très discutée dans les romans en prose du XIIIe siècle, dont je vous parlerai tantôt.

L'Abbé. Il me semble pourtant...

Le Président. Eh bien, si vous voulez, nous examinerons un autre jour cette question-là. Pour le moment, permettez-moi de continuer les aventures de Gauvain.

«Avez-vous un ami?» dit Gauvain, se trouvant seul avec la sœur du « petit chevalier.» — «Il y a plus d'un an que j'aime un chevalier, renommé pour ses exploits. » — « Certes, il doit être preux, celui que vous daignez aimer. Qui est ce? » — La jeune fille baisse les yeux, puis les relève en regardant Gauvain; les baisse encore, les relève, rougissante. — Dites-moi son nom, reprend le chevalier. La belle répond enfin: « Messire, je n'ai jamais aimé d'amour qu'un seul homme, et c'est vous. Et je crains bien que grand mal me vienne de cet amour; car vous avez sans doute bien plus belle amie que moi. » — Gauvain proteste et la rassure facilement.

Et si li dist et créanta
Que loiaus amis li sera
Et elle moult bien le créi.

Elles le croient toutes !

... Gauvains la flour i quelli.
Mais el livre pas n'en oï
Que fust maugré la damoselle...

Et quand le chevalier errant s'en va, comme d'habitude, quelle désolation ! « Ah ! folle que je suis ! J'ai placé mon amour en lieu tel que jamais je n'en aurai de joie... Avant un mois, mon chevalier se sera fait aimer de deux ou trois autres femmes, plus belles et tout aussi amoureuses que moi ; et qu'en pourra-t-il, s'il m'oublie ? Je suis à lui, toute à lui ; mais il n'y tient guères ; il a des amours à revendre ! Il est si preux, si beau, si courtois qu'il n'y a dame ou fille, noble ou vilaine, qui ne l'aime, pour peu qu'elle en ait seulement ouï parler... Mais il est sage; et sait bien prendre le meilleur du jeu et laisser le reste... » (1)

En voilà assez, je pense, pour montrer, comme je l'ai dit, que si le conte de la charette est le livre des dames, le conte du Graal est le livre des hommes.

Le premier de ces romans fut écrit pour Ma-

(1) V. 32823.

rie de Bretagne, dont nous connaissons la race, les relations et le caractère. Le second fut écrit pour Philippe d'Alsace, dont la conduite à la croisade fut peu édifiante. Nous trouvons dans ces deux œuvres, sinon d'un même auteur, au moins sorties d'un même atelier littéraire (1), le double idéal de l'égoïsme dans l'amour.

Idéal d'orgueil et de volupté chez l'homme. Une épouse dévouée, soumise, toujours prête à tous les sacrifices et ne demandant rien en échange, résignée aux longs délaissements. « Je vous attendais depuis cinq ans ; je vous attendrai bien encore ! » dit la pauvre Blanchefleur. Et puis, de libres amours, indéfiniment variées, comme celles de Gauvain, l'irrésistible séducteur.

Idéal d'orgueil encore, chez la femme. d'orgueil avant tout, beaucoup plus que de volupté. L'homme veut multiplier ses conquêtes ; la femme n'en veut faire qu'une, mais complète et superbe. Elle exige de son amant une inviolable fidélité, mais n'entend pas s'engager elle-même, et le don de son amour est sans cesse révocable. Elle veut que celui qui s'agenouille et tremble

(1) « Une première continuation, dit M. G. Paris, (litt. franç. au Moyen-Age, p. 98) semble faite sur des notes laissées par Chrétien. » Le continuateur anonyme, je pense, fait emploi de la *matière* que lui a transmise Chrétien et la traite *dans un esprit* très analogue. Manessier, Gerbert et d'autres interpolateurs mettent en œuvre d'autres matériaux et dans un esprit tout différent.

devant elle dédaigne l'amour de toutes les femmes et fasse trembler tous les hommes devant lui.

Or ces deux types si différends, si diamétralement opposés d'idéal amoureux et romanesque montrent quelle est la complaisance des muses courtoises. Les deux types auront une histoire que j'essaierai de résumer, très brièvement, car elle est monotone. Lancelot donnera naissance à don Quichotte, qui deviendra facilement ridicule aux yeux du « monde, » et fera pitié. Gauvain deviendra don Juan, qu'il sera bien difficile de rendre odieux, parce qu'il fait envie et qu'il fait peur. Etant donnée l'action du « monde » égoïste et frivole sur la vanité peu fière des amuseurs de lettres, toutes ces choses, quand on les regarde avec un peu d'attention, sont très simples, mais assez curieuses... et ne sont point belles.

Manessier, qui continue le roman pour Jeanne de Flandre, sa petite-fille, et Gerbert, qui a fait une longue interpolation, ne rentrent pas dans le cadre que je me suis tracé. Cependant, il me paraît intéressant de noter que Gerbert, qui prend au sérieux le côté moral de son sujet, corrige Chrétien de Troyes. Il veut que Perceval soit digne de conquérir le St Graal. D'abord, c'est un péché que d'avoir abandonné Blanchefleur. Avant tout, lui dit un sage conseiller,

Biax dols ami, querez pardon
A Dieu et aiez en penser
Que la dame irez espouser
Tantost com partirez de chi.

« Allez l'épouser tout de suite, en sortant d'ici. » Il revient donc auprès de sa belle; ils s'embrassent tendrement; mais c'est tout ;

Car do surplus n'i ot-il point
Ains voelent atendre le point
Que ils puisent. sans vilenie
Avoir ensemble compagnie (1).

Mais cette réserve ne suffit pas au Perceval de Gerbert : marié, son héros consacre à Dieu sa première nuit de noces et fait vœu de chasteté jusqu'au jour où il aura conquis le St Graal

Gerbert et Manessier introduisent dans le conte un nouveau personnage : le Diable. Le Diable ne veut pas qu'on trouve le St Graal; il tend des pièges au chevalier et lui suscite des tentations pour le rendre indigne de mener à bien son entreprise. Entre autres perfidies, le Diable de Manessier prend la forme de Blanchefleur pour tenter Perceval, et vous comprenez bien qu'il sait lui donner tous les encouragements que pourrait désirer le plus timide, mais le moins platonique des amoureux. (2)

(1) Edit. Potvin, t. V, p. 199. Comparez p. 94.
(2) V. 40681.

Si je rappelle cet épisode,c'est parce que nous verrons, chez des sucesseurs de Chrétien, des soutiens de la bonne cause, peu scrupuleux, employer cet artifice inventé par le Diable pour mener à fin la sainte entreprise, la conquête du Graal.

CHAPITRE VIII.

AVENTURES ET PROUESSES.

L'Abbé. Mais, mon cher Président, dans la foule des romans bretons et même dans ceux de Chrétien de Troyes, à côté de ceux que vous attaquez, à juste titre, il y en a d'autres qui ont un caractère bien différent, à ce que l'on dit : *Le Chevalier au Lion* et *Cligès*, par exemple, et puis *Erec et Enide.*

Depuis que nous en causons, j'ai tâché de m'en faire une idée. *Erec*, ce me semble, commence bien : je trouve l'histoire intéressante jusqu'au mariage du héros. Il est vrai qu'après elle se gâte, et que la suite n'en finit pas. Dans *Cligès*, l'aventure de Fenice (où j'ai retrouvé le narcotique de la *Juliette* de Shakspeare) n'est-elle pas vraiment touchante? Ne trouvez-vous rien que de ridicule dans l'héroïsme de cette femme qui *fait la morte*, et qui, pour se conserver à celui qu'elle aime, se laisse flageller jusqu'au sang et brûler avec du plomb fondu, sans un mouvement, sans une plainte, sans même un

soupir? Et l'histoire de l'anneau qui rend invisible, dans le *Chevalier au Lion?* C'est là que messire Yvain devient fou, par amour, d'une folie qui ressemble beaucoup à celle du Roland furieux, quoique moins meurtrière.

Le Président. Cette folie par amour deviendra classique dans les romans en prose de la Table-Ronde. Lancelot ne « forcènera » pas moins de trois ou quatre fois, et ne sera pas moins furieux que le Roland de l'Arioste (1).

L'Abbé. Tout cela ne me paraît pas aussi monotone que vous le dites. Puis il y a chez Chrétien de Troyes, surtout quand on le compare aux écrivains qui le précèdent, un mérite de forme, de facture (très inégal, j'en conviens) mais dont vous tenez trop peu de compte...

L'Archiviste. Prenez garde, l'Abbé. Voilà que vous vous faites l'avocat du diable, comme vous disiez.

Le Président. Je ne m'arrêterai point à discuter le mérite littéraire de Chrétien de Troyes, ni quant au style, (il faudrait être pour cela plus romaniste que je ne le suis), ni quant à l'invention : il faudrait savoir ce qu'il a trouvé dans la matière qu'il a mise en œuvre et ce qu'il ajoute de son crû. Puis encore il faudrait enlever les interpolations.

(1) Paulin Paris, les romans de la Table-Ronde, t. V, p. 326.

D'ailleurs je n'ai nullement la prétention de faire une histoire complète des romans de la matière de Bretagne, ni même des romans de la Table-Ronde. Je veux seulement vous montrer une déviation de l'esprit chevaleresque, et justifier dans la mesure du vrai ce que j'ai dit au début de nos entretiens (1) : c'est pourquoi je choisis dans les romans de la Table-Ronde les plus caractéristiques, ceux qui ont fait école de certain genre de morale ou plutôt d'immoralité, de ce que Bossuet nomme *l'honneur du monde* et Montesquieu tout simplement *l'honneur*. Je sais où je vais, et je suis ma route.

L'Abbé vient de nous parler du *Chevalier au Lion*. C'est une assez bonne occasion, ce me semble, de lui donner une idée des exploits de nos chevaliers. Vous le voulez, l'Abbé? Eh bien, vous allez voir. (*Le Président prend un livre dans la bibliothèque et le feuillète.*)

Un jour, messire Yvain, cherchant aventure, trouve un serpent monstrueux aux prises avec un lion. C'est une occasion de bataille qu'il saisit, faute de mieux pour le moment. Il se demande auquel des deux adversaires il portera secours, et se décide pour le lion, le serpent étant une vilaine bête. C'est ainsi que notre chevaleresque ami l'Abbé, cherchant aventure dans le

(1) V. tome 1r de ce liv., ch. I.

Nouveau-Monde, s'est décidé pour les hommes du Sud, les hommes du Nord étant de vilaines gens.

Messire Yvain prend sa bonne épée et taille en mille pièces le serpent, non sans couper, par mégarde, un morceau de la queue du lion.

Ce généreux animal n'en montre pas moins une reconnaissance qui ferait honneur à plus d'un chrétien. Il fait hommage-lige à son sauveur et se met à le suivre pour l'aider et le défendre en toute occasion (1). Mais Yvain ne l'entend pas ainsi. C'est tout seul et non pas avec un allié qu'il veut combattre, même contre les géants et les enchanteurs. Chaque fois qu'il rencontre un adversaire, il essaie de se débarrasser de son lion; il l'éloigne, il l'enferme; mais la brave bête s'echappe et revient toujours.

C'est ainsi qu'Yvain, ayant un jour à combattre à la fois deux fils d'un diable, d'un vrai diable d'Enfer (et gardez-vous d'en douter)

Ne nel tenez vos mie à fable,

a mis son lion dans un cachot (2). Le pauvre animal, qui entend de loin les coups d'épée tomber dru comme grêle sur les boucliers et les casques, devient furieux de rage et de douleur. Il fait tant, des dents et des griffes, qu'il brise à

(1) Ed. Holland, v. 3409.
(2) V. 3561.

moitié la porte de sa prison, creuse la terre pour élargir l'issue et vient donner la victoire à son seigneur...

Le Commandant. Ah ça, mon cher Président, où prenez-vous ces balivernes ? Qu'est-ce que c'est que ce livre-là ?

L'Archiviste. Je vous l'ai dit. C'est le *Chevalier au Lion* de Chrétien de Troyes ; et ces prouesses d'Yvain ne sont pas plus étranges, au contraire, que mille autres qui remplissent la vie des chevaliers de la Table-Ronde. Par exemple, l'histoire du *Lit de la Merveille*, qui est un lieu commun des romans bretons : il se trouve notamment dans le *conte du Graal*, où Gauvain en est le héros, et dans le *conte de la Charette*, où c'est Lancelot.

Dans un palais magique, se trouve un lit d'une richesse et d'une magnificence inouïe. On le montre au chevalier, mais on lui défend de s'y coucher, l'avertissant que de tous ceux qui ont tenté l'aventure avant lui, aucun n'en est sorti vivant. Naturellement, il s'y couche, sans hésiter une seconde. Tous ceux qui l'accompagnaient s'enfuient épouvantés, priant Dieu pour son âme. Alors éclatent d'effroyables prodiges : tantôt une lance, armée d'une pointe de flamme, fond sur le chevalier ; tantôt des carreaux de feu pleuvent sur lui d'arbalètes invisibles ; tantôt surgit un lion furieux dont les ongles s'enfoncent dans le fer comme dans la cire.... Le héros sort

vainqueur de tous ces sortilèges et de tous ces combats ; et l'enchantement du lit de la merveille est à jamais détruit (1).

Cette aventure est souvent reproduite et prend diverses formes. Ainsi, dans la continuation de Perceval par Gerbert, ce n'est pas un lit, c'est une chaise d'or ; quand on s'y assied, ne fut-ce qu'un instant, la terre s'entr'ouvre et vous engloutit. Six chevaliers de la cour d'Arthur sont disparus ainsi. Perceval n'hésite pas à tenter l'épreuve. En le voyant s'asseoir sur le siège fatal, tout le monde se sauve. On entend un bruit horrible ; le sol se fend, mais la chaise reste suspendue dans le vide, au-dessus de la crevasse, large de plus d'une toise. Perceval y demeure assis, très calme, sans changer de couleur. La terre, en se refermant, ramène à la surface les six chevaliers engloutis, qu'elle dépose aux pieds de leur libérateur ; et

Ceste aventure est achievée.

En voulez-vous d'autres ?

Le Commandant. Merci !

Le Président. Encore un mot sur ces absurdités. Jusqu'à présent, nous avons surtout parlé de la morale chevaleresque du cycle de la Table-Ronde dans l'*amour*. Je n'ai pas suffisamment

(1) *Conte du Graal*, éd. Potvin, v. 9255, — *Conte de la Charette*, éd. J. v. 532. T. p. 19.

examiné l'usage qu'elle fait de la *valeur*, qui seule rend un homme digne d'amour. Vous m'en avez fourni, sans y songer, des exemples typiques ; je vous en remercie, mon cher Abbé. Le trait commun de ces extravagantes « aventures », c'est qu'en général elles ne servent absolument à rien, si ce n'est à montrer la vaillance du héros de roman. Un autre trait, beaucoup plus universel encore, c'est celui-ci : le héros ne veut devoir son triomphe ou même son salut qu'à lui-même, à ses propres forces. Il veut que les chances soient égales, et souvent, pour mieux prouver son courage, il accepte ou s'impose lui-même des conditions désavantageuses.

Le Commandant. Il faut avouer, ce me semble, qu'il y a là quelque chose de noble, et que c'est l'exagération d'un sentiment généreux : la courtoisie envers l'ennemi. J'admire le mot de la bataille de Fontenoy : « Messieurs les Anglais, tirez les premiers !... »

L'Archiviste. Et si les Français avaient été battus, comme ils ont bien failli l'être, le mot vous paraîtrait-il encore admirable ?

Le Président. Moi, je le trouve criminel et traître, tout simplement, ce mot-là. La guerre ne se justifie que par la justice de la cause qu'on défend ; et le premier devoir du soldat, c'est de vaincre. Ce mot est vraiment digne des armées du XVIIIe siècle, ces jolies armées dont on disait en Prusse :

Le roi de France paie ses soldats
Avec de la pommade...

Ces armées dont les officiers sont aimables et spirituels, frivoles, d'une bravoure admirable, s'entretuant les uns les autres, gaîment, élégamment, sans nulle haine; chantant après Rosbach :

Soubise dit, la lanterne à la main :
C'est étonnant; où diable est mon armée ?
Me l'a-t-on prise, ou l'aurais-je égarée ?

Soupant et dansant avec les officiers ennemis dans l'intervalle de deux batailles ; et quant au soldat, ce n'est rien; c'est la chair à canon, des espèces de gladiateurs qu'on se procure par la violence et la ruse, par le recrutement, la presse et les racoleurs, laissant le plus souvent à la maraude le soin de les nourrir.

Je le répète, Commandant; et vous ne me contredirez pas : le devoir d'un soldat, c'est de vaincre; et tout ce qui compromet la victoire est un crime. Une bataille n'est pas un assaut d'armes ni un tournoi. La vérité, c'est qu'il faut user sans réserve de tous ses avantages, et se mettre dix contre un, quand on peut. La loi de la guerre, c'est d'en finir le plus tôt possible : épargner le temps, c'est épargner aux nations le sang, la misère et les larmes. Il faut être sûr qu'on a raison, et par conséquent que l'ennemi

a tort : la guerre est une contrainte exercée contre un peuple qui a violé le droit. Le coupable résiste : mais il est coupable ; toute guerre juste est une exécution... Que diriez-vous de gendarmes qui, rencontrant des voleurs de grand chemin, leur diraient : « Messieurs les voleurs, vous n'êtes que trois, nous sommes six ; trois d'entre nous vont se croiser les bras pendant que les trois autres essaieront de vous arrêter ? »

Le Commandant. Est-ce un argument ou n'est-ce qu'une plaisanterie ?

L'Archiviste. Le fait est, cher Président, que vous avez, ce me semble, l'esprit trop géométrique. — Une guerre est une exécution ! — Le peuple exécuté doit être un coupable ! — Oui, sans doute, cela devrait être ainsi. Mais il en est autrement. Dans la plus grande part des guerres de l'histoire, même quand les passions qui les ont provoquées se sont éteintes depuis des siècles, c'est chose bien difficile, et pour les contemporains engagés dans la lutte, c'était chose impossible, de dire de quel côté se trouvait le plus d'injustice et le plus de folie...

Le Président. C'est pour cela qu'il ne faut jamais se lasser de maudire l'injustice et la folie des guerres d'ambition. On dit que c'est inutile : cela, du moins, soulage le cœur. Vous savez, mes amis, vous savez si j'admire le dévouement du soldat. La mort sur un champ de ba-

taille est la plus belle fin d'un homme, après la mort du martyr. Mais de part et d'autre, il y faut la foi. Ce qui fait la grandeur du soldat, c'est la foi dans la justice de sa cause. Or, je crois presque toujours à la foi de la chair à canon, des gens qui se font tuer; mais je doute bien souvent de la foi des gens qui les envoient à la mort. Alors qu'il y a tant d'opprimés sans défense, tant de crimes sociaux impunis — je ne parlerai que de l'esclavage, — alors qu'il y a tant de causes justes abandonnées de tous, les puissants et les habiles qui trompent les peuples, en abusant de l'un des plus nobles sentiments humains et qui demandent « pour la patrie » aux humbles, aux simples, aux pauvres, aux petits, les torrents de sang et de larmes dont ils nourrissent leur orgueil et leur ambition sans pitié — ceux-là, je ne me lasserai jamais de les maudire ! — Que les malédictions de toutes les mères soient sur leurs têtes et sur celles de leurs fils !

L'Abbé. Je vous en prie...

Le Président. Pardon, cher ami... C'est qu'il y a des choses, vois-tu, qui ne me laissent pas mon sangfroid. J'étais en train de vous exposer l'emploi du courage dans les romans de la Table-Ronde et je l'aurais fait bien posément ; mais vous m'avez interrompu... Vous n'étiez pas dans mon courant d'idées... Peut-être mon indignation vous paraît-elle étrange, à propos

de ces « balivernes » de lits enchantés, de lions et de fils du diable... Ce n'était qu'un commencement. Ecoutez la suite. Dans les remaniements en prose du XIII[e] siècle, les chevaliers de la Table-Ronde sont tout-à-fait devenus des chevaliers errants. D'autre part une *vraie* guerre entre les « Saisnes » (Saxons) et les Bretons y tient une large place. Un jour, Gauvain, Lancelot et dix-neuf de leurs compagnons, déguisés de manière à ce qu'on ne puisse les reconnaître, viennent au secours d'Arthur, dans une grande bataille contre les Saxons. Notez qu'il s'agit d'une guerre de race, d'une guerre d'extermination.

Pour bien comprendre les incidents de la journée, il faut savoir qu'une rivière sépare les Bretons de leurs ennemis. Sur la rive occupée par l'armée d'Arthur, tout au bord, à l'endroit où la rivière est guéable, se trouve une tour : là s'est placée la reine Guenièvre, curieuse de voir les prouesses des chevaliers. Sur l'autre rive, occupée par les Saxons, est un château fort bâti sur un rocher. De la plate-forme de ce château, Camille, sœur du roi des païens, veut, elle aussi, voir la bataille. Arthur, qui est amoureux de la belle païenne (ô décadence !) Arthur, voulant montrer sa valeur à la dame de ses pensées, a commis une imprudence grave ; il a traversé la rivière, avec des forces très inférieures, pour assaillir l'ennemi, lui donnant ainsi, outre l'avan-

tage du nombre, celui de la position. Les Saxons paraissent près de vaincre, lorsque surviennent les vingt-et-un chevaliers errants, Gauvain, Lancelot et leurs amis. Ils se rangent du côté des Bretons; à leur tour, les Saxons plient et reculent. Cela ne fait pas l'affaire de la reine; elle a fait dire à Lancelot (grâce à des signes convenus, il est reconnu d'elle seule, malgré ses « armes déguisées » qui le cachent à tous les autres), elle a fait dire à Lancelot : « Il faut que je voie le fort du tournoi. » — *Tournoi*, c'est son mot. Malgré sa soumission à toute épreuve, Lancelot se fait répéter deux fois cet ordre.

« Lionel, dit-il à son messager, retourne vers » ma dame, et demande-lui si elle veut encore » nous voir revenir de son côté. » — Lionel obéit, et la reine, le voyant approcher, descend de sa tour et lui répète que *tel est son désir*. Lancelot, dès que la réponse lui parvient, se rapproche de ses compagnons et leur dit : « Je » sais un moyen de mettre aux mains du roi » autant de riches prisonniers qu'il lui plaira. » Les Bretons ne voient en vous que des cheva- » liers errants; tournez-vous un instant contre » eux et repoussez-les au delà de la rivière; les » Saxons, rassurés par le secours qui leur arrive, » ne manqueront pas de les poursuivre, et » quand ils auront passé le gué à la chasse des » nôtres, vous tournerez bride et frapperez sur » eux comme vous savez faire. Nos amis repren-

» dront l'avantage; les païens épouvantés fuiront » et voudront repasser la rivière : alors, moi, » je les recevrai à l'entrée du gué ! »

Galehaut, qui est l'ami de Lancelot et le confident de ses amours, applaudit à ce beau plan. *(Ici, le Commandant donne un coup de poing sur le bras de son fauteuil. Le Président se tourne vers lui :)* eh bien ! la plaisanterie, comme vous disiez, commence à vous déplaire, ce me semble, Commandant? — Galehaut, disais-je, approuve le plan de son ami. Gauvain résiste. « Je ne puis, dit-il, même pour un instant, combattre les gens du roi, mon seigneur. » — « Pourquoi ? » répond Galehaut, « quand c'est pour le mieux servir ? » Et Messire Gauvain consent.

Aussitôt Gauvain, Lancelot, Galehaut et leurs compagnons font volte-face, attaquent les Bretons, qui reculent et repassent en désordre le gué; les Saxons le franchissent à leur suite. Alors Gauvain et les siens font une seconde fois volte-face, et les païens, après une résistance opiniâtre, fléchissent, lâchent pied et courent, pêle-mêle, vers le gué. Lancelot, avec ses écuyers, les attendait au pied de la tour. Et là, sous les yeux de Guenièvre, si terrible fut le carnage que ce lieu ne fut plus connu que sous le nom de *Gué du sang*.

L'Abbé. C'est abominable.

Le Président. Jamais Lancelot n'avait tant

donné ni tant reçu de coups. Son bouclier était troué, son casque bosselé et fendu. La reine, qui ne le perdait pas de vue, lui fait enfin dire de « laisser commencer la chasse. » Alors Lancelot s'écarte un peu ; les Saxons repassent, en déroute, la rivière; et les Bretons, exaspérés par les chances diverses de la journée, les poursuivent avec fureur (1).

(1) Paulin Paris, les romans de la Table-Ronde, t. IV, p. 54.

CHAPITRE IX.

TROIS CHEVALERIES.

L'Abbé. Cher Président, pensez-vous que le moment soit venu de vous poser l'objection que vous m'avez prié de remettre, l'autre jour ?

Le Président. Demandez à l'Archiviste. C'est lui qui préside.

L'Archiviste. Oh ! Si peu ! *(à l'Abbé)*. Puisque je suis censé présider à nos entretiens, je vous donne la parole.

L'Abbé. Eh bien donc, le Président (pas vous, cher Archiviste, le Président de la cour, notre ami,) le Président, l'autre jour, m'a blessé dans mes plus chères convictions. Depuis ma jeunesse, j'ai cru, sur la foi de mes professeurs, que le respect de la femme était le point le plus essentiel de l'honneur chevaleresque. Et voilà qu'il m'a dit : « C'est au moins douteux. » Et cependant, même dans les poèmes dont nous parlons...

Le Président. Et dans beaucoup d'autres, j'en conviens on voit des chevaliers protéger des dames contre la violence... La question, je crois

l'avoir dit, est controversée. Dans un des romans en prose de la Table-Ronde, trois frères de Gauvain, plus jeunes que lui, traversant une forêt, causent. — « Que ferais-tu, si, seul dans ce bois, tu rencontrais une jeune fille toute seule ? » — A cette question, le premier des frères, Agravain, fait une réponse très brutale. — La réponse du second vaut à peine mieux. J'entends qu'elle est plus civilisée, mais non plus morale. — « Moi, dit Gaheriet, le troisième, je conduirais la pucelle en lieu sûr où elle n'aurait rien à craindre de personne. »

Ici le père des trois jeunes gens et Gauvain, leur frère aîné. qui suivaient à quelque distance, les rejoignent. On prend Gauvain pour juge du débat. Il répond : « Gaheriet a dit le mieux, Agravain le plus mal. » — (C'est très bien. Mais Gauvain lui-même pratique-t-il ses maximes ?)

Là dessus, les chevaliers se mettent à « gaber. « Agravain, seul de son avis, leur tient tête à tous. Il médit beaucoup des dames. Il prétend que les respecter est d'un niais, ridicule même à leurs yeux...

« Qu'importe le ridicule, si l'on a fait son devoir ? » dit le père. — Il faut ajouter, pour être impartial, que plus tard Agravain se trouve puni de ses mauvais propos sur les femmes (1).

(1) Paulin Paris, romans de la Table-Ronde, t. II, p. 281.

Mais, au langage de Gauvain, il est permis d'opposer sa conduite.

D'autre part, il est bien vrai que, dans le manuscrit de Mons, le conte du Graal est précédé d'une sorte de prologue où l'on dit que la terre de Logres est devenue stérile et désolée depuis qu'un roi du pays et ses chevaliers ont cessé de respecter certaines vierges mystérieuses.

Malheureusement, il n'est pas vraisemblable que ce passage, tel au moins que nous le donne le manuscrit édité par M. Potvin, soit de Chrétien; et fût-il de Chrétien, il conviendrait peut-être d'expliquer ce respect de la chasteté par un passage du *conte de la Charette* où il est dit que, selon les anciennes coutumes du pays de Logres, quand une demoiselle était seule et sans défenseur, un chevalier qui lui aurait fait violence eut été déshonoré; mais si elle était accompagnée, au contraire, on pouvait la disputer à son protecteur, et la conquérir par les armes : alors on avait le droit d'en disposer à son plaisir, sans honte et sans blâme (1).

Plus on fouille ce sentiment, je ne dirai pas du devoir, mais de l'honneur chevaleresque, et plus on arrive à cette conviction : la vertu du chevalier, la *prouesse*, (en latin *chevaleresque*, tel que celui d'André le Châtelain, *probitas)*, la prouesse ne connaît pas d'autre mérite que le

(1) Edit. Jonkbloet, v. 1316. T. p. 40.

courage ni d'autre crime que la peur. La femme est sacrée, quand elle est seule, parce qu'elle ne peut se défendre; l'attaquer serait d'un lâche; sa faiblesse la protège. Mais dès qu'elle prend un défenseur, elle appartient de droit au plus fort.

Telles sont les coutumes du pays de Logres : elles ont une certaine générosité, je le reconnais, à défaut de sens moral. Il est des chevaliers moins scrupuleux encore. Prenez, par exemple, le *Lai de Graelent*, (il est de la matière de Bretagne, mais non du cycle de la Table-Ronde) : vous y verrez comment le héros se conduit envers une dame qu'il rencontre toute seule (1)...

L'Abbé. Oh ! mes amis ! A quel point tout cela diffère des idées qu'on m'a données de la chevalerie, dans mon jeune âge !

Le Président. A mon avis, on berce nos enfants de bien des fariboles. Le *sentiment chevaleresque* est une chose dont on ne devrait rien leur dire avant dix-huit ou vingt ans, et sur laquelle on devrait leur dire alors le plus de vérité qu'on peut. C'est un grand service à rendre au bon sens. Il n'est pas mauvais non plus d'opposer au souffle puissant d'inspiration, à la belle et forte unité de Roland et surtout du Cid le fatras décousu, sans queue ni tête, de la plus grande part des romans de la Table-Ronde. Il

(1) Recueil de Barbazan, t. IV, p. 66.

n'y a, peut-être, rien de meilleur que la résurrection de ces vieilles sottises pour tuer certaines sottises contemporaines.

L'Abbé. Mais le *Pontifical* Romain ? Et le Pontifical de Guillaume Durand ? Et les *Siete partidas*, que vous m'avez remercié de vous avoir fait connaître, cher Président ? Et l'*Ordène de chevalerie ?*

Le Président. Mon cher ami, j'ai lu et je relis bien souvent le beau livre de M. Léon Gautier, la *Chevalerie*... et, par parenthèse, certain *errata* de cet érudit aussi modeste que savant vient à l'appui de ma thèse. Chez M. Léon Gautier, l'enthousiasme du poète et la ferveur du chrétien ne portent jamais atteinte à l'admirable sincérité de l'historien. On lit au chapitre VI : « Il convient cependant d'observer que les jeunes nobles du XIIe siècle sont généralement chastes. » Mais on trouve, à la fin du livre, la note suivante. *Errata*..., p. 236, ligne 16. « Supprimer la phrase : « Il convient, etc... » que de bons juges ont trouvée excessive. » Vous sentez l'effort qu'un tel aveu doit imposer au cœur de M. Gautier. Mais s'il aime les chevaliers, et de quelle ardeur il les aime ! Il aime encore mieux la vérité.

Dans la *Chevalerie* de M. Léon Gautier, disais-je, le § XI du livre VII a naturellement fixé mon attention. La « *benedictio novi militis* » est admirable.

D'abord le prêtre s'adresse à Dieu :

« Père tout-puissant, qui seul ordonnez toutes choses et les disposez comme il convient, c'est pour que la Justice ait ici-bas un appui, c'est pour que la fureur des maudits ait un frein, c'est pour ces deux causes seulement que vous avez permis aux hommes l'usage de l'épée. C'est pour la protection du peuple que vous avez voulu l'institution de la chevalerie. A un enfant, à David, vous avez autrefois donné la victoire sur Goliath. Vous avez pris par la main Judas Macchabée et lui avez donné le triomphe sur toutes les nations barbares qui n'invoquaient pas votre nom. Eh bien ! voici votre serviteur, qui vient de courber le front sous le joug de la chevalerie : envoyez lui la force et la vaillance dont il a besoin pour la défense de la Justice et de la Vérité...

Bénissez cette épée, afin que votre serviteur puisse être le défenseur des Eglises, des Veuves, des Orphelins... Donnez-lui la crainte et l'amour de Dieu, l'humilité et la persévérance, l'obéissance et la patience... »

Puis le prêtre, après avoir ceint de l'épée le chevalier, l'embrasse en disant : « Sois un soldat pacifique, brave et diligent, fidèle et dévoué à Dieu. »

Sois un soldat pacifique ! Parole vraiment sublime. D'ailleurs, tout est admirable dans ces prières et dans ces conseils ; et l'enthousiasme de M. Léon Gautier est pleinement justifié.

Après la Bénédiction d'un nouveau chevalier. je ne connais, dans cet ordre d'idées, rien de plus beau que le chapitre qui traite des cheva-

liers dans les *Siete partidas* : les formes de l'adoubement sont très belles et très simples. Lorsque celui qui fait un jeune homme chevalier lui aura ceint l'épée, « il doit là tirer du fourreau, la lui mettre dans la main droite, et lui faire jurer de ne jamais reculer devant la mort quand il s'agit de défendre trois choses : la foi, son seigneur naturel et son pays... Puis il doit l'embrasser, en signe de la confiance, de la paix et de la fraternité qui doivent régner entre les chevaliers. Et tous les chevaliers présents doivent l'embrasser de même...

Après avoir dit *comment on fait un chevalier*, Alphonse le Sage fait un tableau de ce que doit être la chevalerie. Je le résume. Le vrai chevalier, dit-il, doit posséder, au plus haut degré, les quatre vertus cardinales, prudence, force, tempérance et justice. La prudence et la modération ne lui sont pas moins nécessaires que le courage. Le chevalier doit avoir l'intelligence, afin d'éclairer sa justice et de discerner où se trouve le Droit et la bonne cause, sans se laisser égarer par la colère ou par la pitié. Il doit aimer à s'instruire, pour faire bon usage de son intelligence ; car, pour juger des choses et les employer comme elles doivent l'être, il faut, avant tout, les bien connaître.

Il doit être fier en face des ennemis, et les braver ; il doit être modeste et doux avec ses compagnons et avec les gens qu'il est chargé de

protéger et de défendre : il doit être insinuant et fin d'esprit quoique sincère ; adroit, souple et vigoureux de corps ; enfin, par dessus tout, il doit être d'une entière, d'une incorruptible loyauté (1).

Enfin l'*ordène de chevalerie*, dit M. Léon Gautier, « est un petit poème, savant et dogmatique, attrayant, élevé, où la fleur du symbolisme s'épanouit en toute liberté. Fleur un peu artificielle, mais non sans charme (2). » C'est l'œuvre d'un moraliste ingénieux, mais ce n'est rien de plus ; et c'est de là, principalement, qu'on tire d'habitude, en grande part au moins, la « chevalerie du moyen âge » qu'on enseigne au collège.

Maintenant, qu'est-ce que cela prouve ? La *benedictio* est une prière d'abord, puis un sermon religieux. Le chapitre des *Siete partidas* est un sermon social. L'Eglise s'est efforcée de tirer tout le bien possible de la chevalerie ; de la soumettre au joug du devoir, *(huic famulo tuo, qui noviter jugo militiae colla supposuit)*, priant Dieu de lui accorder tout ce qui lui manquait, « *humilitatem*, *perseverantiam*, *obedientiam et patientiam bonam*. » En lui confiant l'épée, l'Eglise exigeait du chevalier la promesse de ne la tirer que pour défendre la justice sans faire

(1) Part. II, tit. XXI. l. IV et ss.
(2) V. Recueil de Barbazan, t. I.

jamais tort à personne; mais elle n'osait guères y compter : « *Quantum humana fragilitas permiserit, cum eo neminem laedas... Esto miles pacificus !* » — Cet idéal est admirable, je le redis, trop admirable pour la nature livrée à ses propres forces. Ceux qui s'en sont approchés étaient des saints.

Les *Benedictiones* sont du XIIIe siècle. Cependant je suis de l'avis de M. Léon Gautier : dès le XIIe siècle, en ceignant l'épée, beaucoup de chevaliers se sont fait bénir par l'Eglise; et dans le nombre de ceux qui recevaient cette bénédiction, plusieurs ont été de bons chrétiens. Il y en avait aussi de tout autres. « Militaris hodie disciplina prorsus evanuit, et se in quamdam delinquendi libertatem et scurrilitatis speciem deformavit, » dit Pierre de Blois, mort en 1198, « sed et hodie tirones enses suos recipiunt de altari, ut profiteantur se filios ecclesiae... »

Alphonse le Sage également avait ses raisons pour conseiller aux chevaliers de son temps la prudence, la justice, la modération, la douceur, et pour insister sur la fraternité qui doit régner entre eux...

C'est que, voyez-vous, mon cher Abbé, il y a trois espèces de chevaleries : celle qu'on prêche, celle qu'on rêve et celle qu'on pratique, sans compter la chevalerie légale, qui est une institution militaire, un cadre de l'armée féodale. *La chevalerie qu'on prêche* : nous venons d'en parler. Elle apparaît quelquefois, même dans les

romans de la Table-Ronde, quand un chevalier sermonne son fils ou son jeune frère. Nous venons d'en voir un exemple. En second lieu, *la chevalerie qu'on rêve*, autrement dit la chevalerie poétique, littéraire : elle est l'objet de nos conférences. C'est de cette chevalerie-là que nous nous occupons, et non d'une autre...

L'Abbé. Mais, cependant...

Le Président. Permettez. Je suis mon chemin, parce que j'ai mon but. Et pour me juger, attendez, je vous prie, que je sois arrivé au terme.

L'Abbé, souriant. Cher Président, il me semble que vous n'avez jamais tant présidé que depuis que vous ne présidez plus.

Le Président. Archiviste ! Rappelez à l'ordre le préopinant. Très bien. Je continue. En troisième lieu, nous avons *la chevalerie qu'on pratique*. Elle se diversifie à l'infini. Pour l'étudier on pourrait prendre deux types extrêmes. Richard Cœur de Lion, par exemple, et... j'avais d'abord pensé : Godefroid de Bouillon, mais il est trop légendaire, son histoire vraie serait difficile... Saint Louis vaudrait mieux. Richard et Saint Louis ! Si l'un est le plus endiablé des chevaliers, l'autre est le plus chevaleresque des saints. Richard était fils d'Eléonore ; Saint Louis était son arrière-petit-fils ; il avait dans les veines un peu du sang des ducs d'Aquitaine, par Blanche de Castille, sa mère. Je veux croire qu'elle a été calomniée ; mais la race était si suspecte ! « Blanche était, dit M. Guizot, belle, élégante, attra-

yante, douée de tous les moyens de plaire et habile à s'en servir avec une coquetterie plus utile peut-être que prudente. » Thibaut IV, comte de Champagne, poète gracieux et chevalier brillant, s'était épris d'amour pour elle et la célébrait dans ses vers. On prétendit qu'il avait su toucher la reine. « Je ne vois rien dans l'histoire, dit encore M. Guizot, qui autorise les accusations de ses ennemis... » Je sais qu'elle donna d'excellents préceptes chrétiens à son fils. Mais, dans tous les ordres de choses, la morale qu'on prêche n'est pas toujours celle qu'on pratique. Il est certain que ce fut une belle-mère bien désagréable...

L'Archiviste. Je me permettrai de faire observer à l'honorable conférencier qu'en nous parlant de Blanche de Castille, il me paraît s'écarter du chemin qu'il s'est prescrit.

(Le Président s'incline en souriant.)

L'Abbé. Je demande la parole.

L'Archiviste. Nous vous écoutons.

L'Abbé. N'en déplaise au Président — aux deux Présidents, — il me semble que nous pourrions nous occuper de St Louis, qui réunit en sa personne toutes les qualités que l'Eglise et le savant roi de Castille réclament du vrai chevalier. Et je pense bien que ce n'est pas de sa mère qu'il tenait toutes ses vertus.

M. Guizot, dans sa *Vie de quatre grands chrétiens français*, le remarque avec un étonnement caractéristique : « Ce n'était ni dans les

leçons, ni dans les exemples de sa mère qu'il avait puisé ces instincts sublimes; et pour les expliquer en lui, il faut se résigner à admettre le mystère de la création des âmes, de leur personnalité native et de la profonde diversité de leurs dispositions distribuées par leur créateur, selon d'inconnus et impénétrables desseins. » N'est-ce pas une chose étrange que ce calvinisme obstiné de Guizot ? Il parle du libre arbitre dans la vie de Calvin ; mais qu'en fait-il ?

L'Archiviste. Cher Abbé, la théologie nous éloigne du sujet au moins autant que...

L'Abbé. Eh ! M. l'Archiviste, je ne me suis pas tracé de route invariable, moi ! Et je ne suis nullement pressé d'arriver au but. Je fais une proposition. Demain soir, nous resterons avec les dames, et nous leur proposerons de faire ensemble une lecture de l'histoire de St Louis par le sire de Joinville. C'est moi qui, si vous le permettez, serai le lecteur. Et, je l'avoue, le récit du bon sénéchal me fera l'effet d'un oasis plein d'ombre et de fraîcheur, d'une halte sous bois, dans l'herbe, au bord d'un ruisseau limpide, après une longue marche dans la poussière d'une grand'route... J'ai besoin de reprendre haleine pour achever de suivre notre Président, notre vrai ! jusqu'au bout de la carrière qu'il s'est — et qu'il nous a prescrite !

CHAPITRE X.

MORALE CHEVALERERQUE ET MORALE CHRÉTIENNE.

Le jour suivant, après le café, les hommes, au lieu d'aller passer une heure dans la bibliothèque à fumer en écoutant des dissertations sur la chevalerie de la Table-Ronde, restèrent avec les dames; et l'Abbé leur fit la lecture des passages les plus beaux et les moins connus de l'histoire de St Louis, dans le texte un peu modernisé de Natalis de Wailly.

Le Président ne put s'empêcher d'opposer à la conduite du saint roi quelques uns des faits et gestes de Richard Cœur de Lion — de ceux au moins qui peuvent se conter devant les dames.

A certain moment — il s'agissait du séjour de Richard en Sicile, et des motifs qu'il fit valoir pour ne point épouser la sœur du roi de France — le Président, mal engagé, sur un coup d'œil très sévère de sa femme, se mit à parler latin... Un cri d'horreur universel l'in-

terrompit. Il devint simple auditeur pour le reste de la soirée.

Le lendemain, — fut-ce par amour du cigare, par complaisance pour le Président ou par curiosité, pour voir où il en voulait venir ? — les hommes se retrouvèrent encore à la bibliothèque.

L'Abbé dit au Président. Mais c'est très incomplet, ces analyses que vous nous avez faites jusqu'ici. J'ai lu quelque peu de romans de la Table-Ronde et je ne retrouve pas...

Le Président. Je le crois bien. Je me place à un point de vue très particulier. Ne vous l'ai-je pas dit ? Je n'analyse pas, je cite. « Je ne raconte pas, je prouve. » A quoi bon, du reste, répéter ce qu'on trouve partout ? Si vous voulez, je vous ferai l'histoire de Perceval rencontrant, pour la première fois, des chevaliers, qu'il prend pour des êtres surnaturels ; ou bien encore celle des taches de sang sur la neige qui le font penser à la blancheur teintée de rose des joues de sa belle ; mais vous trouverez facilement tout cela dans les traités de littérature. Ce que je cherche, moi, c'est la morale chevaleresque du cycle de la Table-Ronde ; autrement dit, l'*honneur* dans l'œuvre de Chrétien de Troyes.

Le Commandant. Ah ! voyons. Ceci m'intéresse.

Le Président. D'abord, il y a deux espèces d'honneur : celui de Lancelot (idéal créé par la

femme), celui de Gauvain (idéal créé par l'homme).

L'honneur de Lancelot : en voici les règles essentielles :

1. Ignorer la peur. Pousser la vaillance jusqu'à la folie.

2. Se venger immédiatement de la moindre injure (toute parole *discourtoise* est une injure).

3. N'aimer jamais qu'une seule femme (ceci, bien entendu, quand il s'agit de la femme d'un autre).

4. Etre inviolablement discret en amour; cette discrétion doit aller jusqu'au parjure et au sacrilège : soutenir, par serment et par les armes, en champ clos, la chasteté d'une femme dont on est l'amant.

Le Commandant. Aujourd'hui, c'est encore comme ça.

Le Président. Pas tout à fait, je pense. Nous allons voir. Passons à l'honneur de Gauvain. C'est exactement la même chose que l'honneur de Lancelot, sauf une dérogation capitale : la suppression de la 3e règle (sois fidèle en amour), et son remplacement par la pleine liberté — non, par le conseil — d'avoir autant de bonnes fortunes qu'on peut. Cette fois-ci, Commandant, c'est tout à fait comme ça pour un *galant homme* de nos jours, hein ?

Le Commandant. Hé... dam... oui. C'est à dire... il faut distinguer, naturellement, ce qui se dit au salon de ce qui se dit au fumoir...

Le Président. Et si l'on se met à fumer partout ?

L'Abbé. Mon Président, votre « route invariable » fait des zigzags. Revenons au XIIe siècle. je vous prie. Et l'honneur de Perceval ?

Le Président. Quant à Perceval, il reste fidèle au vieil honneur germanique, fortifié par la loi chrétienne : ne rien craindre et tenir invariablement sa parole, en amour comme en tout le reste. Mais Perceval, en amour au moins, appartient à la chevalerie qu'on prêche. Dans le public mondain, il n'est l'idéal de personne. Quand il s'agit de la chevalerie qu'on rêve, c'est une quantité négligeable.

L'Archiviste. Va bene, mon Président. Et l'honneur de la femme ?

Le Président. Dans Lancelot, — l'idéal féminin, — l'honneur de la femme consiste à rester fidèle à son amant, tant qu'il le mérite par la courtoisie, la prouesse et l'obéissance absolue, à moins qu'on ne l'épouse : au quel cas, fut-il un autre Lancelot et l'égal des neuf preux, on est dégagée. Voyez les arrêts des cours d'amour.

L'Archiviste. Mais le secret ? L'honneur de la femme n'exige t-il pas qu'elle cache ses amours ?

Le Président. Ce n'est pas l'honneur, c'est la sécurité de la femme qui l'exige. Vous verrez cela clairement tout à l'heure.

L'Archiviste. De mieux en mieux. Et pour

Gauvain, — dans l'idéal masculin, — en quoi consiste l'honneur de la femme ?

Le Président. Dans l'idéal masculin, la femme n'a pas d'honneur.

L'Archiviste. Vraiment ?

Le Président. C'est ainsi. Du moins quand on dit : l'honneur d'une femme, c'est dans un sens tout particulier, qui n'a rien de commun avec l'honneur d'un être intelligent et libre ; c'est dans le sens où l'on dit d'un vêtement taché d'huile ou d'un cheval couronné aux genoux : il est déshonoré. Au sens propre, ce sont le mari, le père ou les frères qui sont déshonorés.

L'Abbé Alors, ce serait exactement la même chose que la femme se soit donnée, ou qu'on l'ait prise de force ?

Le Président Exactement la même chose.

L'Abbé. Alors à quoi bon le mensonge de Gauvain à propos de la sœur de Bran de Lis..?

Le Président. J'ai prévu l'objection. Je réponds : Bran de Lis est un rude jouteur ; il se pourrait que Gauvain n'eut rien de mieux à faire que d'épouser sa sœur. C'est un motif de faire son éloge et de grandir toute sa famille, même son père et celui de ses frères qu'il a tué, en leur prêtant des sentiments chevaleresques... D'autre part, il a tout intérêt à cacher au monde la fragilité de cette femme, s'il en fait la sienne. Car le sentiment du devoir chrétien chez la femme est, pour l'honneur du mari, la seule

garantie sûre. Et puis, si la femme, pour tout autre, est déshonorée au sens particulier que j'ai dit, elle ne l'est point pour lui : car s'il est vrai qu'un outrage déprécie une femme pour tout le monde, il faut ajouter : excepté pour celui qui lui a fait cet outrage. Bref, prendre une femme de force est une brutalité; mais épouser une luronne telle que la sœur de Bran de Lis, est une sottise que ne commettrait pas M. de Pourceaugnac lui-même. Or, en toute éventualité, je soupçonne Gauvain de prendre ses précautions afin de passer pour un brutal plutôt que pour un sot.

L'Archiviste. Cher Président, votre argumentation me paraît un peu moderne pour le moyen âge. Ne pourrait-il pas se faire que la différence entre ces deux récits d'une même aventure fût une inadvertance de compilateur ?

Le Président, souriant. Cela se pourrait. J'en reviens à mes moutons.

Dans le monde élégant, courtois et chevaleresque du XII[e] siècle, Perceval représente la morale qu'on prêche et non la morale qu'on pratique; encore moins la morale que rêve l'imagination des gens de ce monde. Perceval n'est qu'un héros officiel et bien pensant. On le salue par acquit de conscience : mais, je le redis, il n'est l'idéal de personne. Je parle du Perceval de Chrétien de Troyes. Il y en a d'autres.

Ce n'est donc point dans Perceval qu'il faut

chercher ce que prohibe et ce qu'autorise la morale de l'honneur chevaleresque. Il y a celle de Lancelot et celle de Gauvain. Cette morale chevaleresque est plus élevée chez Lancelot que chez Gauvain; mais elle est également inconciliable avec la morale chrétienne.

L'Archiviste. Votre observation, cher Président, est à la fois très naïve et tout à fait indiscrète.

Le Président. Je le sais bien. Dans le *monde*, ce sont là de ces choses qu'on ne dit pas, et qu'on pense le moins qu'on peut. Tout au plus, de loin en loin, quelque lourdeau comme certain rédacteur en prose d'une interminable suite au roman de la *Charette* fera-t-il remarquer, par exemple, que l'adultère n'est pas absolument conforme à la morale chrétienne :

« Le siècle ne permet pas de vivre sans péché, dit à la reine Guenièvre la Dame du Lac, la fée protectrice de son amant; votre amour est une folie, c'est vrai; mais en vous abandonnant à cette folie en faveur du plus digne d'être aimé, de la fleur de toute chevalerie, vous y trouvez encore honneur et raison. »

Ce n'est pas Chrétien de Troyes qui aurait dit chose pareille ! Il est trop discret et trop poli; il a trop de tact, il est trop avisé, trop bien élevé, trop courtois et trop courtisan... Est-ce qu'on dit de ces choses-là quand on est de bonne compagnie ?

L'Archiviste. Mille pardons ! cher Président, vous accusez à tort l'écrivain qui met ces paroles dans la bouche de la dame du Lac. C'est une fée, oui ; mais c'est pourtant une femme. Vous n'êtes pas dans le vrai de l'esprit mondain. Le remord de certaines fautes, chez l'homme, est ridicule ; mais chez la femme — chez la femme d'un autre, toujours, — c'est un attrait, une grâce, et dans certains moments, une force.

Le Commandant. Très vrai !

Le Président. Il me semble que vous avez une connaissance des femmes... qui ne fait pas honneur à celles que vous avez connues, Commandant.

Le Commandant. Hem ! J'en ai connu de... diverses. Mais, l'Archiviste, dites donc...

L'Archiviste. Moi, je suis vieux. J'ai le droit de recevoir des confidences désintéressées. Puis, j'ai causé avec de vieux prêtres ; et ces gens absolument chastes connaissent les femmes mieux que vous et moi, Commandant.

Mais j'achève mon explication. Le roi de la Table-Ronde, Arthur, s'est séparé de la reine Guenièvre. Elle est maintenant l'hôtesse de Galehaut, le confident et l'ami de Lancelot. Elle pourrait se livrer à son amour en toute sécurité. Mais, dans ces conditions, l'adultère serait aussi plat que le mariage... Il faut tenir Lancelot en haleine. C'est le moment d'avoir des remords.

Le Commandant. Oh ! Les femmes ! Les femmes !

L'Archiviste (au Président). Passez-moi ce livre — le petit volume jaune, là, sur la table, à gauche de vos papiers... — *(feuilletant et lisant :)*

« Lancelot, dit la reine, j'expie le péché que j'ai commis... Mais pour un preux tel que vous, beau doux ami, quelle dame eût rougi d'une telle faute, et n'eût trouvé grâce au moins devant le monde ? Toutefois, le Seigneur Dieu n'a pas égard aux règles de la courtoisie, et le moyen d'être bien avec lui n'est pas d'être bien avec le Siècle. Je vous demande un don, Lancelot : laissez-moi me garder mieux que je n'ai fait quand je courais danger d'être surprise... Ne soyez pas en peine de mon cœur; il ne peut être à un autre que vous, quand bien même je le voudrais... Plus tard, quand il en sera temps et lieu, je ne vous refuserai rien... — Dame, répond Lancelot, votre volonté, c'est ma loi. De vous dépendront toujours et mon cœur, et mes joies (1). » Que dites-vous de cela, Président ?

Le Président. Hé bien, mon cher ami, c'est entendu. Je parlerai des chevaliers, et non des dames; mais je persiste à croire que, dans le monde courtois du XIIe siècle, signaler gravement

(1) Paulin Paris, les romans de la Table-Ronde. Paris, Léon Techener, t. IV, p. 190.

et lourdement ces contradictions entre la morale chrétienne et la morale mondaine est d'un malotru. — Rien ne classe mieux un homme ; rien ne montre mieux qu'il n'a pas de savoir-vivre. Si vous n'êtes pas du monde, eh ! que diable ! faites-vous ermite !

Voilà, je pense, quel eût été le langage d'un parfait chevalier de la cour d'Eléonore de Guyenne ou de Marie de Champagne. Et si l'indiscret lui avait objecté : n'êtes-vous pas chrétien ? Il se fut mis en colère. — « En douter serait une insulte, et je ne la souffrirais pas. Ne savez-vous donc pas que j'ai combattu les infidèles en Terre Sainte ? » Mais s'il avait examiné sa conscience et fait un aveu sincère, il eut ajouté : « sans doute, je suis chrétien ; mais je ne veux pas que ma foi chrétienne m'empêche de saisir l'occasion d'un beau duel ou d'une bonne fortune. Je veux, pour dominer et séduire, mettre mon adresse et mon courage au service de mes plaisirs et de mon ambition. Ma religion est bonne fille. Je l'entretiens dans une molle tiédeur. Si je tombe malade, ou bien quand je serai vieux, je tâcherai d'y croire tout-à-fait, et je lui demanderai de m'aider à mourir ; mais en attendant, il faut qu'elle me permette de vivre à ma guise. » Voilà ce qu'aurait pu dire un chevalier de la cour d'Eléonore de Guyenne s'il avait mis les pieds dans le plat. Mais je pense bien que cela ne se disait jamais alors, pas plus

que cela ne se dit aujourd'hui. Tout au plus est-il permis de s'apercevoir de ces contradictions mondaines et d'en sourire en passant...

L'Abbé, grave. Mais le prêtre sait quelles tortures de la conscience cache parfois ce sourire mondain ..

Le Président. Ce que vous dites est vrai, tristement vrai, l'Abbé. J'ai peut-être tort de plaisanter de ces choses-là ; mais, comme Figaro, je me dépêche d'en rire, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Le pauvre Perceval, n'étant l'idéal de personne, parut bientôt fade et fut délaissé. On lui reprit la gloire de conquérir le St Graal, pour la donner à quelqu'autre chevalier, plus digne que lui de cet honneur. Le vrai type du héros, pour les dames, c'est Lancelot. Les femmes ont une faculté d'inconséquence bien supérieure à celle des hommes. Au moyen âge, beaucoup de mondaines étaient, je ne dirai pas ferventes, mais dévotes ; elles tenaient à couronner si possible leur Lancelot d'un dernier triomphe, mystique. Mais comment faire ? Lancelot ne veut point renoncer à son amour coupable et par conséquent ne peut arriver à la possession de la sainte relique. On la fera trouver par son fils. Mais comment lui donner un fils ? Ses amours avec la reine sont stériles. Ce sont de

> Ces amours sans liens, et dont l'impiété
> A l'égal d'un malheur craint la fécondité.

Et Lancelot est inviolablement fidèle à la reine. C'est en vain qu'on l'a tenté de mille façons. C'est en vain que les plus séduisantes des nymphes (j'emploie un terme honnête) s'efforcent de vaincre sa vertu ; c'est en vain qu'une jeune fille noble, sage et belle se meurt pour lui. Tout ce qu'il peut lui accorder, c'est la permission de l'aimer sans espoir, de renoncer pour toujours au mariage et, puisqu'elle ne peut être à lui, de ne se donner à personne. Encore, pour tolérer cet amour platonique, est-il nécessaire qu'il s'agisse de sauver la vie à deux personnes : Lancelot lui-même et cette jeune fille : elle seule peut, en effet, guérir Lancelot d'un mal qui le tue, mais à condition d'être d'abord guérie de son mal d'amour. Et cela ne suffirait pas encore. Sans l'ordre formel de la reine Guenièvre, Lancelot refuserait de se laisser aimer ainsi, dut-il mourir et tuer la jeune fille par le refus de son amour (1).

Encore une fois, que faire pour donner un fils à Lancelot ?

Un continuateur de Chrétien de Troyes a trouvé le moyen d'en sortir. C'est de la race des « *Rois Pêcheurs* » que, selon les oracles, doit descendre le héros qui rendra tout le pays à sa

(1) Paulin Paris, *les romans de la Table-Ronde*, t. V, p. 300 et ss.

prospérité première en prenant possession du Graal. Je n'essaierai pas de vous expliquer ce que sont les Rois Pêcheurs ; c'est très embrouillé et sans intérêt.

Bref, le dernier roi de cette race n'a qu'une fille. Elle se nomme Hélène.

L'auteur suppose qu'une magicienne fait boire à Lancelot un philtre d'une étrange vertu. Dès qu'il y a trempé ses lèvres, ses yeux le trompent : il prend Hélène pour Guenièvre et lui fait le même accueil qu'il eut fait à la reine. Hélène se donne à lui de tout cœur, bien que l'écrivain, pour l'excuser ou pour la glorifier peut-être, change la donnée primitive : elle n'est pas amoureuse; mais l'oracle, ayant annoncé qu'un fils d'elle et de Lancelot, seul, pouvait conquérir le St Graal, elle se dévoue pour lui donner ce fils (1) : elle n'agit point dans l'entraînement de la passion, mais « por le fruit recevoir dont tos li païs devoit revenir à sa première boneurté. » Lorsque l'effet du philtre est passé, Lancelot, s'apercevant de son erreur, entre dans une épouvantable colère. Il saisit son épée et veut tuer Hélène : mais la merveilleuse beauté de la jeune fille et ses larmes le touchent : il s'en va, sombre, silencieux et désolé de son crime involontaire.

(1) V. Paulin Paris, les romans de la Table-Ronde, tome V, p. 308.

Cet épisode d'Hélène est étrange, n'est-ce pas? Il y a pourtant mieux ou pis que cela. C'est l'invention du personnage de Galehaut et son développement.

Y a-t-il au monde un personnage plus méprisé, plus vilipendé que l'entremetteur? Shakespeare en a fait *sir Pandarus*, et les parasites du parasite Falstaff — vermine sur vermine — s'indignent quand on veut les charger d'un message d'amour (1). Galehaut fait cet office. Il met en relation Lancelot et la reine. Il apparaît assez tard dans les romans, mais va grandissant de telle sorte, que bientôt il égale, pour ne rien dire de plus, Gauvain, Lancelot et tous les chevaliers de la Table-Ronde; ses exploits sont merveilleux; il est roi d'un vaste empire; il est vainqueur d'Arthur, et c'est par amitié pour Lancelot qu'il renonce à s'emparer du royaume de Logres; il aspire à la conquête du monde, il en est digne...

Tout cela, parce qu'il a servi les amours adultères d'une reine. Les romanciers de la Table-Ronde en arrivent à l'apothéose de l'entremetteur. Il me semble qu'il est impossible de s'embourber davantage. C'est le fond de la mare.

(1) Merry Wives of Windsor, act I. sc. III.

CHAPITRE XI.

WOLFRAM ET GOTTFRIED.

Les romans de la Table-Ronde ont été répandus, admirés, imités dans le monde courtois de l'Europe entière. En Allemagne, Hartman d'Aue traduisit Erec et le chevalier au Lion; le Wigalois, de Wirnt de Gravenberg, est le même personnage que Guinglain, le bel inconnu, fils de Gauvain; Ulrich de Zazichoven a fait un Lanzelet qui ressemble plus au Gauvain du Graal, et à plusieurs autres, qu'au Lancelot de Chrétien. Ce Lancelot allemand n'est pas amoureux de la reine. Par contre Eilhart d'Oberg conte une autre histoire d'amour coupable, celle de Tristan et d'Iseult. Eilhart était de la cour d'Henri le Lion, mari d'une fille d'Eléonore (1). Il semble que la présence d'une femme de cette race inspire aux poètes l'éloge de l'adultère. Gottfried de Strasbourg a repris le même thème, et son livre me paraît être le type le plus ac-

(1) V. p. 51 de ce livre, t. II.

compli de l'immoralité dans le cycle de la Table-Ronde.

D'autre part, Wolfram d'Eschenbach traite le conte du Graal d'une façon sérieuse et dans une intention sincèrement chrétienne.

L'Abbé. Ne vous semble-t-il pas que l'Allemagne, dès qu'elle arrive à marquer sa trace dans le mouvement littéraire de l'Europe, y porte un caractère très particulier qu'elle gardera toujours ?

(Ici, le Président et l'Archiviste se regardent en souriant. L'Abbé, sans les voir, continue :)

L'imagination de l'Allemand est puissante, ses sentiments énergiques, sa volonté forte et constante; mais son esprit manque de promptitude et de souplesse. Il n'est ni léger, ni plaisant.

Le Commandant Oh ! non !

L'Abbé. Les Français (et les Italiens bien plus encore), dans les choses les plus sérieuses aux yeux du reste des hommes, se tirent souvent d'embarras par une plaisanterie. Cette façon cavalière d'esquiver les contradictions morales, sociales et religieuses — en évitant de les voir — est étrangère à l'esprit germanique. On parle du vague de la pensée et de la langue allemandes : soit; mais le vague de la pensée et de l'imagination n'est pas le scepticisme. Le Germain ne dédaigne pas la raison. Bien au contraire, il lui demande plus qu'elle ne peut

donner. Il a trop de confiance en elle, et ne se défie pas davantage de l'enthousiasme. Il est affamé d'idéal et de vérité. Tandis que l'Italien glisse, effleure, court comme un feu follet sur les abîmes et sur les bourbiers, l'Allemand plane et se perd dans les nuages, ou bien creuse et fouille le sol...

Le Commandant. Divague ou patauge.

L'Abbé. Quelquefois; mais s'il aime le lointain des hauteurs inaccessibles et l'obscurité des profondeurs insondables, il déteste l'indifférence, l'*incuriosité*, le « Que sais-je ? » de Montaigne et plus encore le « Qu'est-ce que cela me fait ? » de Charles Nodier. Quand l'Italien se met en route pour quelque sottise, parfois son inconséquence et sa légèreté l'arrêtent heureusement en chemin. Quand l'Allemand s'engage dans une route, il avance lentement, mais il va jusqu'au bout; sa logique ne recule devant aucune absurdité : quand il est fou, ce n'est pas à moitié. Il y a dans cet esprit allemand comme un agent chimique, un dissolvant qui défait les combinaisons littéraires où se plaisent la France et l'Italie; il sépare et dissocie les éléments...

Le Président. Il est possible, cher Abbé, que votre théorie soit plus ou moins vraie; mais elle n'est pas à coup sûr applicable au cas présent. La séparation de la chevalerie chrétienne et de la chevalerie mondaine s'est faite en langue d'oïl aussi bien qu'en vieil-allemand. Le conte

du Graal, en prose, (publié par M. Potvin en tête de son édition du poème de Chrétien) va, dans le sens mystique, plus loin que le poème de Wolfram; et les auteurs sont peut-être contemporains.

L'Abbé. Mon cher Président, vous ne pouvez comparer, ce me semble, l'œuvre de Wolfram au roman français en prose. Ce roman fait de Perceval une sorte de moine armé contre les infidèles et voué perpétuellement au célibat. Ce qu'il y a de remarquable, au contraire, dans l'opposition de Wolfram et de Gottfried, c'est d'y trouver deux conceptions absolument contradictoires de la vie laïque du chevalier. D'une part, Tristan, volant les femmes des autres, n'en prenant une lui-même que pour la dédaigner et la trahir, et mourant de la vengeance d'un mari dans une entreprise amoureuse; de l'autre, Perceval, fidèle à sa femme et père de famille. Vous voyez que votre argument n'entame pas ma thèse. Nos amis en jugeront.

Le Président. Quoiqu'il en soit, cher ami, laissons ces comparaisons de peuple à peuple, toujours bien chanceuses, souvent désobligeantes, et permettez-moi de continuer.

Le bavarois Herr Wolfram von Eschenbach écrivait dans les premières années du XIIIe siècle. C'était un chevalier brave, pauvre et fier. Il a

été marié et père de famille (1). Bien qu'il ait couru le monde et fréquenté les cours, il n'était ni mondain, ni courtisan; il savait dire aux princes de rudes vérités, même quand ils étaient magnifiques, libéraux et protecteurs des lettres, comme les landgraves de Thuringe.

On attribue à Wolfram (bientôt devenu légendaire) un rôle étrange dans la fameuse lutte poétique dont le château de Wartbourg fut le théâtre. Il nous donne à entendre, dans son *Parzival*, qu'il était, au commencement du XIII[e] siècle, l'hôte de cette cour brillante et très mondaine (2), mais qu'il ne s'y plaisait guère.

Wolfram n'a pas le culte du succès. Quand il conduit son héros à la cour d'Arthur, — centre vers lequel affluent tant de gens de toute espèce, — la malechance du pauvre Ké ne l'empêche pas d'admirer ce que les courtisans nomment sa mauvaise langue, et ce qu'il nomme, lui Wolfram, sa rude et mâle sincérité. Puis s'interrompant tout-à-coup : « Landgrave Herman de Thuringe, dit-il, vous auriez bien besoin d'un tel sénéchal (3) ! »

(1) C'est du moins vraisemblable V. Introd. de l'édit. de K. Bartsch, p. XI.

(2) Das Leben auf der Wartburg war ein sehr lustiges, theilweise sogar sehr lärmendes und ausgelassenes. (Karl Bartsch, dans son édition de Parzival, introduction. IX). Il s'agit de la cour d'Herman, et non de celle de Louis IV, mari de Ste Elisabeth, qui lui succéda.

(3) Ed. K. B , VI, v. 496 et ss.

Bien qu'il soit poète, et vrai poète, il estime les grands coups d'épée plus que les beaux vers ; c'est par des actes, non par des rimes, qu'il veut plaire à sa dame : la femme qui l'aimait à cause de ses chants lui paraissait peu saine d'esprit (1).

Wolfram prend, disais-je, au sérieux l'histoire de Perceval; il y ajoute de longs détails préliminaires sur la famille de son héros, sur son père, sur sa mère et sur celle d'un frère consanguin, Vairfils, né en terre païenne et qui est resté païen. Il cite, comme source, Kyot (Guyot), qu'on n'a pas, que je sache, encore découvert ; et quant à « Maître Chrétien de Troyes », il l'accuse d'avoir corrompu l'histoire (2) ; et cependant il puise largement dans son livre et dans des sources qui lui sont communes avec ses continuateurs.

Il a, comme Chrétien, deux héros : Perceval (Parzival) et Gauvain (Gawan). Mais ils sont beaucoup plus nettement caractérisés.

Ayant, une première fois, échoué dans l'entreprise du Graal, Parzival blasphème et désespère. Mais il reste fidèle à l'amour d'une seule femme, qui est la sienne ; cet amour le conduit à l'amour

(1) Ed. K. Bartsch, II, v. 1698.
(2) Ibid., XVI, v. 1201.

de Dieu et le rend digne de conquérir le Saint Graal. C'est pourquoi cette femme, nommée dans le roman français Blanchefleur, porte chez Wolfram le nom bizarre de *Cundwir amurs*, que je traduirai par Guidamour (Guide-amour).

Gawan est volage comme le Gauvain français ; Parzival résiste aux tentations, même à celles d'Orgeluse (Orgueilleuse) qui dompte tous les autres cœurs. Mais, dans le cœur de Parzival, il n'y a de place que pour une seule femme. Cet amour, étant un engagement, un dévouement, un devoir, le ramène à Dieu ; tandis que les amours de Gawan, qui ne sont que fantaisie ou passion, l'en éloignent.

Gawan est aussi charmant, aussi courtois (d'intentions, au moins) que le Gauvain français. Wolfram le nomme : « Gawan der curtoys. » Mais il estropie un peu la chose, comme le mot. D'une moralité très stricte, Wolfram n'en traite pas moins les choses de l'amour avec une crudité de langage qu'il serait curieux de comparer au libertinage discret et raffiné de Chrétien de Troyes. Quant à Parzival, il n'est pas galant du tout. Orgueilleuse a beau s'offrir peu fièrement elle-même, « lant unt lîp », corps et biens : Parzival répond, tout en colère : « Ma femme est plus belle que vous. » — « Qui est-ce ? » demande Orgueilleuse, humiliée et désolée. — « C'est la reine de Beau-Repaire. D'ailleurs, peu m'importe que vous m'aimiez ;

le Graal me donne un bien autre souci (1)... »

Je n'essaierai pas d'analyser ce poème, bien qu'il me paraisse très curieux et d'un vif intérêt... Pour le lire — pour le parcourir, plutôt — je me suis fait aider de l'Abbé...

L'Abbé. Voulez-vous que j'essaie d'en résumer au moins l'*esprit ?* Ce poème est une œuvre de psychologie chrétienne. C'est, dans un esprit tout différent, quelque chose d'analogue au *Faust* de Goethe ou plutôt à la *Divine comédie* de Dante.

La conquête et la possession tranquille du Graal, c'est le salut éternel.

Deux obstacles arrêtent l'homme sur le chemin du Ciel. C'est la volupté et l'orgueil.

Perceval (je remets en français les noms germanisés par Wolfram : cela m'est plus commode,) Perceval est préservé de toute souillure par la solitude où l'élève sa mère. Tout jeune encore, il apporte une âme ardente et des sens vierges à la jeune vierge qui se donne à lui : que pourraient d'autres femmes contre un tel amour ? Perceval n'a rien à craindre des pièges de la volupté.

Mais il est fier de sa force et de son courage invincible : il n'échappera pas au péché d'orgueil. Au premier revers, il se révolte et doute

(1) Edit. K. B., XII. v. 1092.

de la Providence. Il subit des affronts dont il ne se peut venger ; on oppose à sa valeur celle de son frère, qui est un païen ; c'en est trop ! Il ne compte plus que sur lui-même et renie Dieu. Mais il ne cesse pourtant pas d'aimer sa femme, Guidamour, et son ami, Gauvain.

Perceval a étonné le monde par ses prouesses ; mais il n'est pas heureux. Le doute porte en lui ses fruits amers. Au moment fixé par la Grâce, quand le chagrin l'a mûri, Perceval rencontre un saint ermite, qui est son oncle et le frère d'Anfortas, roi de la terre de Salvage et gardien du Saint Graal, par les droits de sa naissance. L'ermite instruit Perceval, jusque là très ignorant, des dogmes de la foi chrétienne et des devoirs qu'elle impose ; il lui dit comment le « roi du Graal » devint indigne de sa mission. Dominé par une passion toute profane, il courait le monde, faisant prouesse afin de plaire à sa belle : son cri de guerre était : amour ! Ce cri déprime le cœur et cette invocation n'est pas d'un grand secours (1)...

Le châtiment que Dieu lui infligea convenait à sa faute : il reçut, un jour, dans une partie de son corps que Wolfram nomme avec sa crudité de langage habituelle, une blessure qui doit rester

(1) XI. v. 1380. Amor was sîn kriê :
Der ruoft ist zer demuot
Iedoch niht vollec̀lîchen guot.

inguérissable jusqu'au moment où son neveu deviendra digne de lui succéder : car Anfortas n'a point de fils et n'en aura point.

Ce neveu, c'est Perceval. Mais, avant d'arriver au but, il doit subir encore des épreuves. Elles ont un caractère symbolique. L'âme a des ennemis au dehors et des ennemis en elle-même. C'est pourquoi Perceval doit combattre d'abord son ami le plus intime, par lequel il est en contact avec la folie du Siècle : son ami Gauvain, la fleur et la perfection de la chevalerie mondaine, toute en vue de l'amour et de la gloire; puis Vairfils, le sang de son sang, son frère et son égal, un autre lui-même par le courage et la générosité, mais un païen.

Il doit le combattre, mais non le vaincre : il doit le transformer. Vair-fils (varius filius) (1) représente la nature humaine, mêlée de bien et de mal.

La Grâce ne détruit point la nature : elle contient, soutient et dirige nos sentiments; loin d'énerver nos affections, elle les fortifie en les sanctifiant. Vairfils n'est pas vaincu : la lutte reste indécise : il se convertit, il épouse une chrétienne, digne de son amour, et le meilleur des païens, baptisé, devient un vrai chevalier chrétien. Les deux frères se séparent. Tandis que Vairfils va porter la foi dans les régions

(1) Feirefiz. — I, v. 1695 et ss.

lointaines dont il vient, Parzival prend possession de la sainte relique et règne à Mont-Salvage...

L'Archiviste. Cher Abbé, dites-moi, là, sincèrement, est-ce bien tout-à-fait de Wolfram. tout ce symbolisme ? N'est-ce pas un peu de quelque rêvasseur allemand plus ou moins moderne, ou de vous-même, cher Abbé ?

L'Abbé. J'avoue que cela n'apparaît pas clairement dans le poëme de Wolfram. Il faut y chercher un sens caché. Le poëte nous en avertit lui-même : il est sciemment, volontairement obscur (1).

Le Commandant. Afin de paraître profond.

L'Abbé. Ce que vous dites là, Commandant, pourrait être juste dans une certaine mesure, sans être un reproche fait à Wolfram. L'obscurité, même de nos jours, est souvent une beauté poétique...

Le Président. Scientifique, l'Abbé ! De nos jours, c'est une beauté scientifique.

L'Archiviste. Philosophique, l'Abbé ! L'obscurité, de tout temps, fut une beauté philosophique.

Le Commandant. Je résume et je conclus : l'obscurité, c'est une beauté charlatanesque.

L'Abbé. Mes amis, soyons sérieux, je vous prie. L'obscurité, c'est chose naturelle, sincère

(1) I. v. 15 et ss.

et vraie. Nous ne voyons le tout de rien. Oui : l'homme n'est pas seulement entouré de ténèbres; il y est plongé. Mais ces ténèbres sont traversées de lueurs vagues. Les positivistes se figurent l'intelligence comme un foyer électrique dans un cachot de marbre noir. La lumière, violente et crue, montre au prisonnier jusqu'au dernier brin de paille de son grabat, jusqu'au moindre fil des toiles d'araignées qui tapissent la voûte; mais elle va se heurter à des murs opaques.

Ce n'est pas cela, pas du tout. L'homme, c'est un voyageur gravissant la pente d'une montagne, à travers des nuées fluides et fuyantes, dans un demi-jour brumeux qui n'éclaire qu'à demi les cailloux de la route et pourtant lui laisse entrevoir, par éclaircies, sur sa tête, le grand soleil éclatant dans le bleu du ciel; sous ses pieds, autour de lui, des lacs, des vallées profondes et des pics neigeux...

Ce n'est pas seulement en philosophie, c'est dans les sciences que nous voyons confusément bien des choses que nous ne pouvons comprendre et dont cependant nous ne pouvons douter... Connaissez-vous « les sept énigmes du monde » de M. Dubois-Reymond ?... Je cherche vainement à me rappeler où j'ai lu cette pensée dont la justesse m'a frappé : « *Nos certitudes débordent de toutes parts nos compréhensions.* » Le mystère est partout. Nulle vérité comprise et

saisie ne peut assouvir notre soif de science et d'admiration. Nous avons le sentiment invincible d'une vérité plus haute et plus belle qui se cache au profond des choses et nous échappe...

Telle est l'explication de la beauté poétique du vague.

Le charlatanisme, Commandant, est un abus que l'on fait de cette tendance humaine, vraiment naturelle et légitime. Mais gardons-nous d'aller trop loin. Nommerez-vous charlatan le maître qui dit à moitié la chose la plus simple et la plus claire, afin de piquer la curiosité de son élève, et de lui donner le plaisir de la trouver tout seul — méthode socratique? Blâmerez-vous même le romancier d'introduire des personnages énigmatiques dans son récit, et de le suspendre au moment le plus intéressant, comme fait déjà Chrétien de Troyes? Dès lors, quand même Wolfram d'Eschenbach, mon bon Wolfram, pour mieux faire pénétrer dans mon âme des pensées qui m'anobliront le cœur et me consoleront des épreuves de la vie, soutiendrait mon attention facilement distraite et frivole par des obscurités voulues, quel droit aurais-je de m'en plaindre? Et si je le condamnais, comment pourrais-je absoudre le Dante et Goethe, pour ne parler que des morts?...

L'interprétation que j'ai donnée est-elle juste? C'est une autre question. Si vous en doutez, Commandant, lisez...

Le Commandant. Non ! ma foi, non, par exemple ! J'aime bien mieux vous en croire sur parole que d'y aller voir dans le *Mittelhochdeutsch* de votre « bon Wolfram. » N'est-ce pas ainsi que vous nommez son abominale baragouin ?

L'Abbé. Eh bien, Commandant, je vous assure que si vous lisiez certaines pages, vous seriez payé de vos peines. Tenez, je vais essayer de vous en conter deux : un combat et une idylle.

La bataille d'abord : Perceval et Vairfils, les deux frères, le chrétien et le payen, se sont attaqués sans se connaître. Pour être court, je commence *medias in res :*

« Ils sautent de leurs chevaux et luttent corps à corps. Les épées se croisent en grinçant. »

« Ah ! qu'il est dur de voir deux frères, tous deux vaillants et d'une loyauté sans tache, engagés dans un tel péril ! »

C'est ainsi que le poète s'interrompt à tout moment, comme s'il était présent au combat, dont il suit avec une angoisse croissante les phases diverses.

« L'amour donnait au payen des forces nouvelles. C'était pour son amante qu'il voulait vaincre. »

« Secourez le chrétien, miraculeux Graal ! Fortifiez-le, souvenir de Guidamour ! Jamais celui qui vous sert, jamais celui qui vous aime n'a couru de tels dangers... Voilà que le païen

l'emporte : brandissant très haut sa lourde épée, il fait tomber une grêle de coups sur la tête de son ennemi... Perceval faiblit et plie les genoux... »

« C'est ainsi que luttent les deux chevaliers. Dois-je dire qu'ils sont deux ? Mon frère, mon propre sang, n'est ce pas un autre moi-même ?

« Vaillance contre vaillance, loyauté contre loyauté : qui sera vainqueur ? »

« Le païen l'emporte !... Mais non, Perceval a repris confiance en Dieu. Le chrétien se relève et rend coup pour coup : l'âpre vent des épées siffle dans l'air, allumant sur l'acier des casques un tourbillon d'étincelles... »

« Mon Dieu ! viens en aide au baptisé ! Viens en aide à l'autre aussi, mon Dieu ! Secours les tous deux ; s'ils se connaissaient, ils seraient unis du fond de l'âme ; ils s'aimeraient comme je les aime. Ils se connaîtront trop tard ! Quel que soit le vainqueur, il va perdre toute joie sur la terre. Il se prépare une amère douleur pour le reste de sa vie. »

« Le païen l'emporte ! Chaque fois qu'il songe à son amante, il reprend des forces... Voilà que Perceval faiblit encore... La fatigue l'accable... Ses coups sont moins assurés... Que fais-tu donc, Perceval ? Si le Graal t'abandonne, si le souvenir de Guidamour ne peut te ranimer, il te reste une ressource encore : songe à tes deux petits enfants, que tu laisserais orphelins ; défend-les ! défends-toi ! Ah ! des fils nés d'un

chaste amour, n'est pas tout le bonheur que peut donner la vie (1)? »

« Perceval fait un suprême effort, et son épée s'abat sur le casque de Vairfils avec une telle violence, qu'à son tour le païen tombe sur ses deux genoux : mais, du choc, l'épée se brise. »

« Dieu le voulut ainsi. Car cette épée, Parcival, au temps de son ignorance, l'avait conquise par la force, et sans justice. »

« Vairfils n'avait jamais plié devant personne. A l'instant même, il fut debout... Ce combat ne finira-t-il jamais? Dieu n'a-t-il pas encore jugé leur querelle? »

« Le païen fut généreux. Il dit à Perceval, courtoisement, en français, (car il savait bien cette langue) (2) — : « Je ne veux pas, brave guerrier, que tu te battes sans épée. Il n'y aurait aucun honneur pour moi. Arrêtons-nous, et dis-moi ton nom. Certes, tu m'aurais vaincu, moi qui ne l'ai jamais été; tu m'aurais fait déchoir de ma

(1) XV, v. 292. Mit rehter kiusche erworben kint
Ich waen diu's mannes saelde sint.

K. Bartsch annote : *saelde*, höchstes Glück : daher er den Gedanken an die Kinder als den letzten und wirksamsten hinstellt. So konnte wol nur der sprechen, der selbst das Glück hatte, Kinder zu besitzen.

Il semble en effet résulter de différents passages du poëme que Wolfram était marié et qu'il eut des enfants. V. K. Bartsch, Einl. XI.

(2) XV, v. 325 et ss. Der heidn was muotes rîche :
Der sprach dô höveschlîche
En franzois, das er kunde...

renommée, si ton épée ne s'était pas rompue... Faisons trève, et reposons-nous. »

« Ils s'assoient, côte à côte, sur l'herbe. — « Je t'assure, dit le païen, que jamais je n'ai vu d'homme plus valeureux que toi. Dis-moi, je t'en prie, ton nom et ta race; et, je n'en doute pas, je serai plus fier encore de notre rencontre. » — « Si l'on pouvait supposer, dit Perceval, qu'en te répondant je cède à la crainte, tu ferais mieux de ne pas m'interroger. » — « Eh bien, dit le païen, je vais me nommer le premier : si c'est une humiliation, je consens à la subir. Je suis Vairfils (1)... »

Je m'arrête à regret. Mais si je m'engageais dans ce qui suit, cela m'entraînerait trop loin. Je passe maintenant à l'idylle. Mais j'y songe : cher Président, vous condamniez si sévèrement l'autre jour la courtoisie envers un ennemi : que pensez-vous de Vairfils ? Ne l'oubliez pas : sa foi païenne est loyale, aussi sincère que la foi chrétienne de Perceval. Ils font appel, l'un et l'autre, au jugement de Dieu... Oserez vous dire que Vairfils a mal fait d'épargner son ennemi désarmé ?

Le Président. Non. Je ne le blâme pas. Il a fait la paix avec son adversaire, et cela, sans l'humilier ni le contraindre. Le moyen était hardi, peut-être; mais Vairfils avait deviné Per-

(1) XV, v 358.

ceval avant de le connaître, et comptait sur sa loyauté.

Voyons maintenant l'idylle, je vous prie.

L'Abbé. Guidamour et Perceval sont orphelins. Le duc de Catalogne, Guyot, est un oncle de Guidamour; ayant épousé la sœur d'Herzéloïde, mère de Perceval, il est aussi l'oncle, par alliance, de notre héros : on comprend son rôle presque paternel dans la scène qui va suivre. Perceval a terminé ses aventures, accompli sa lourde tâche et mérité le St Graal. Accompagné de son bon oncle Guyot, il va rejoindre sa femme Guidamour, qu'il n'a pas vue depuis cinq ans. Elle, de son côté, est venue à sa rencontre.

« Aux premières clartés du jour, naissant à peine, c'est une surprise bien joyeuse : ils aperçoivent un camp, des tentes en foule, et des bannières flottant au vent : ce sont les couleurs du pays de Guidamour ! — « Où est-elle ? » — On les conduit vers un grand pavillon, entouré d'autres tentes, plus petites, où loge la suite de la reine. Guyot fait entrer Perceval dans une de ces tentes, pour se débarasser de ses armes. Puis le vieillard et le jeune homme entrent dans le pavillon de la reine, qui ne se doutait de rien. »

« Elle dormait. Guyot l'appelle : — « Réveille-toi, ma fille ! Tu verras quelque chose qui te fera plaisir ! » — Elle ouvre les yeux, et voit

. . . .

Perceval debout à côté de son lit. En un clin d'œil, s'enveloppant de sa couverture, elle saute au cou de son mari, qui la prend dans ses bras... On m'a dit qu'ils s'embrassèrent... — « Sois le bien-venu, joie de mon âme, dit-elle.. Méchant! qu'as-tu fait, si longtemps ? Je devrais te gronder bien fort : je n'en ai pas le courage. Béni soit le jour, bénie soit l'heure qui me ramène le bien-aimé ! J'oublie tous mes chagrins d'autrefois et désormais, nulle douleur ne pourra me vaincre (1) ! »

Les deux petits enfants, réveillés par le bruit, se lèvent alors, demi-nus, blancs et roses... Le père, joyeux, les embrasse mille fois...

L'oncle Guyot, discret et courtois, pria les suivantes d'emmener les enfants. Les dames de compagnie félicitaient à l'envi leur seigneur de son heureux retour; il abrégea leurs compliments et les congédia, puis il s'en alla lui-même.

Avant d'abandonner Wolfram, il me semble intéressant de lui opposer comme terme de comparaison certains passages de Gottfried. Je prends leurs prologues. Voici d'abord quelques traits empruntés à celui de Wolfram :

« L'homme qui laisse la défiance envers Dieu s'insinuer dans son cœur, aigrit, attriste son âme... »

(1) XVI, v. 448.

L'Archiviste. Permettez, l'Abbé. J'ai tenté, par curiosité, de comprendre ce passage, et votre traduction, comme d'habitude me semble par trop libre. Voyons le livre :

Ist zwîvel herzen nahgebûr
Das muoz der sêle werden sûr.

Zwîvel, Zweifel, signifie *doute; nahgebûr*, Nachbar, *voisin ; sûr*, sauer, *acide.*

Le Commandant. Comme la choucroute, sauerkraut...

L'Abbé. Vous voyez, l'Archiviste ? Voilà l'effet de vos traductions littérales. Point de pire « trahison » que celle d'un mot-à-mot. Vous figurez-vous que Wolfram a voulu donner à rire aux gens ? Croyez-vous que je vais traduire ses comparaisons, — *as agelestern varwe*, — *alsam ein schellec hase ?* Plus tard, nous y reviendrons, si vous voulez, Archiviste; mais, pour le moment, je ne veux pas, sous prétexte de suivre la lettre de Wolfram, vous empêcher d'en saisir l'esprit. *Swîvel* correspond a *défiance* beaucoup plus qu'à *doute* : c'est l'opposé de *confiance* plutôt que de *certitude* : voyez le dictionnaire de Lixer. En outre, il faut interpréter le prologue par le livre. Enfin, telle qu'elle est, cette traduction m'a coûté beaucoup de peine, et j'y tiens. Je reprends donc :

« L'homme qui laisse la défiance envers Dieu s'insinuer dans son cœur, ne peut empêcher son âme de s'attrister, de s'aigrir. Quand le doute se

mêle à la vaillance d'un brave, des taches de honte déshonorent l'éclat de sa vertu. Cependant l'homme qui doute n'est point perdu ; il est libre, il peut choisir encore entre le Ciel et l'Enfer. S'il s'abandonne au désespoir, les ténèbres l'envahissent tout entier : s'il se raffermit dans la confiance, il revient à la lumière... Les gens d'un esprit faible ne saisiront pas le sens de mes paroles figurées : l'intelligence aveuglée par le doute ressemble au verre obscurci par l'étain : c'est un miroir où l'âme ne voit que l'image de ses propres songes : apparences vagues et fugitives qui ne peuvent donner que des joies d'un instant, fantômes insaisissables où la certitude et le bonheur ne trouvent point de prise... »

« Chercherai-je le feu dans l'eau des fontaines, ou la rosée sous les rayons brûlants du soleil... (Chercherai-je la vérité dans une âme portée au mensonge ?) (1). »

« Une âme fausse est digne du feu de l'Enfer. Sa loyauté et sa foi ne résisteront pas à la troisième tentation... »

« ... Je ne m'adresse pas seulement aux hommes. Ces conseils que je leur donne peuvent instruire aussi les femmes. Celle qui ne dédaignera pas mes avis saura ce qu'elle doit estimer, ce qu'elle doit honorer dans l'homme auquel, en lui donnant son amour, elle osera confier sa dignité et son honneur, l'homme qui

(1) Edit. K. Bartsch, v. 1-34.

méritera le don de sa virginité et le trésor de sa constance (1)... »

L'Archiviste. Je vous ai laissé parler... Mais ce n'est pas une traduction, cela, c'est un commentaire. « Sa loyauté et sa foi ! » vous traduisez un seul mot, *triuwe*, Treue, par deux mots différents...

L'Abbé. Pourquoi pas, si ce mot a deux sens, comme *fides* et ses dérivés en langue d'Oïl ? Et même dans le français moderne, un mécréant qui cherche *de bonne foi* la vérité, ne peut-il pas dire : « Foi d'honnête homme, je serais heureux d'avoir la foi ! » Vous voyez. Or Wolfram prend le mot *triuve* dans les deux sens, et passe de l'un à l'autre avec une facilité qu'autorisait sans doute la flexibilité largement compréhensive du terme. Chez tous les poètes, on rencontre à tout moment de ces expressions au sens flottant et multiple qui rendent le mot-à-mot impossible.

Le début du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg fait un contraste complet avec celui du *Perceval* de Wolfram :

« Je me suis efforcé, dans cette œuvre, de plaire au monde et d'émouvoir les nobles cœurs, j'entends les cœurs que j'aime et le monde où se plaît mon cœur. Il est, à ce qu'on dit, un autre monde où l'on ne demande qu'à vivre en paix au milieu des plaisirs : Dieu lui donne, à ce monde, le bonheur qu'il aime ! »

(1) V. 47-62.

« Mon œuvre ne convient ni à ce monde, ni à cette vie; cette vie ne ressemble guère à la mienne; je parle d'un autre monde, où l'on porte à la fois dans son âme des tourments délicieux et des joies amères, des tourments qui font le prix de la vie et des joies mortelles. C'est de ce monde-là que je veux être mondain (1); c'est avec ce monde-là que je veux vivre ou mourir »

« ... On dit que celui qui souffre du mal d'amour, s'il écoute des contes d'amour, avive de plus en plus le feu d'amour; je ne le contesterai point : mais quand on aime avec passion, on veut aimer plus encore : plus est ardente la fournaise, plus elle exige d'aliments. L'amour est un mal délicieux dont un noble cœur ne veut pas se guérir : car c'est le mal d'amour qui donne plus de cœur encore à l'homme de cœur (2)... »

(1) Dêr Werlt wil ich *gewerldet* wesen. V. 67.

(2) V. 115. Diz leit ist liebes alse vol
Das übel daz tuot so herzewol
Das ez kein edele herz enbirt
Sît es hie von *geherzet* wirt.

Geherzet, comme au v. 67 *gewerldet*. Si l'on pouvait dire *encœure* (au lieu d'encourage) l'homme de cœur, on pourrait essayer de rendre les effets bizarres de ce style entortillé, que R. Bechstein nomme « ein zierlich spielender stil. » Il y a, dans les allitérations et dans les répétitions continuelles des mêmes mots, des recherches de symétrie et d'antithèses à rendre jaloux Gongora.

« Un noble cœur, dans l'angoisse de l'amour, aime avec passion les récits d'amour. Que celui qui veut en entendre n'aille pas ailleurs qu'auprès de moi : je lui conterai l'histoire de nobles cœurs passionnés, qui offrent l'exemple du plus pur et du plus parfait amour : un amant, un seul; une amante, une seule : jamais homme n'aima mieux une seule femme, ni femme un seul homme qu'Iseult n'aima Tristan et Tristan Iseult (1). »

J'abrège. On a beaucoup écrit de Tristan, dit Gottfried; mais peu d'auteurs en ont bien parlé. Lui se vante d'avoir longtemps fouillé les sources romanes et latines et retrouvé les éléments de l'histoire véritable. Il présente son œuvre au lecteur comme un grand bienfait. « L'exemple de Tristan et d'Iseult, dit-il, peut inspirer toutes les vertus qui naissent de l'amour : honneur, loyauté, bonté, courage. Rien de vraiment héroïque ne se fait sans les leçons de l'amour. Ah ! si toute âme vivante s'adonnait à l'amour ! Mais on fuit en lâche la souffrance... »

« La gloire de Tristan et de son amante est éternelle. Victimes de l'amour, leur mort enseigne la vie, leur vie nous apprend à mourir. Morts, sans cesse, ils revivent dans tous les

(1) V. 130.

nobles cœurs et leur mort est notre pain de vie (1). »

Le Commandant. C'est un enragé d'amour.

Le Président. En effet. Tel est le seul sentiment sincère qu'on trouve dans ce livre, plein de scepticisme et d'ironie mélancolique. L'amour, fatal et divin, c'est la religion de l'auteur, s'il en a une. Je vais essayer de vous donner une idée de son œuvre.

Le roi Marc, de Cornouailles, demande la main de la fille de Gurmon, roi d'Irlande, et charge son neveu Tristan de négocier cette alliance. Tristan part, obtient pour son roi la main de cette jeune fille, Iseult *la blonde*, et dans la traversée d'Irlande en Cornouaille, au retour, il devient son amant. Le mariage ne s'en fait pas moins, et les deux complices multiplient à l'infini les ruses pour tromper la confiance du roi. Voilà les faits.

Le roi Marc est l'oncle de Tristan, son parrain de chevalerie et son seigneur : il devrait être, pour lui, trois fois sacré. Marc avait aimé ce neveu au point de renoncer à se marier pour lui laisser son héritage. C'est par le conseil de ses barons qu'il accepte une alliance politique avec d'anciens ennemis : car une haine hérédi-

(1) V. 235. Sus lebet ir leben, sus lebet er tôt
Sus lebent si noch und sint doch tôt
Und ist ir tôt der lebenden brôt.

taire sépare les deux familles; et Tristan, combattant pour son oncle, a tué l'oncle d'Iseult.

Toutes les barrières possibles, l'amitié, la haine, le devoir du chrétien, la loyauté du vassal et l'honneur du chevalier séparent Tristan d'Iseult. Mais ils boivent ensemble, par mégarde, un philtre d'amour, et toutes ces barrières sont brisées.

Est-ce complet? Non, pas tout à fait. La « vertu » de Tristan réclame un dernier perfectionnement. L'adultère est simple; il faut le doubler. Après de nombreuses aventures, Tristan épouse une autre Iseult, *Iseult aux blanches mains;* fidèle à son premier amour, il prétexte un vœu pour la laisser vierge. Cette femme dédaignée se plaint à son frère; mais ce frère, nommé Kahédin, est devenu l'ami de Tristan, son ami tellement intime qu'ils se confient leurs amours.

Kahédin avoue que la première Iseult, *la blonde*, est plus belle que sa sœur; il excuse Tristan. De son côté, Tristan se fait le Galehaut de Kahédin et l'aide à conquérir la belle Cassie, femme du jaloux Nampotenis.

Amant de la femme de son oncle, marié lui-même, instrument actif des amours adultères d'un ami qui, pour comble, est son beau-frère, Tristan réalise enfin l'idéal achevé du héros de roman; il peut mourir.

L'Archiviste. N'oubliez-vous pas, cher Pré-

sident, que Gottfried a laissé son œuvre inachevée ?

Le Président. Je ne l'oublie pas. Une fatalité particulière pèse sur tous ces romans dont nous parlons. Ceux qui les commencent ne les achèvent pas. Gottfried s'arrête au moment où Tristan fait sa cour à la seconde Iseult. Deux continuateurs finissent l'histoire, Ulrich de Türheim et Henri de Freiberg. Ce sont eux qui ont parachevé le héros, puis l'ont tué.

L'Archiviste. Cher ami, cet « achèvement » du héros de l'adultère est probablement très ancien, et je ne crois pas que vous ayez le droit de l'imputer aux poètes allemands du XIIIe siècle, ni même aux français du XIIe. L'histoire des amours de Kahédin, servis par Tristan, se trouve dans Eilhart d'Oberg, dans Ulrich de Türheim et dans Henri de Freiberg. Ils l'ont prise dans une source antérieure à Thomas, l'auteur anglo-normand du XIIe siècle que Gottfried cite comme autorité ; car Thomas nie cette histoire, donc il la connaît. Nous pourrions bien, ici, toucher au vieux fond celtique...

Le Président. Eh bien, je n'en fais pas mes compliments au vieux fond celtique.,.

L'Archiviste. Il faudrait vous en prendre peut-être à des aïeux encore plus anciens ; car l'histoire de Tristan ressemble beaucoup à celle de Thésée : l'oncle d'Iseult ressemble au Minotaure, Kahédin à Pirithoüs ; il y a bien d'autres rapprochements encore, intéressants et curieux...

Le Président. Eh bien — comme disait jadis mon vieux professeur de physique, à propos de chaque découverte nouvelle dont il entendait parler, — « Si c'était vrai, ça me contrarierait beaucoup. »

L'Abbé. Pour moi, ça me ferait plaisir, au contraire; ça viendrait à l'appui de mes comparaisons « téméraires (1) »...

L'Archiviste. Alors, pour vous être agréable, l'Abbé, j'ajouterai que le libérateur de la reine Guenièvre (le héros primitif, celtique, bien entendu; et non le Lancelot courtois *secundum Campaniae comitissam)* pourrait, non sans vraisemblance, être rapproché des vieux héros qui vont reprendre une femme aux enfers, Hercule ou plutôt Orphée; et Méléagant ne serait autre que le roi des morts (2).

Mais, d'autre part, comme je ne veux pas faire de peine au Président, je dirai que l'influence « courtoise et chevalereuse » de la fille d'Eléonore et des cours d'amour me paraît évidente dans le plus ancien des *Tristan* germaniques, celui d'Eilhart d'Oberg.

Le chevalier Pléhérin (personnage nouveau) s'imagine poursuivre Tristan et l'adjure, au nom d'Iseult, de s'arrêter. Mais le fuyard n'est

(1) V. p. 63 et ss. de ce livre.

(2) G. Paris, *Romania*, XII, p. 512. — J. Bedier, ibid, XV, p. 435.

pas Tristan : naturellement, il ne s'arrête pas. Pléhérin, qui est un homme courtois (hobisch), ne comprend rien à cette conduite. Il en instruit Iseult qui s'indigne, et reçoit son amant, quand il se présente devant elle, plus mal encore que Guenièvre ne reçoit Lancelot après son hésitation à monter dans la charette.

C'est bien injuste; car Tristan n'est pas capable d'un tel crime. « On voit plus tard Tristan, supplié de prendre part à des jeux où il court grand danger d'être reconnu, exposer volontairement sa vie plutôt que de manquer à ce respect chevaleresque du nom de la femme aimée. Ailleurs, c'est encore pour l'amour d'Iseult que, cédant aux instances de Gauvain, il lui avoue un secret qu'il avait jusqu'alors soigneusement gardé (1). »

Le Président. Je vous suis très obligé, cher Archiviste. Continuerai-je mon histoire ? Tristan, disais-je, est accompli ; maintenant, il peut mourir. Il meurt en effet. Grièvement blessé dans une aventure où l'engage sa complaisance pour les amours de Kahédin (c'est un champ d'honneur chevaleresque), il agonise dans un château sur le bord de la mer; Iseult *aux blanches mains* vient s'asseoir au chevet de son mari; mais il veut qu'on aille chercher son

(1) Analyse d'Eilhart par E. Muret, *Romania*. XVI, p. 352.

amante, Iseult *la blonde*, qui seule peut le guérir. Un messager s'embarque; et, dans son impatience, Tristan demande que la voile du vaisseau soit, au retour, blanche, si son amie peut venir; sinon, noire

Iseult *la blonde* réussit à tromper la surveillance du roi Marc; abandonnant tout, elle vient à l'appel de son amant. Mais l'autre Iseult a surpris le secret du signal. Elle est à la fenêtre, épiant l'arrivée du navire. La voile blanche apparaît à l'horizon. « Je vois, dit-elle, une voile noire. » — « Noire ? » répète le blessé, haletant. — « Oui, noire. » A ce mot, le cœur de Tristan se brise : une convulsion rapide le secoue, puis il retombe sur son lit, mort.

L'épouse outragée, dans un moment de colère et de douleur, avait voulu se venger; elle n'avait pas voulu tuer celui qu'elle aime encore. Eperdue, elle crie : « Elle est blanche ! Tristan, je mentais ! La voile est blanche ! » — Il est trop tard...

En vérité, je me laisse entraîner par ce récit. C'est, je le reconnais, d'un art étrange et pervers, mais puissant...

Le Commandant. Achevez donc,

Le Président. Iseult la blonde arrive et débarque. — « Où est Tristan ? » — « Il est mort. On fait ses funérailles. » Elle s'affaisse et tombe, comme foudroyée; mais elle se relève aussitôt : sans un cri, sans une larme, elle se fait conduire

à l'Eglise où se trouve le corps de son bien-aimé.

A côté du catafalque où le corps est exposé sur un lit funèbre, prie et pleure Iseult *aux blanches mains*. L'amante entre dans la vaste église, traverse la foule, et repoussant violemment l'épouse : — « Que fais-tu là ? dit-elle. C'est toi qui l'as tué. Vas-t-en ! » Puis elle se couche à côté de Tristan, ferme les yeux, et meurt.

Le roi Marc apprend la mort de sa femme et celle de Tristan. Il apprend en même temps l'histoire du philtre, cause de tant de malheurs. « Pauvres enfants ! dit-il. Si j'avais su quelle fatalité vous enchaînait tous deux, je ne vous aurais pas séparés ! » Il emporte les cadavres en Cornouailles, leur fait construire deux tombeaux de marbre et, pour les orner de feuillage, fait planter un rosier montant d'une part, une vigne de l'autre ; mais vigne et rosier, refusant de s'attacher aux murs des tombes, rampent sur terre et sous terre, l'un vers l'autre, et mêlent étroitement tiges et racines.

Pour achever de caractériser Gottfried et vous faire bien comprendre et juger l'esprit de son œuvre, je vais analyser encore, avec un plus de détails, deux épisodes : *la Grotte d'amour* et *le Jugement de Dieu*.

Voici d'abord le jugement de Dieu :

Depuis longtemps épiée par des traîtres,

d'odieux félons, la reine est accusée d'adultère. Les indices abondent. Iseult doit se justifier devant la cour féodale. Un noble et vénérable évêque, par un discours plein de sagesse et d'habileté, s'efforce en vain de la sauver.

La reine à son tour prend la parole avec une incomparable habileté — « Qui peut échapper à la calomnie ? Et ne suis-je pas une victime désignée par sa naissance à la haine des envieux, moi l'étrangère, seule dans cette cour ? Je n'y ai point de parent. Y ai-je un ami ? Où chercher un appui ? A quel conseil me fier ?... Et cependant, dites, quelle preuve exigez-vous de moi ? Que dois-je faire ? Il n'est rien que je refuse pour défendre l'honneur de mon mari, de mon seigneur le roi ! » — Marc la prend au mot et demande le jugement de Dieu : l'épreuve par le fer rouge. La cour l'approuve et la reine y consent. Que pourrait-elle faire ? Mais elle est pleine d'angoisse. Elle met ses terreurs et ses larmes au pied du Christ miséricordieux et secourable. Elle avait trouvé, pour se justifier sans mentir, un ingénieux subterfuge qui lui donnait grande confiance en la *courtoisie divine* (1).

La *pieuse* reine avait jeûné, prié beancoup ; de plus elle avait donné, pour obtenir de Dieu

(1) Ed. Reinhold Beckstein, v. 15556.
In disen dingen haete Isot
Einen list ir herzen vür geleit
Vil verre ûf *gotes hövescheit*.

le pardon de sa faute, richesses, parures, chevaux et tout ce dont elle pouvait disposer.

C'est par mer qu'on devait se rendre au lieu de l'épreuve. Une lettre de la reine demande à Tristan de se trouver sur la plage, grimé, vêtu comme un pauvre pèlerin. Il ne manque pas au rendez-vous.

La mer est basse quand la reine vient débarquer. Le bateau qui l'apporte échoue sur le sable, à quelque distance de la rive. On hèle ce pèlerin qui se trouve par hasard sur la grève : « Ohé ! brave homme ! Voulez-vous porter cette noble dame à terre ? »

Tristan prend Iseult dans ses bras : elle se penche, lui dit à l'oreille : « Dès que tu toucheras au rivage, laisse-toi tomber. » — Tristan, sans doute, a compris le dessein de celle qu'il aime. Il trébuche et tombe si maladroitement que la reine se trouve dans ses bras. On crie : vingt bâtons se lèvent sur le pauvre pèlerin honteux et tout ahuri : mais Iseult intervient : « Laissez-le, je vous en prie. Ne voyez-vous pas que le bonhomme est si faible et si malade qu'il peut à peine se soutenir ? »

On arrive au lieu désigné pour l'épreuve. C'est une vaste église : là se trouvent en foule prélats et chevaliers. On entend la messe ; puis la cour était réunie, on discute longtemps sur la formule du serment qu'on doit imposer à la

reine. Il se trouve des gens assez malôtrus (1) pour essayer de formuler le serment de telle façon qu'Iseult ne puisse le faire sans mentir, si elle est coupable; mais d'autres se font honneur : ils tâchent d'en élargir les mailles, afin de la sauver. La discussion se prolonge... — « Mon seigneur le roi, dit alors Iseult, c'est vous que mon serment doit satisfaire avant tout autre. Ecoutez donc : si je jure que jamais aucun homme ne m'a tenue dans ses bras, si ce n'est vous, mon seigneur, et ce pauvre pèlerin qui m'a laissé choir tout à l'heure, cela vous paraîtra-t-il bien ? » — « Cela me suffit, répondit le roi Marc. Prenez en main le fer, jurez, et si vous dites vrai, que Dieu vous aide ! » — « Amen », dit Iseult. Puis, elle, d'une main un peu tremblante, mais d'un ferme courage, saisissant le fer rouge, Isolde jura, prenant à témoin Dieu et tous les saints. Elle ne se brûla point.

« Il fut ainsi très clair aux yeux de tout le monde que le Christ, très puissant en vertus, a la manche large : il est maniable, il s'assouplit et se prête volontiers aux vœux de tous les cœurs et favorise l'adresse aussi bien que la sincérité; qu'il s'agisse de choses graves ou plaisantes, il est ce qu'on veut qu'il soit (2). »

L'Abbé. C'est absolument impie.

(1) So grôser unfuoge, v. 13686.
(2) V. 13748.

L'Archiviste. Je n'en suis pas sûr...

Le Président. Voulez-vous me permettre de continuer ? Nous disserterons tout à l'heure. Je constate d'abord que ces réflexions finales sur la complaisance divine sont propres à Gottfried. Elles ne se trouvent point dans Thomas de Bretagne, qu'il cite comme son auteur. Thomas conte simplement le fait. Il ne s'en étonne pas : Iseult n'a point menti *matériellement.* Eilhart d'Oberg supprime cet épisode, qui sans doute répugne à son honneur chevaleresque. Gottfried l'aggrave.

Maintenant, j'arrive à cet autre passage que j'ai choisi comme donnant une idée caractéristique de notre auteur : *la grotte d'amour.*

Les coupables sont rentrés en grâce. Mais leurs imprudences les exposent bientôt à des accusations nouvelles ; en dépit de son aveuglement, le roi finit par connaître leurs trahisons. Alors les amants se réfugient au fond d'un désert.

Pour autant que l'on puisse remonter aux sources les plus anciennes, dans le thème primitif, les deux amants menaient une vie très pénible, « aspre et dure » ; mais

Tant s'entr'aiment de bone amor
L'un por l'autre ne sent dolor (1)

Eilhart a suivi cette version :

(1) Béroul, publié par F. Michel, 67, 11-13

« Ils avaient, dans le bois sauvage, une rude vie. Mais la supporter n'était pour eux qu'un jeu d'enfant, tant leur grand amour les remplissait de joie (1). »

Gottfried fait de leur exil une apothéose, un ravissement dans un élysée profane et païen de l'amour adultère.

Les deux amants ne souffrent ni de la faim, ni du froid. Ils sont délivrés des besoins et des misères humaines.

Ils habitent une grotte merveilleuse. Cette caverne, que Tristan avait découverte par hasard, en chassant dans une forêt, avait été creusée dans le roc, sous le règne de Cronos (2), aux temps lointains où les géants étaient les maîtres de la terre. C'était là qu'ils célébraient le culte secret de l'amour. Cette grotte se nomme la « fossiure à la gent amant (3). » Gottfried la décrit en deux cent quinze vers... Rassurez-vous; j'abrégerai.

Cette grotte est une rotonde; elle n'a d'angle nulle part : sa forme est une et simple comme l'amour. Elle est vaste comme l'amour, haute comme l'amour qui élève les cœurs. Le sol est pavé de marbre vert, symbole de la constance; au milieu, s'élève un lit de cristal, pur et limpide

(1) Sic hâtin ein lebin herte
In dem wilden walde.

(2) Corinêis. Traduction hypothétique.

(3) En français dans le texte. V. 16704.

comme le véritable amour. La porte est d'airain. De l'extérieur, cette porte ne peut se fermer : mais à l'intérieur se trouvent deux verrous, l'un de cèdre, l'autre d'ivoire, figurant le premier la discrétion, le second la sincérité de l'amour. Les nervures de la voûte, se réunissant, forment une couronne : de même s'unissent toutes les vertus pour former la couronne de l'amour...

Autour de cette grotte merveilleuse, les bois, les prairies, les eaux et les montagnes forment un site admirable de beauté sauvage et solitaire. Le séjour en est ravissant; mais l'accès en est difficile et périlleux. Pour y arriver, il faut franchir des ravins profonds, des rocs escarpés, qui forment un dédale inextricable... « Et je le sais bien, dit le poète interrompant son récit : je le sais bien, moi qui vous parle : moi aussi, j'ai franchi ces âpres solitudes, au risque de m'égarer pour toujours; mes yeux se sont usés à contempler l'éclat du lit de cristal : mais je n'ai pu m'y reposer : j'ai perdu mon temps et mes peines. Oui, mes pieds ont foulé ces dalles de marbre vert, mais n'y ont point laissé d'empreinte, et c'est en vain que vous y chercheriez la trace de mes pas. Ah ! je la connais bien, cette grotte de l'amour ! Et pourtant, jamais je n'ai visité la Cornouaille. »

Gottfried, ensuite, décrit la vie du couple amoureux, leurs longues promenades, leurs chasses, leurs *duos* de harpe, leurs chants

d'amour, leurs causeries où revenait sans cesse le souvenir des héroïnes et des victimes de l'amour : Phyllis de Thrace, (qui se tua pour Démophoon); la pauvre Canacé, fille d'Eole, et Biblis, fille de Milet, dont un amour incestueux brisa le cœur; Didon, reine de Tyr (1)...

C'est alors seulement que tout ce que les vieux récits ont conté de cette grotte d'amour s'est pleinement réalisé; c'est alors seulement que l'hôtesse du temple prodigua toutes ses joies et fit usage de toutes ses séductions. Car jamais elle n'y avait reçu d'amants aussi parfaits.

Un jour, dans leur promenade matinale, Tristan et Iseult entendent un bruit confus de cors et de cris, de chiens et de chevaux. Inquiets, ils se concertent sur les moyens d'éviter, s'ils sont découverts, la vengeance du roi Marc.

Ils rentrent dans la grotte et se couchent sur le lit de cristal, mais séparés l'un de l'autre par un espace vide; et Tristan place entre eux son épée nue.

C'est en effet le roi qui chasse, avec une suite nombreuse, dans la forêt. Dévoré par le chagrin, il espère trouver un peu de repos d'esprit dans la fatigue du corps.

Un de ses chasseurs découvre la retraite des amants et la signale au roi. Marc vient, ne peut ouvrir la porte d'airain, mais regarde à l'inté-

(1) V. 17200.

rieur de la grotte par une des ouvertures percées dans la voûte pour lui donner l'air et le jour. Il voit les deux amants, couchés, comme je l'ai dit, l'un à côté de l'autre, avec l'épée nue entre eux.

Le doute et la jalousie le torturent... La reine est-elle coupable? ou bien son amour pour Tristan n'est-il qu'une amitié passionnée, mais chaste? Pendant qu'il se débat dans une indécision douloureuse, la Déesse, la dame des amours, se glisse à ses côtés; lui parlant à l'oreille avec son éloquence décevante, irrésistible, elle calme doucement ses soupçons et sa colère. D'abord, elle rend à la femme infidèle l'estime de son mari. Puis, elle réveille en lui, plus vif que jamais, l'amour. Elle enveloppe la reine d'un rayon d'or, et la revêt d'une beauté surnaturelle que le roi ne lui connaissait pas...

Marc voit que le soleil frappe le visage de sa femme endormie; il veut la préserver du hâle. Prenant des feuilles et des fleurs, il en fait un rideau devant l'ouverture de la grotte. Puis il s'éloigne en pleurant...

Le Commandant. Pauvre diable de mari! Vrai, je l'aime et j'en ai pitié. C'est égal, ce Gottfried avait du talent...

L'Abbé. Je dirais volontiers du génie, — le misérable! — Gottfried est traître envers sa patrie Germaine, comme envers son Dieu...

L'Archiviste. Mais les ordalies ne sont pas...

L'Abbé. Laissez-moi parler... Gottfried est un traître, un rénégat de la foi chrétienne et de l'honneur des aïeux. Ces admirables traditions de la vieille poésie germaine, l'épée de Sigurd, que le héros place, en signe de respect, sur la couche de la Walkyrie, quand il se trouve seul avec elle, après avoir traversé le triple rempart de flamme, — cette épée vaillante et chaste, vierge de toute félonie, — qu'en a-t-il osé faire, cet artisan de poisons, ce fabricant de philtres amoureux? Il l'a prise et portée dans son officine; il l'a volée et prostituée. Il en a fait un instrument de mensonge et de perfidie.

Et le jugement de Dieu...

L'Archiviste. Mais ces épreuves...

L'Abbé. Laissez-moi donc parler, je vous prie. Est-ce que vous croyez que je veux rétablir les ordalies? Car c'est ce que vous vouliez me dire, n'est-ce pas : les jugements de Dieu sont une superstition? Je le sais bien. Mais c'est une grande et noble superstition. La foi des vieux Germains dans ces épreuves n'est-elle pas le signe d'un sentiment profond et vraiment religieux de la sainteté du Droit, d'une confiance héroïque en la Justice de Dieu? Sublime et touchante erreur, qui n'est qu'une interprétation fausse de l'éternelle Vérité. Je plains celui qui trouve cela ridicule, et qui préfère, à ces généreuses et mâles croyances, les fées, les enchanteurs, les talismans et les philtres celtiques, rêves du caprice, de la peur et de la volupté.

L'Archiviste. Nous sommes d'accord, l'Abbé. Je vais même jusqu'à penser avec Montesquieu (je vous l'ai déjà dit) (1) que les épreuves judiciaires ont été, socialement, utiles. Mais on pouvait les attaquer sans être impie.

L'Abbé. Oui, les attaquer; mais non pas en rire : car, sans la foi qui les excuse, les jugements de Dieu ne sont pas risibles : ils sont atroces. Je sais que certains critiques allemands modernes ont voulu faire de Gottfried un excellent chrétien, lui qui plaisante sur « les histoires que nous content les prêtres (2). » — « Il s'agit, répondent ses admirateurs, des superstitions, non des dogmes. » — Mais c'est un apologiste de l'adultère ! — « Pas du tout; comme Racine dans *Phèdre*, il déplore une fatalité dont ses héros sont les victimes. » — Mais les sarcasmes sur la puissance du Christ ! — « Ce n'est pas une preuve d'impiété. Gottfried est, au contraire, indigné de voir les prêtres exploiter la superstition publique « se jouer des choses saintes. » — C'est dépourvu de bon sens. Oui, sans doute, on peut attaquer les ordalies, comme Alphonse le Sage l'a fait (3) et bien d'autres, que je vous citerai tout à l'heure. Mais non pas à la façon railleuse et sceptique de Gottfried...

(1) T. I de ce livre, p. 129.
(2) V. 17947.
(3) T. I de ce livre, p. 362.

Encore (je veux être indulgent) lui pardonnerais-je peut-être ses dérisions, s'il était d'ailleurs un chrétien passable. Mais ce n'est pas un chrétien ; c'est un apôtre fervent de Dame Vénus, « Frau Minne. » Cette religion-là, dès le XIIe siècle, valait à ses ministres beaucoup de louanges et de profits.

Or, l'éternel honneur de notre foi, c'est que dans tous les siècles et dans tous les pays, les suppôts affichés et publics de Vénus ont été les ennemis de la religion du Christ et de ses fidèles. L'auteur de *Tristan* ne dément pas cette loi de l'histoire. Il déteste cordialement Wolfram. Dans une page — d'ailleurs pleine d'esprit et charmante, je suis forcé de l'avouer — où Gottfried passe en revue les meilleurs poètes de son temps, avec une vive admiration pour Hartman von der Aue, son confrère en Table-Ronde (1) et des compliments gracieux pour les autres, il n'a, pour Wolfram, que des injures. Il ne le nomme pas, mais il le désigne très clairement. « Quant à ces gens, dit-il, qui traînent et font résonner des chaînes de spectre pour effrayer les âmes simples, qui prétendent cacher de l'or dans la misère de leur style inculte et de leurs contes d'enfant ; qui nous secouent aux yeux de la poussière qu'ils veulent faire passer pour des perles, ils ne méritent pas

(1) V. p. 148, t. II de ce livre.

d'arrêter la critique. Nous ne les comprenons pas; et jamais un homme d'esprit ne perdra son temps à chercher un sens dans la nuit de leur grimoire (1). »

Pour moi, je pense que Gottfried ne se fâcherait pas à ce point, s'il n'avait pas compris.

Au reste, je crois pouvoir préciser le but qu'il poursuit dans son commentaire d'un jugement de Dieu. Il y avait environ deux cents ans que Ste Cunégonde, fille du comte Sigefroid de Luxembourg et femme de l'empereur d'Allemagne, Henri II, s'était soumise à l'épreuve du feu pour se justifier d'une accusation d'adultère : elle avait été canonisée le 3 avril 1200; et Gottfried écrivait dans les premières années du XIIIe siècle (2). Il est possible et même probable qu'il a saisi l'occasion de tourner en dérision le souvenir d'une sainte allemande.

L'Archiviste. Mais Chrétien de Troyes n'est pas, je pense, d'une moralité plus sévère...

L'Abbé. Chrétien de Troyes se moque de la logique et du bon sens, de même que les dames dont il reçoit ses inspirations et les chevaliers dont il sert les amours : il adore Vénus, et tout en érigeant autel contre autel, il a certain respect de convenance pour la foi chrétienne : les contradictions ne le gênent pas : c'est un celte.

(1) Tristan, édit. Reinhold Beckstein, v. 4665 et ss.
(2) Entre 1203 et 1215, d'après R. Beckstein.

Wolfram et Gottfried sont des germains : ils vont jusqu'au bout de leur pensée. — On ne peut servir à la fois le Christ et Vénus. — Wolfram choisit le Christ, et Gottfried Vénus.

Le Président. Il n'en démordra pas, l'Abbé.

L'Abbé. J'en démordrai bien volontiers, si vous me prouvez que je me trompe.

L'Archiviste. Les poètes de langue d'oïl qui célèbrent l'adultère ne sont, je pense, pas beaucoup plus chrétiens que Gottfried ; mais ils sont, pour employer une expression toute moderne, moins anticléricaux. Cela tient à leur public féodal... Attaquer le culte établi, c'eût été fort *mal porté* dans leur monde.

Maître Gottfried faisait partie d'un monde bien différent. Il était, je crois, secrétaire de la municipalité de Strasbourg (1); son public bourgeois devait être charmé de ses sarcasmes contre les prêtres. C'était le patriciat hautain qui luttait alors victorieusement contre le prince-évêque, mais dont les guerres civiles et l'ambition sanguinaire devaient, quelques années plus tard, amener la ruine, en provoquant la révolte juste et victorieuse de la plèbe.

L'Abbé. Puisque nous parlions des épreuves judiciaires, permettez-moi de vous dire qu'on a tort de les reprocher à l'Eglise.

Les épreuves judiciaires sont une coutume

(1) R. Beckstein, Einleit p. XXX.

germaine antérieure au christianisme. Cependant, je me garderai de le nier, les ordalies se sont répandues et multipliées en terre chrétienne surtout pendant la décadence religieuse qui précède la réforme de Grégoire VII.

Les conciles particuliers, les églises locales, souvent, les ont tolérées, les ont même entourées de cérémonies religieuses et les ont réglées pour en adoucir progressivement la cruauté.

Mais, dès leur introduction dans les codes barbares, ces épreuves ont toujours eu des adversaires parmi les prélats les plus éclairés et les plus pieux. J'en ai noté un certain nombre d'exemples que je vais vous lire.

Agobard, archevêque de Lyon, mort en 840, a écrit : « Adversus legem Gundebaldi, contra damnabilem opinionem putantium divini judicii veritatem igne, vel aquis, vel conflictu armorum patefieri. » En 855, le concile de Valence prononce que, dans le combat judiciaire, « on est suicide ou meurtrier. » D'après Saint Yves, évêque de Chartres, mort en 1116, se justifier par l'ordalie, c'est être coupable : « taliter innocentiam defendere est innocentiam perdere. »

Les souverains pontifes ont combattu les ordalies, mais avec les ménagements qu'impose un abus fortement enraciné dans les mœurs. Le duel judiciaire tendait à remplacer les autres épreuves ; il plaisait particulièrement à la noblesse féodale, par des motifs tout à fait étran-

gers à la confiance en Dieu. C'est là que s'est porté le principal et le premier effort de l'Eglise. Je pourrais vous citer, parmi les papes, Nicolas Ir, Etienne VI, Alexandre II : je prends, à des dates plus rapprochées du temps de Gottfried, Célestin III et le IVe concile de Latran.

En 1195, interrogé sur la question de savoir si le duel judiciaire peut être toléré sur les domaines ecclésiastiques, Célestin III répond : cela ne peut être permis ni dans ce cas, ni dans aucun autre : « quod in eo casu, vel aliis etiam, hoc non debes aliquatenus tolerare. »

En 1215, sous Innocent III, (le pape qui avait canonisé Cunégonde), le quatrième concile de Latran, Canon XIX, défend au clergé de sanctionner par des cérémonies ou bénédictions quelconques les épreuves par le feu et l'eau, sans préjudice des prohibitions antérieures prononcées contre les duels judiciaires : «nec quisquam purgationi aquae ferventis vel frigidae seu ferri candentis ritum cujuslibet benedictionis aut consecrationis impendat, salvis nihilominus prohibitionibus de monomachiis sive duellis antea promulgatis. »

J'ajoute encore un fait significatif.

En 1222, sous Honorius III, les Livoniens, nouvellement convertis, en appellent au pape contre les templiers qui les veulent soumettre à l'épreuve judiciaire; le pape, leur donnant

raison, défend, sous peine de censure ecclésiastique, de leur imposer cette injustice. « Dilecti filii noviter in Livonia baptizati gravem ad nos querimoniam destinarunt, quod fratres templariorum, et alii, qui temporalem in iis potestatem exercent, si quando de aliquo alio crimine infamantur, eos ferri candentis judicium subire compellunt, quibus, si qua exinde sequatur adustio, civilem poenam infligunt. Cum igitur hujusmodi judicium sit penitus interdictum, ***utpote in quo Deus tentari videtur*** : mandamus quatenus dictos fratres, et alios, ut ab hujusmodi conversorum gravamine omnino desistant, per censuram ecclesiasticam appellatione remota compellas (1). »

Alphonse le Savant, Honorius III condamnent l'épreuve judiciaire en véritables chrétiens. Quant à Gottfried, certes il eut été stupéfait si quelqu'un fut venu lui dire qu'on trouverait un jour des critiques pour en faire un vengeur de la religion du Christ, profanée par la fourberie de ses prêtres.

(1) Gotthast Regesta Honorius III a. 1222 n° 6910. — Raynaldus, a. 1222.

CHAPITRE XII.

TRAIN RAPIDE.

L'Abbé. Mais, cher Président, dites-moi, je vous prie : combien de temps a duré cette vogue universelle des romans de la Table-Ronde ?

Le Président. Le double *idéal égoïste* de l'amour s'est exprimé dans des formes nouvelles : mais l'*idéal masculin* (l'homme à bonne fortune) est impérissable; et l'*idéal féminin* (l'amant soumis, humble et fidèle) se renouvelle sans cesse. Leur *public* s'étend ou se restreint, mais il ne disparaît jamais complètement.

L'égoïsme et le dévouement se partagent la terre. L'égoïsme recule parfois ; plus souvent il se cache, et c'est déjà quelque chose : mais on ne le détruit pas.

En France, la société profondément égoïste qui lisait les romans de de la Table Ronde ne s'est pas dégoûtée de ses rêves d'orgueil et de volupté ; elle s'y est bercée jusqu'au dernier jour de son existence ; et si ce n'est pas une des maladies dont elle est morte, c'est au moins un des

symptômes de cette maladie. Dès le XIVe siècle, la féodalité entrait en pleine décadence; mais son agonie devait être longue et terrible. La guerre de cent ans, les défaites de Courtrai, de Poitiers, de Crécy, d'Azincourt, la guerre civile, la guerre sociale et les massacres de la Jacquerie n'ont point suffi pour la détruire. Au milieu de ces calamités, la haute noblesse féodale qui de ses anciennes vertus n'avait conservé que la bravoure, assistait à sa propre ruine avec une frivolité incurable : ne voyant dans les batailles où le sang coulait à flots que les incidents dramatiques d'une sorte de joûte, de tournoi gigantesque; toute occupée de passes d'arme, de plaisirs, de fêtes d'un luxe insensé; implacable dans son égoïsme, elle remarquait à peine la misère, la famine et la peste qui ravageaient les campagnes à la suite du passage des armées.

Savez-vous de quoi l'on s'occupait, en 1427, à la cour de Charles VII, ce roi qui « perdait si gaîment son royaume ? » C'était le temps où l'on ne retrouvait plus dans le trésor la trace des aides votés par les états : où Giac, le favori du jour, menaçait de jeter à l'eau ceux qui parleraient de réprimer les pilleries, et faisait battre par les Anglais Richemont ; où Richemont, pour se venger, s'emparait de Giac et le noyait dans la rivière. Ce Giac était accusé d'avoir empoisonné sa première femme pour en épouser une autre, qui trempa, dit-on, dans l'assassinat

de son mari; devenue veuve, elle épouse un complice du meurtrier, la Trémoille. — Le Camus succède à Giac dans la faveur du roi. Le nouveau favori fait pis que l'ancien : l'argent arraché douloureusement aux misérables continue de s'engouffrer dans la poche des courtisans et de se dissiper en fêtes galantes. Cette même année 1427, Le Camus, comme Giac, meurt assassiné ; — Charles VII se laisse imposer la Trémoille qu'il déteste, et qui fut le pire de tous...

Pendant que se passaient de telles choses, dans l'intervalle intrigues, des complots et des crimes, savez-vous de quoi s'occupait la cour de France? De « *la Belle dame sans merci* ». C'est un petit poème d'Alain Chartier.

En voici le sujet : « Un « poursuivant d'amour » prie une dame de prendre son mal en pitié; elle lui répond ironiquement et finit par déclarer que son refus provient surtout de la crainte des vanteries dont les hommes sont trop coutumiers : l'amant se retire et bientôt meurt de désespoir (1). » Moralité : les hommes doivent éviter l'indiscrétion et les dames ne pas être cruelles. Néanmoins, les « poursuivants d'amour » accusent le poète d'endurcir le cœur des dames. Alain Chartier était alors le docteur, ou pour mieux dire le grand prêtre de la cour-

(1) Analyse par G. Paris, Romania, XVI, p. 412.

toisie : il est l'auteur du *Bréviaire des nobles*, dont, à ce que dit Jean le Masle, les jeunes gentilshommes de la cour, tous les matins, récitaient une page. Attaquer Alain sur un point de doctrine galante, c'était accuser le pape d'hérésie. Les dames l'engagent à se défendre; le poète répond en plaidant sa cause devant le Dieu d'amour, et la gagne, dit-il, n'étant que le simple narrateur d'un fait particulier, et ne proposant nullement le refus de « *la belle dame sans merci* » comme exemple à suivre. Là dessus, grand tournoi poétique : au « *Jugement de la belle dame sans merci,* » qui la condamne succèdent « *les Erreurs du jugement de la belle dame...* » qui l'absolvent; puis l'histoire de *la Belle dame qui eut merci*, puis *l'Hôpital d'amour*; et ce n'est pas tout.

L'Abbé. Il est impossible de ne pas se sentir au cœur un profond dégoût de cette littérature, quand on songe à ce qui se passe en ce temps-là.

Pendant qu'on s'occupe à la cour de ces mièvreries de l'adultère, la France agonise. D'où viendra le salut ? La bourgeoisie, ruinée par la destruction du commerce et de l'industrie, se lasse de payer des subsides; si les villes ont été rançonnées, les châteaux ont été saccagés; et la noblesse des provinces restées fidèles au roi se lasse de mourir, sous des chefs incapables, sur des champs de bataille sans gloire. Bientôt,

d'ailleurs, les sources où l'on puise le sang et l'argent seront taries.

D'où viendrait le secours ? Quelle puissance inconnue fera ce qui n'ont pu faire toutes les forces organisées de la nation ?... La Puissance qui avait pris d'entre les plus humbles et les plus pauvres les régénérateurs du monde. Dans le peuple des campagnes, que les armées, passant et repassant à travers les champs dévastés et les chaumières en ruines, écrasent, pillent et brûlent sans pitié ni remord, vivent encore la chasteté, la foi du Christ et l'amour de la patrie française : Jeanne Darc sort des entrailles de ce peuple ; et le premier signe que cette pauvre paysanne vierge donne de sa mission, est de cautionner par un prodige la parole, justement méprisée, d'une reine adultère, afin de consoler et de rassurer son fils, le roi de France, qui se croit bâtard.

Les théologiens du moyen âge, qui disaient que toute histoire est symbole, n'avaient peut-être pas absolument tort. Il y a, dans la vie des hommes et dans la vie des nations, des contrastes et des harmonies où semble parfois se complaire l'Artiste suprême de l'univers.

Le Président. Ce que vous dites à propos de Jeanne Darc, on l'a dit et redit bien des fois, cher Abbé ; mais qu'importe ! Il y a des banalités dont je ne me lasse jamais, et qui sont le pain quotidien de mon intelligence ; de saines et

fortes banalités où je me retrempe et reconforte mon âme, quand je suis écœuré de paradoxes et de mépris. Je pardonne à Chapelain. Je ne pardonnerai jamais à Voltaire.

Quittons maintenant la France et passons en Italie.

La première culture littéraire y avait été toute provençale. Dans les petites cours du nord on faisait grand accueil aux poètes provençaux; et tous les italiens qui se piquaient de courtoisie, de distinction, de recherche et d'élégance, s'exerçaient à comprendre, à goûter leurs chants de guerre et d'amour...

Dans le vaste concert de plaintes amoureuses qui résonnait d'un bout à l'autre de l'Europe, les troubadours ont été les chefs d'orchestre jusqu'au moment où Pétrarque leur a ravi le bâton...

L'Archiviste. La marotte.

Le Président. Soit. C'est à la France du midi que l'Italie doit Pétrarque. Dans la poésie narrative, c'est en France encore, mais dans la France du nord que l'Italie prend les chansons de geste et les romans de la Table-Ronde, dont s'est inspiré l'Arioste.

Dès la première moitié du XIIe siècle, Roland et ses exploits sont connus dans la péninsule.

En 1131, les chevaliers et consuls de Nepi,

dans les états de l'Eglise, se liant par un pacte, souhaitent à celui qui l'enfreindrait la mort infâme de Ganélon (1).

Ce sont les Italiens qui ont fait de « ceux de Mayence » une race de félons et de traîtres.

Les romans français, au commencement du XIII[e] siècle, forment en Italie toute une littérature singulière, écrite dans une langue hybride : tantôt c'est le français estropié par des Italiens, qui ne le savent guère ; tantôt c'est la langue d'oïl régulièrement et, croirait-on, systématiquement altérée pour la rendre plus intelligible à un public italien.

Puis ces poèmes français italianisés sont mis en prose italienne. Ensuite (chose très exceptionnelle dans l'histoire littéraire) ces romans sont remis en vers sous une forme nouvelle, l'*octave*. M. Pio Rajna, dans son étude sur les *sources du Roland furieux*, voit dans l'invention de l'*ottava rima*, sinon la cause, au moins la condition nécessaire d'un événement capital de l'histoire littéraire : le mélange, qui se produisit alors dans la littérature italienne, du cycle Carolingien avec le cycle de la Table-Ronde.

L'Abbé. Vous voyez bien que ce phénomène littéraire et moral est absolument le contraire de ce qui s'est produit en Allemagne.

Le Président. Je crois, en effet, que l'Alle-

(1) G. Paris, *Hist. poétique de Charlemagne*, p. 151.

magne est tout-à-fait incapable de produire un Arioste; et je vous avoue que, tout compte fait, je l'en félicite.

Mais je poursuis. La matière de Bretagne, dès le XIIe siècle, était connue des Italiens, au moins dans les classes élevées; et les romans de la Table-Ronde y trouvèrent un terrain préparé d'avance.

Dès le commencement, les récits épiques ou romanesques, venus de France en Italie, se divisèrent comme sur le sol natal : ce sont les cours de Ferrare, de Milan, de Mantoue, centres de courtoisie, qui contribuèrent le plus à mettre en honneur les amours de Lancelot et de Tristan, d'Iseult et de la reine Guenièvre : les loisirs, l'opulence, les fêtes continuelles et la corruption des mœurs expliquent cette vogue des héroïnes de l'adultère. Au reste, le cycle de la Table-Ronde plut non seulement à l'aristocratie féodale, mais au patriciat des cités, qui copiait, autant que possible, les mœurs, les goûts, les façons et les modes chevaleresques. Le bas peuple des villes, au contraire, demeura longtemps fidèle au cycle de Charlemagne. La séparation des castes, dans la vie municipale, fut plus profonde encore que dans la vie féodale.

L'invention de l'*octave*, forme de prosodie lyrique d'origine, mais employée de très bonne

heure à la poésie narrative (1), fut, disais-je, l'instrument d'une révolution littéraire. L'*octave* fut à la fois goûtée des ignorants et des lettrés, du vulgaire et des mondains. Les deux cycles, celui du peuple et celui des grands, parlèrent une langue commune; c'était un premier rapprochement.

Un second rapprochement, ce fut que les grands et les gens du peuple perdirent à la fois les uns le respect, les autres l'admiration qu'ils avaient pour leur héros.

La soumission de Lancelot à tous les caprices de sa belle et même la fidélité de Tristan commencent à fatiguer le public noble. Ces vieilleries sentimentales amèneront bientôt un sourire sur des lèvres italiennes !

D'autre part, le peuple devient familier avec Charlemagne et ses pairs; les *improvisateurs* qui continuent de chanter leurs exploits les traitent avec un sans-façon de camarade.

Les fils d'Olivier et de Roland pullulent, mais ils dégénèrent de plus en plus de leurs aïeux; et bientôt on pourra s'en moquer sans provoquer aucune colère.

C'est alors que Pulci, prenant pour thème un remaniement vulgaire et plat, comme ils l'étaient tous alors, de la *chanson de Roland*, a l'idée de tourner en dérision, afin d'amuser les gens

(1) Pio Rajna, le Fonti del Orlando furioso, p. 16.

cultivés, élégants et lettrés, ce thème tombé dans le domaine de la populace. Tel est, hélas, tôt ou tard, le sort final des épopées.

Dans le *Morgante Maggîore*, Pulci conte la guerre de Charlemagne contre les infidèles, la vaillance et la mort de Roland, la trahison de Ganelon, le désastre de Roncevaux; on trouve déjà dans la trame de son récit quelques infiltrations des romans de la Table-Ronde, mais la principale nouveauté de son œuvre, ce sont deux géants, l'un chrétien, Morgant, qui donne au livre son nom, et l'autre païen, Margut. Il y a peut-être une parenté entre le meilleur de ces géants, au moins, et le brutal et bon Raynouard, un personnage moitié comique, moitié terrible qu'on trouve dans certaines chansons de geste françaises.

Pulci ressemble à un homme d'aspect grave qui s'est mis à construire un château de cartes; il s'applique à ce travail et s'y absorbe avec un tel sérieux, que jamais de sa vie, diriez-vous, chose ne lui a paru d'une importance plus considérable. Puis, tout à coup, au plus beau moment, d'une chiquenaude, il envoie tout l'édifice au diable, et vous éclate de rire au nez (1). Ses chants commencent ordinairement par des citations de l'Ecriture ou des prières de la liturgie chrétienne, et finissent par des pan-

(1) Rajna, loc. cit., p. 18.

talonnades. C'est un parodiste. Voltaire a pu lui faire l'affront mérité de le choisir pour parrain de sa *Pucelle*.

Un trait bizarre du Morgante, que nous retrouverons plus tard dans Rabelais, c'est un mélange d'érudition et de bouffonnerie. Il y a beaucoup d'histoire, de théologie, de physique même dans cette épopée burlesque et trop souvent obscène. Cette alliance bizarre, dont, je pense, on trouve les premières traces dans la seconde partie du roman de la Rose de Jean de Meung, est un fait caractéristique de l'histoire littéraire, dont il serait curieux de suivre, d'âge en âge, les transformations. Quand on étudie les mouvements, les progrès et les reculs de l'esprit humain, l'on voit ou l'on croit voir s'ouvrir à tout moment et de tout côté, des perspectives infinies; mais je ne puis m'engager dans tous ces chemins qui croisent ma route.

Le Roland amoureux ou plutôt *enamouré* (Orlando innamorato) fut imprimé sept ans après le Morgante Maggiore. Les auteurs sont contemporains. Le comte Matteo Bojardo, le seigneur de Scandiano, courtisan des ducs de Ferrare, a-t-il connu l'œuvre de Pulci, patricien de Florence et favori des Medici? Je n'en sais rien; mais ils semblent aller au devant l'un de l'autre. Pulci donne au vieux Roland populaire la seule forme qui peut plaire à des esprits

raffinés, sceptiques et blasés; Bojardo ranime l'inspiration languissante des romans de la Table-Ronde : il trouve, pour leur muse devenue vieille, dans la poésie populaire, une fontaine de Jouvence.

En effet, Lancelot et Tristan ne font plus pleurer. En Italie, c'en est fait de la religion de l'amour, de l'amant fidèle à toute épreuve et soumis comme un esclave : les femmes n'y croient plus guère, et les hommes commencent à juger inutile de faire semblant d'y croire. Autre chose est, pourtant, d'en rire et de s'en moquer ouvertement On n'en est pas encore à ce point. Lancelot et Tristan ne font plus pleurer; ils ne font pas rire encore; ils ennuient, Lancelot surtout. Alors, que fait le comte Bojardo, gentilhomme galant et fin lettré, courtisan, politique habile, seigneur en son domaine, gouverneur pour le duc de Ferrare à Reggio, puis à Modène, bref, connaissant les grands et n'ignorant ni la bourgeoisie, ni le peuple? Il prend les héros populaires du cycle de Charlemagne; il leur fait parler de même que Pulci, la langue poétique à la mode, l'*octave*, mais il leur donne les sentiments et la courtoisie des héros de la Table-Ronde, avec exagération. Il y mêle bien d'autres éléments encore, qu'il puise dans la mythologie et les lettres antiques. Plusieurs écrivains, non méprisables, ont prétendu voir dans ce poème une œuvre aussi sérieuse d'inten-

tions que *la Jérusalem délivrée*. A ce propos, M. Rajna, dans l'intéressante *introduction* de son livre sur les *sources du Roland furieux*, à quelques pages pleines d'esprit et de verve (1). Tout en me ralliant à son avis, je ne suis pas très étonné de l'erreur de ces critiques; Bojardo ne bouffonne pas, comme Pulci; son ironie est discrète; il sourit à peine en vous contant les aventures étranges, les exploits incroyables des chevaliers et leur servage amoureux, enchaînant toutes les facultés de leur âme; seulement, il transporte les sentiments factices du cycle d'Arthur dans le cycle de Charlemagne; rien que ce mélange, en lui-même, est doublement irrévérencieux : un admirateur sincère et convaincu de Roland, pas plus qu'un prôneur, sans arrière-pensée ni réserve, de Lancelot, ne se fut avisé de greffer ensemble la rude simplicité du champion de la foi chrétienne avec la passion courtoise et raffinée du héros de l'amour.

Jusque là, même, à ce qu'il semble, dans le Morgant de Pulci (2), Roland était fidèle à sa fiancée, la belle Aude : à la cour de Ferrare, l'idée qu'un tel amour pût faire l'objet d'un poème ou d'un roman ne pouvait se présenter à personne; et le titre seul de Roland enamouré devait amener le sourire sur les lèvres.

(1) P. 24 et ss.
(2) V. Rajna, *Les sources de Roland furieux*, p. 24.

L'âme du poème, c'est en effet bien l'amour : non pas le chaste amour de Roland ou de Sifrid ; non pas les amours inconstants de Gauvain, ses caprices et ses conquêtes : un amour nouveau, qui dérive de celui des Lancelot et des Tristan, mais avec des changements déjà très caractéristiques. Angélique a la même puissance que la reine Guenièvre, mais on subit cette puissance, on ne l'adore plus ; l'esclave baise encore la main qui le frappe ; mais il n'est plus fier de ses chaînes ; la déesse est descendue de l'autel : tout en l'aimant, on la juge et l'on se juge soi-même, on la trouve capricieuse, injuste, cruelle, on se trouve lâche de subir tant d'affronts. On les subit pourtant ; car on trouve que tel qu'il est, avec toutes ses misères, l'amour est encore ce qu'il y a de meilleur au monde. Il y aurait mieux peut-être, si les romans disaient vrai ; l'amour et la courtoisie de la Table-Ronde sont de bien belles choses ; malheureusement, elles n'existent pas. Voilà, je pense, le fond du cœur du comte Matteo Maria Bojardo. Les peines d'amour de Roland le touchent ; mais elles sont un peu ridicules ; de sorte qu'il s'en émeut sans doute, mais en même temps il s'en amuse. Ce bon Roland est vraiment trop simple et trop crédule...

Nous touchons à l'Arioste...

Ici le Président s'interrompt, hésite un instant, et dit : le Roland furieux vaut bien un

chapitre à part. Dans cette course à travers les siècles, pour y suivre les traces de l'idéal créé par les romans de la Table-Ronde, — dans ce *train rapide* que nous avons pris, — nous avons brûlé bien des stations, et nous n'avons fait que nommer en passant quelques-unes des principales. Mais l'Arioste mérite de nous arrêter. Seulement, comme hier nous nous sommes couchés tard et que nous avons faussé compagnie aux dames, je remets l'Arioste à demain.

CHAPITRE XIII.

ROLAND FURIEUX.

Le Président. L'Arioste ! Le Roland furieux ! Vous le connaissez et vous en avez lu bien des critiques. C'est un sujet rebattu. Je n'ai pas la prétention d'en dire des choses bien nouvelles; mais j'en veux parler en chrétien. Parler en chrétien, même dans certains milieux où l'on se dit, où l'on se croit peut-être catholique, c'est une originalité.

C'est par là que je vaux, si je vaux quelque chose.

L'Archiviste. Serait-ce de *notre* milieu que vous dites cela, mon cher Président ?

Le Commandant, à mi-voix. Il serait diablement sévère, le Président, alors !

Le Président. Non. Nous autres, en y comprenant même le Commandant...

Le Commandant. Hé ?

Le Président. ... Avec un peu d'indulgence, en y comprenant même le Commandant, nous sommes tous à peu près chrétiens...

Le Commandant. Merci !

L'Archiviste. Alors, à qui donc en avez-vous, cher ami ?

Le Président. A certain critique dont je viens de lire une page qui m'a rendu nerveux.

Le Roland furieux est un caprice de poète, une fantaisie d'imagination, soit. Mais il n'y a peut-être pas de livre qui reflète mieux, sans exagération ni violence, l'esprit et les mœurs du monde élégant et courtois, en Italie, dans la première moitié du XVIe siècle. Le début du poème est caractéristique :

Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori
Le cortesie, l'audaci imprese io canto...

Chanter les dames, les chevaliers, la courtoisie, la valeur et l'amour, tels que les rêvait ce monde riche, voluptueux et corrompu, qui faisait alors la mode ; les princes et les gentilshommes spirituels, sceptiques, licencieux et prodigues ; les belles dames orgueilleuses, tendres et capricieuses. coquettes et volages qui brillaient au temps de la splendeur des Borgia, des Este et des Medici...

Diro d'Orlando in un medesmo tratto
Cosa non detta in prosa mai ne in rima...

Et du même coup, dire de Roland des choses qui n'ont jamais été dites, ni en prose ni en vers ! Comme l'Arioste connaissait bien son public, et savait ce qu'il faut lui promettre pour l'allécher ! Il lui faut du nouveau, mais sans trop sortir de ses habitudes; du nouveau qui soit à la mode.

La véritable admiration, dans les âmes saines, fortes et généreuses, ne se fatigue pas plus que le véritable amour. Il y a de ces âmes-là, grâce à Dieu, dans tous les siècles; c'est pourquoi Roland et le Cid peuvent revivre encore, d'âge en âge; la jeunesse d'Homère et celle de Dante sont éternelles. Mais il y a dans toutes les sociétés vieillies, des gens blasés, fatigués par l'abus des jouissances faciles, indifférents, égoïstes, incapables d'amour et de haine; ces gens-là, dans leurs lectures comme dans leurs plaisirs, ont toujours soif de nouveauté, — « Il nous faut du nouveau, n'en fut-il plus au monde ! » — Il te faut de nouveaux jouets, pauvre vieil enfant gâté ? Mais qu'y a-t-il de vrai, de grand, de noble et de juste au monde, qui ne soit nouveau pour toi ? De l'Homme, tu ne connais que des passions viles ou factices, de vains rêves et des réalités misérables : de la Nature, tu ne sais rien... Et tu t'ennuies ! N'as-tu pas toute la science et toute l'histoire, coupe inépuisable où c'est à peine si tu as trempé le bout de tes lèvres ? Mais regarde; tâche de voir et de comprendre.

Les splendeurs de la création; celles de l'art, son émule; tout ce que Dieu, par lui-même et par les hommes, a fait dans l'espace et dans les siècles, n'est-ce pas une carrière toujours nouvelle offerte à toute noble et généreuse curiosité ?

— « Regarder ? Comprendre ? Non. C'est un effort de volonté. Je n'en veux pas. Je veux que le plaisir vienne me chercher au fond de ma paresse; je veux qu'on châtouille mon esprit et mes sens, qu'on m'étonne et qu'on me secoue dans ma torpeur. »

Tel était le monde auquel voulait plaire l'Arioste. Et je le répète : qu'il le connaissait bien, ce monde-là ! « Je vais vous parler, semble-t-il dire, de Roland et de la guerre de Charlemagne contre les païens. Roland, Angélique, Agramant, Charlemagne, ce sont pour vous de vieilles connaissances. Je n'aurai donc pas besoin d'exposer laborieusement le sujet; c'est chose faite; mes prédécesseurs ont pris cette peine, et vous l'ont donnée; pourquoi recommencerais-je ? Acceptons nos vieux héros tels que Bojardo nous les a laissés. Mais, — vous allez voir ! — Je vous en conterai d'étranges nouvelles ! Je vais rire au nez de tous ces paladins, comme Pulci, sans être, comme lui, pédant et grossier : je suis de bonne compagnie; les dames pourront me lire, et le Diable n'y perdra rien. Comme le comte Matteo, je chan-

terai l'amour : mais, entre nous, Messieurs, je suis un peu plus déniaisé... Son Roland enamouré, je le ferai fou tout-à-fait... Oh ! ne vous fâchez pas, Mesdames ! Fou d'amour, comme Lancelot, comme Tristan, comme nous le sommes tous ; fou, comme j'ai bien peur de l'être moi-même ! »

Se da colei che tal quasi m'ha fatto...

Il y a, quant aux *faits*, bien peu d'invention dans l'œuvre d'Arioste. Le cycle de la Table-Ronde est la source inépuisable où il a pris outre la folie de son héros, la plus grande part de ses balivernes (1), comme disait plus énergiquement le cardinal d'Este : « Dove Diavolo, messer Lodovico, avete pilgliato tante c...? » Il y joint des imitations classiques, de Catulle, de Stace, d'Ovide et surtout de Virgile ; mais quel art de renouveler tout cela, de tirer parti de ces vieux thèmes oubliés ou rebattus, de fondre dans une ironie souriante et dissolvante les choses les plus disparates, et d'entasser en se jouant des folies ; mais des folies tour-à-tour gracieuses, terribles, voluptueuses, bouffonnes, d'une bouffonnerie capable d'arracher le rire au plus sombre, d'une ardeur de volupté

(1) V. le livre de M. Rajna, déjà cité ; et la Littérat. française au moyen âge, de M. G. Paris, nº 62, 63 et 64.

capable de tenter le plus rigide; changeant de ton, de sujet, d'allure, avec une telle aisance, un tel art de puiser partout, sans effort, et de s'approprier ce qu'il prend de toutes mains; une fantaisie tellement originale qu'on n'avait jamais rien vu de si joyeux, de si libre, de si délicieusement saugrenu, de si spirituellement absurde; et puis, notez que c'était on ne peut plus *moderne :* c'était plein d'allusions malicieuses, assez transparentes pour que chacun se reconnut dans ce qui flattait sa vanité, assez discrètes pour qu'il ne reconnut que son voisin dans ce qui lui semblait ridicule.

Mais l'Arioste ne voulait point seulement plaire : il voulait vivre largement, aux dépens de ce monde frivole. Il ne se contentait point d'amuser ses protecteurs : il les flattait, les célébrait, les encensait; il leur promettait une gloire immortelle, pour les pousser à se montrer envers lui de plus en plus généreux. Le luxe, l'or versé à pleines mains dans les festins, les tournois et les fêtes galantes, mais surtout dans les présents faits aux poètes : c'est, pour l'Arioste, la vertu chevaleresque par excellence. « Largesses, largesses, chevaliers ! »

Piacciavi, generosa Erculea prole
Ornamento e splendor del secol nostro,
Ippolito, aggradir...

« Daignez, généreuse race d'Hercule, ornement et splendeur de notre siècle, Hippolyte, daignez agréer... »

L'exposition, selon les règles classiques, est courte, claire et complète : les trois premières strophes expriment parfaitement l'esprit du poème tout entier : chanter, sur un vieux thème, des variations nouvelles; amuser et flatter ceux qui paient le plaisir et la louange.

N'allez pas vous tromper sur ma pensée. Je ne dirai certainement pas de l'Arioste ce que M. Pio Rajna dit de l'Aveugle de Ferrare, auteur du *Mambriano* : « Un uomo che canta, canta, canta, per aggradire ad un signore, non già perche lo vivifichi internamente il sacro fuoco dell'arte. » L'Arioste avait, lui, ce feu sacré de l'art ou ce diable au corps, comme dit Voltaire; tout en amusant le mieux qu'il pouvait ses protecteurs, il s'amusait lui-même. Je ne veux pas non plus trop lui reprocher ses flagorneries : c'était la mode, en ce temps-là, dans son pays

S'il faut en croire le poète lui-même, le cardinal Hippolite et son frère Alphonse d'Este, duc de Ferrare, ne payaient point magnifiquement son zèle. Il ne cesse pourtant point de les louer; mais, en même temps, il en loue bien d'autres. Comme le semeur de l'Evangile, il

sème largement partout, sans trop s'inquiéter de choisir le terrain fertile : qui peut savoir où germera la récolte ?

Largesses, largesses, chevaliers ! Il répand à pleine main l'éloge (1) sur toutes les grandes familles italiennes, qui rivalisent de luxe et de magnificence : Gonzague, della Rovere, Borgia, Sforza, Doria, Médici, Este surtout; il n'oublie ni les femmes, ni les maîtresses des princes, témoins la célèbre Lucrèce et la belle Lippa de Bologne, mais il ne se contente pas d'ensemencer ainsi d'éloges l'Italie ; d'un grand geste circulaire et d'un bras vigoureux, il envoie cette graine de subsides, par dessus les Alpes, dans l'Europe entière : Henri VIII et Charles-Quint en ont une part presqu'aussi large que Léon X ; mais de tous, le mieux traité, c'est le roi de France :

Con grande e della Chiesa e dell' Ispano
Campo e del Forentin vergogna e scorno
Espugnerà el castel che prima stato
Sarà non espugnabile stimato.

La gloire de François premier, c'est la défaite et la honte de l'Eglise et de Florence : mais qu'importe ? Le roi-chevalier n'est-il pas le père des lettres ?

(1) Allégorie de la Fontaine, ch. XXVI, st. 30 à 53. — Eloge des dames, ch. XIII, st. 57 à 74. — La race d'Este, ch. III, st. 23 à 43. — Et passim.

Et puis, c'était après Marignan. Il est vrai que plus tard nous verrons Merlin prophétiser que l'Italie sera funeste aux français (1). Mais c'était, sans doute, après Pavie.

Quant aux amours décrites dans le *Roland Furieux*, il me paraît difficile d'en donner une idée, même voilée et discrète. Les plus étranges aberrations de la luxure trouvent l'Arioste fort indulgent : elles ne lui semblent justiciables que de ridicule (2).

Les chevaliers ne se piquent en aucune façon d'être fidèles à leurs dames. Au contraire, ils saisissent avec empressement toutes les occasions d'être infidèles ; et le poète déclare qu'ils seraient bien sots d'agir autrement.

Roger tient la belle Angélique en son pouvoir au fond d'un bois solitaire...

N'oubliez pas, je vous prie, que Roger est le véritable héros du poème, bien plus que Roland; c'est le fondateur de la maison d'Este ; c'est le *Pius Aeneas*, le grand aïeul d'une lignée de héros.

Par son mariage avec Bradamante (qu'il finira par épouser) « l'antique sang des princes Troyens, réunissant ses deux branches les plus nobles, deviendra l'ornement, la gloire et les délices de toutes les races qui vivent sous le

(1) Ch. XXXIII, st. 10 et ss.
(2) Ch. XLIII, st. 72 ss. et ch. XXXV. st. 33 ss.

soleil, de l'Indus au Tage, du Nil au Danube et d'un pôle à l'autre. De lui naîtront des princes qui feront, comme le sage Auguste et le prudent Numa, par leur valeur et par leur bonté, revivre le premier âge d'or ; des capitaines et des chevaliers, qui, par le génie et la valeur, rendront à sa chère Italie toute sa gloire d'autrefois et ses armes invincibles (1)... »

En un mot, c'est de lui que doit sortir l'illustre famille d'Este dont l'Arioste espère les bienfaits.

Ce Roger, disais-je, tient la belle Angélique en son pouvoir... Mais Angélique ne veut pas du tout de son amour et ne songe qu'à lui échapper ! Mais Roger est amoureux de Bradamante ! Eh bien, qu'est-ce que cela fait ? dit l'Arioste. Ne voilà-t-il pas de belles raisons pour se priver d'un plaisir qui s'offre à lui ?

L'Arioste, en amour, est de l'école je ne dis pas seulement de Gauvain, mais d'Agravain (2). Il semble penser que prendre une femme de force n'est un crime que si l'on est vieux et laid (3).

Qual ragion fia, che 'l buon Ruggier raffrene
Si che non voglia ora pigliar diletto
D'Angelica gentil...

(1) Orl. fur., ch. III, st. XVII et ss. – Aeneid. ch. VI, v. 755 et ss.
(2) V. t. II de ce livre, p. 123.
(3) Ch. VIII. St. 45.

Quant à Bradamante, d'habitude si présente à son cœur, il n'y songe guères en ce moment-là : mais eût-il ce souvenir d'amour aussi vif que jamais, bien niais serait-il de laisser échapper cette autre beauté (1) ! »

Di Bradamante non pui gli sovviene
Che tanto aver solea fissa nel petto :
E se gli ne sovvien pur come prima
Pazzo è se questa ancor non prezza e stima.

Il y a, dans le Roland, quantité de belles princesses qui courent les grands chemins, comme Angélique. On le voit, elles sont exposées à bien des dangers, en terre chrétienne comme en terre musulmane : aussi, pour conserver intacte à Roger l'épouse qui doit être la grande aïeule de la maison d'Este, l'Arioste en a-t-il fait une amazone, une *femme-chevalier,* capable de se défendre elle-même et d'imposer par la force le respect qu'elle exige.

Au reste, les autres sont-elles vraiment si désolées de ne pouvoir se défendre ? A part de rares exceptions, les dames de l'Arioste ne sont pas plus sévères en amour que les chevaliers. Et le poète les approuve.

Il existe en Ecosse une loi cruelle, « impie. » Toute femme, qui s'est donnée à un homme dont

(1) Ch. XI, st. 2.

elle n'est pas l'épouse légitime, doit être punie de mort. C'est ainsi que va périr la belle Ginevra. Renaud, à qui l'on raconte cette histoire, « Renaud reste pensif quelques instants, puis répond : mourir ! pour avoir ouvert ses bras à son amant ! que l'auteur de cette loi soit maudit, et maudit celui qui souffre qu'on l'exécute ! La femme digne de mort, c'est la femme insensible à l'amour... »

« Que Ginevra ait ou non fait accueil à son amant, peu m'importe. Je l'en féliciterais beaucoup, si la chose était restée secrète (1). Dans tous les cas, je suis résolu à prendre sa défense... »

« ... Faut-il donc punir ou même blâmer une femme d'avoir pris un ou plus d'un amant, quand l'homme fait impunément vanité de prendre autant de maîtresses qu'il en a fantaisie ? »

L'Archiviste. En dépit du ton plaisant de l'auteur, c'est assez bien raisonner.

Le Président. Oui. Mais si Renaud était marié, raisonnerait-il encore aussi juste ? Jusque-là son impartialité ne lui coûte rien. On a beau faire des théories sociales pour justifier l'injustice des lois et des mœurs qui flétrit dans

(1) D'averlo fatto la loderei molto
Quando non fosse stato manifesto.

Ch. IV, st. 64.

la femme ce qu'on permet et souvent ce qu'on admire dans l'homme : la vérité, c'est que ces mœurs et, j'oserais le dire, ces lois correspondent à l'idéal *égoïste masculin* de l'amour.

L'Archiviste. Doctement, comme on disait jadis en Sorbonne. C'est d'autant plus vrai que, même dans l'adultère, la femme est presque toujours moins dépravée que l'homme.

Oh ! n'insultez jamais une femme qui tombe !
Qui sait sous quel fardeau la pauvre âme succombe !

Qui peut savoir à quelles tentations et combien de temps elle a résisté,

Comme au bout d'une branche on voit étinceler
Une goutte de pluie où le ciel vient briller,
Qu'on secoue avec l'arbre, et qui tremble, et qui lutte
Perle avant de tomber et fange après la chute !

Et quand elle se donne, n'est-ce pas souvent avec une passion profonde et prête à tous les sacrifices ; tandis que l'homme ne la prend, d'ordinaire, que par libertinage, par un caprice voluptueux, indigne du nom d'amour, ou même par vanité ?

L'Arioste, et je lui en sais gré, rend hommage à la supériorité des femmes en amour. Ailleurs, il met leur défense dans la bouche d'un vieillard « plein de droiture et de bon sens » : si l'on

voulait faire l'éloge des femmes, dit-il, certes, la matière ne manquerait pas ! « Pour une seule coupable, on en trouverait cent dignes d'honneur et de respect. D'ailleurs, s'il en est d'infidèles, n'ont-elles pas des excuses ? Quels exemples leur donnent les hommes ? Elles voient leur mari les délaisser et chercher le plaisir chez d'autres, quand elles pourraient leur donner, dans leur propre maison, le bonheur... Ils veulent être aimés; ils devraient aimer eux-mêmes, et rendre autant qu'ils reçoivent. Si j'en avais le pouvoir, je ferais une loi contre laquelle aucun homme n'oserait protester : »

« Voici ma loi : toute femme surprise en adultère sera punie de mort, à moins qu'elle ne puisse prouver que son mari s'est rendu coupable du même crime, ne fut-ce qu'une seule fois. Si elle donne cette preuve, qu'elle soit absoute et qu'elle n'ait rien à craindre, ni de son mari, ni de la justice; car le Christ nous a laissé le commandement : ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas qu'un autre vous fît. »

Malheureusement, l'Arioste se contredit sans cesse, et l'on ne sait jamais s'il est sincère... Il prend maintenant la défense des femmes; mais il vient de leur dire, dans l'histoire de Joconde, les pires injures que l'on ait imaginées. Il nous contera l'héroïsme d'Isabelle, qui mourut plutôt que de rompre son vœu de rester

fidèle à la mémoire de Zerbin, qu'elle aimait ; la douleur inconsolable de Fleur de Lys qui ne peut survivre à Brandimart... Parfois, l'Arioste semble tout attendri par ces nobles amours ; mais avec ce diable d'homme, on ne sait jamais à quoi s'en tenir : pourquoi ces histoires touchantes sont-elles coupées, au moment où l'on s'y attend le moins, par des réflexions comme celles-ci ?

Dans cet âge antique, les dames inspiraient toute confiance ; elles pouvaient courir seules par monts et par vaux, en tout pays : au retour, on les croyait bel et bien aussi parfaitement irréprochables qu'au départ. Le soupçon ne les effleurait même pas. – Fleur de Lys conte à Brandimart la folie de Roland.

L'affreuse nouvelle était fort étrange : et Brandimart aurait eu grand'peine à la croire, si Fleur de Lys ne la lui eût dite : mais d'elle, il en avait cru bien d'autres (1) »

Et les imprécations de Rodomont contre le sexe tout entier : quelle riche collection d'épithètes !

Importune, superbe, dispettose
Prive d'amor, di fede et di consilio,
Temerarie, crudeli, inique, ingrate
Per pestilenza eterna al mondo nate !

(1) Brandimarte si strana e via novella
Credere ad altri a pena avria potuto
Ma lo credette a Fiordiligi bella
A cui gia maggior cose avea creduto.

Ch. XXI, st. 42.

Mais Rodomont est un impie qui blasphème la Nature et Dieu. L'Arioste va prendre contre lui le parti des dames. Soit ; mais comment ?

Quant à moi, de toutes celles que j'aimai jusqu'ici, je n'en ai pas trouvé de fidèles ; je ne veux pas dire qu'elles soient toutes ingrates et perfides : j'en accuse ma cruelle destinée ..

Mais je veux avant de mourir, avant même que mes cheveux blanchissent, tant chercher que peut-être un jour pourrais-je dire : il en est une qui m'a gardé sa foi...

Etrange façon de célébrer la vertu des femmes ! Il semble que même quand il proteste de son respect, l'Arioste leur adresse par moment un coup-d'œil ironique, avec un petit mouvement à peine visible de l'épaule, comme s'il disait : — Belles dames, je sais à quoi m'en tenir là dessus ; mais je dis cela pour faire plaisir aux vieilles, aux laides, aux dévotes... et aux maris.

Quant au courage, à la valeur guerrière, tout ce que nous en avons dit à propos des romans en prose de la Table-Ronde (1) est applicable au Roland furieux. L'intérêt de la guerre entre l'Islam et la Chrétienté s'efface devant, je ne dis pas seulement la moindre rivalité d'amour, mais devant un caprice de vanité ; et parfois même, témoin le duel entre Marphise et Zerbin, on

(1) V. t. II de ce livre, ch. VIII.

se bat rien que pour s'amuser. Nous allons le voir tout à l'heure. D'ailleurs, tout cela n'est que dérision.

Mais dans cette débauche d'esprit, dans cette œuvre de mépris et de scepticisme, y a-t il un sentiment sérieux et sincère ?

Un sentiment religieux ? L'Arioste est-il chrétien ? Peut-être, comme on l'est dans son monde élégant et voluptueux. On va parfois à la messe; mais on se croirait bien ridicule si l'on parlait sérieusement des choses religieuses. L'Arioste parodie les miracles (1); et la « foi vive » des païens lui parait capable d'en faire aussi bien que celle des fidèles (2); il plaisante du baptême: Roger qui est païen n'hésitera guères à se convertir pour plaire à Bradamante : « Pour l'amour de vous, comment ne me plongerais-je pas dans l'eau, dit-il : je n'hésiterais pas même à me jeter dans le feu (3) ! » Enfin, tout le voyage merveilleux d'Astolphe, sous la conduite de St Jean, n'est qu'une longue dérision. N'en déplaise aux critiques italiens, je trouve difficile de comprendre autrement que Voltaire le discours de l'Evangéliste du Verbe sur les écrivains:

Enée ne fut pas aussi pieux, Achille ni Hector aussi

(1) Ch, XXXVIII, st. 32, XXXIX, st. 26.
(2) Ch. XVIII, st. 185.
(3) Ch. XXII, st. 29.

brave que le dit la renommée. On compterait mille et mille guerriers qui devraient passer avant eux. Ce sont les palais et les vastes domaines, prodigués par leurs descendants, qui les ont, grâce aux écrivains, portés au comble de la gloire.

Peut-être ne connaîtrait-on pas les crimes de Néron, peut-être sa mémoire serait-elle en honneur, — le ciel et la terre eussent-ils été ses ennemis, — s'il avait eu l'art de se donner les écrivains pour amis.

Homère attribue la victoire aux Grecs d'Agamemnon : Pénélope, s'il faut l'en croire, en dépit de mille persécutions des prétendants, resta fidèle à son mari. Voulez-vous savoir la vérité ? Retournez absolument ces histoires : les Grecs ont été mis en déroute par les Troyens et Pénélope fut une femme galante.

Vous savez, d'autre part, la réputation qu'on a faite à cette pauvre Didon, qui fut si parfaitement pudique et chaste. Elle passe pour une dévergondée, simplement parce que Virgile Maron ne fut pas son ami. — Si je me mets en peine de ces choses et si j'en parle un peu longuement, ne vous en étonnez pas : j'aime les écrivains, et c'est bien juste, car, dans votre monde, je fus un écrivain, moi aussi.

Et, par dessus tous les autres, j'ai conquis une place que ne m'enlèveront ni le temps, ni la mort : il était bien juste, pour le Christ que j'ai si bien loué, de proportionner ma récompense à mon mérite (1).

En parcourant l'Arioste, le souvenir de Gottfried m'est revenu bien souvent à l'esprit. Chez

(1) E sopra tutti gli altri io feci acquisto
Che non mi puo levar tempo ne morte;
E ben convenne al mio lodato Cristo
Rendermi guidardon di si gran sorte.

les deux poètes, c'est la même ardeur de volupté; et pourtant quelle différence! Pour Gottfried, l'amour est presque une religion dont il est fanatique. A la façon dont il parle du *philtre* (1), on voit qu'il peut s'en passer : l'Arioste en a besoin : la trahison du vassal et le manque de foi du chevalier ne l'étonnent point : c'est la fidélité que Tristan garde à son amante qui lui paraît surnaturelle :

Ch' altra nè ch' ami vuol nè che accarezze
La pozion che già incantata bebbe (2).

Puis, dans l'Arioste, ce qui répond à la *grotte d'amour* (3), ce temple de la fidélité, n'est-ce pas ce paradis profane où Roger s'oublie dans les bras de l'enchanteresse Alcine, pendant que sa pauvre Bradamante abandonnée se désole? C'est tout dire. L'Arioste n'a d'autre culte que le plaisir et se moque de l'amour comme de tout le reste.

Encore une fois, où trouver un sentiment, une émotion profonde et sincère? Peut-être dans le regret de la chevalerie féodale disparue; dans le regret du temps où c'étaient la force,

(1) V. t. II de ce livre, p.
(2) Ch. XXXII, st. 89.
(3) V. t. II de ce livre, p. 182.

l'adresse, la fougue du courage physique, les grandes chevauchées et les grands coups d'épées qui gagnaient les batailles, avant qu'on n'eût inventé ces affreuses machines, « qui lancent balles avec grand bruit et tremblement, massacre de gens et renversement de chevaux. »

Désormais, la gloire ne sera plus le prix de la vaillance, mais de la ruse, de la « cautèle », du calcul; au seigneur féodal accompagné de ses vassaux succède l'officier, l'homme du roi, commandant souvent à plus noble et plus valeureux que lui. La guerre devient un travail, une étude; c'en est fait de l'antique prouesse, des écus resplendissants d'or, portant sur leurs émaux la gloire et les hauts faits des aïeux; c'en est fait des hautes lances avec leurs pennons qui flottent au vent, du fier cimier des casques; c'en est fait du destrier, ce compagnon noble et fidèle, cet ami, presque ce frère d'armes, auquel on donnait un nom, comme à son épée; désormais, ce sont les rustres, les vilains, la piétaille, la foule inconnue, méprisée, la chair à canon, qui gagnera les batailles.

Mais cette passion des furieuses mêlées, de la vigueur exubérante et des exploits gigantesques est-elle, chez l'Arioste, autre chose qu'une passion toute littéraire? ou bien n'est-ce pas, comme il arrive souvent, une forme de son ardeur contagieuse de volupté? Encore une fois qu'y a-t-il

en lui de vraiment sincère? Peut-être un beau cri de colère, de haine, de douleur et de honte; un cri de colère et de haine contre les étrangers qui se donnent rendez-vous pour fouler et pour asservir la patrie; un cri de douleur et de honte de la voir se plongeant et s'oubliant elle-même dans son esclavage et son ignominie (1) :

Dormi, Italia imbriaca...

Tu t'endors, misérable Italie, sentine infâme de tous les vices, tu t'endors ivre de débauches, et tu ne rougis pas d'être tour à tour l'esclave de tous ces peuples qui, jadis, ont été tes conquêtes !

Ce cri de honte et de douleur, nous le retrouverons, en ce temps-là, chez tous les poètes italiens. C'est un lieu commun de tous les peuples en décadence.

Ces protestations, ces exhortations redoublent au lendemain d'une défaite, d'un malheur public, d'un désastre; ce n'est que de nos jours (à ma connaissance au moins) qu'on a trouvé plus beau de se complaire dans une décadence — fausse ou vraie, je ne sais — et de s'en glorifier; ce n'est que de nos jours, qu'on a rencontré des poètes mettant leur orgueil à se proclamer eux-mêmes décadents, fourbus, épuisés jusqu'au gâtisme, corrompus et pourris jusqu'aux moelles.

(1) Ch. XVII, st. 73 à 80.

Mais cette honte, cette indignation même de voir l'Italie esclave, chez l'Arioste, est-ce autre chose qu'un pur lieu commun prescrit par la mode, une de ces banalités déclamatoires qu'il faut répéter et que tout le monde répète, mais qu'il serait souverainement ridicule de prendre au sérieux et au tragique ? Il n'est pas un petit poète sollicitant les largesses de quelque petit prince italien, qui ne pousse d'abord un gémissement sur le malheureux sort de la terre jadis glorieuse des aïeux ; et qui ne propose ensuite à son tyranneau minuscule de reconquérir le monde et de reconstituer l'empire des Césars. Au fond, ces gens-là ne croient à rien — à rien, si ce n'est au trésorier de Son Excellence, foi robuste, espérance toujours vivace, quoique bien souvent trompée !

L'Arioste a, comme les autres — mieux que les autres, — enflé sa voix pour lancer le couplet patriotique d'usage ; mais il a le bon goût de n'y pas trop insister et de revenir tout de suite à ses chevaliers, qu'il avait laissés au milieu d'un brillant tournoi, paradant et caracolant pour plaire aux dames :

Ma, d'un parlar nel altro...

Mais, de propos en propos, comment ai-je pu me détourner ainsi du chemin, que je suivais tout à l'heure ? Je ne me crois pas tellement égaré pourtant que je ne puisse le retrouver encore... Je disais donc : les Syriens, en ce

temps-là, s'armaient à la française; et la grande place de Damas était toute émaillée de cuirasses et de casques brillants. Du haut des balcons, les dames lançaient des fleurs...

La première édition du *Roland furieux* est de 1516; la dernière publiée du vivant de l'auteur, de 1532; l'Arioste mourut en 1533. Pendant seize années de sa vie et pour ainsi dire jusqu'à la veille de sa mort, il n'a cessé de travailler à son poème, de le retoucher, de le polir, de le parer de nouveaux épisodes; il regardait le *Roland furieux* comme la source de sa gloire dans un long avenir. Je crois qu'il avait raison. Jusqu'à présent, son œuvre est l'expression la plus accomplie de l'égoïsme sceptique voluptueux, vaniteux et frivole. Il se passera des siècles, peut-être, avant qu'il soit détrôné.

En ce temps-là, des troupes d'étrangers et de mercenaires parcouraient en tout sens l'Italie, pillant et ravageant tout; les princes et les républiques s'entre-déchiraient ; les supplices fatiguaient les bourreaux; les incendies éclataient dans la nuit, mêlant leurs lueurs aux flambeaux des priapées; le Turc menaçait de toutes parts et venait faire des esclaves jusque sur les côtes italiennes; Luther, à Wittemberg, brûlait solennellement la bulle du pape : à Rome, les gens du connétable de Bourbon dansaient dans les églises et promenaient par la ville, au bout de leurs

piques, les restes des cardinaux tués et mutilés; la peste, fille de la guerre, aggravée de cent contagions cosmopolites apportées par les soudards de tout pays, la peste passait d'une ville à l'autre, dépeuplant Florence, puis Milan, puis Rome... Et l'Arioste continuait à chanter la grande bonté des chevaliers antiques, les dames, les aventures, la courtoisie et les amours.

L'Archiviste. Vous êtes dur !

Le Président. Seriez-vous plus indulgent, mon ami ?

L'Archiviste. Je le voudrais bien. Voyons. Je vous accorde même que l'Arioste se fut très facilement consolé des malheurs de la patrie et que sa foi chrétienne était peu vive... Mais n'a-t-il pas gardé, dans ce naufrage des croyances, le sentiment de l'honneur ?

Le Président. Oh ! oui, l'honneur ! Parlons de l'honneur. C'est très curieux à suivre, dans l'Arioste, l'évolution du sentiment de l'honneur.

Chez Lancelot comme chez Tristan, l'amour se confond avec l'honneur, ou plutôt l'amour est au-dessus de l'honneur : les deux héros trahissent leur suzerain, mentent, se parjurent, et Lancelot monte dans la charette infâme Dans le *Roland furieux*, l'amour est au dessus de tout, sauf de l'honneur, et l'honneur est au-dessus de tout, même de l'amour. Roger reniera son Dieu pour Bradamante: l'amour est au-

dessus de la religion; mais, pour Bradamante, il n'abandonnera pas son seigneur : il serait déshonoré (1).

> Potea in lui molto il coniugale amore
> Ma vi potea piu il debito e l'onore.

L'Archiviste. Le devoir et l'honneur sont au-dessus de l'amour ! Eh bien, n'est-ce pas un progrès sur l'esprit de la Table-Ronde ?

Le Président. Attendez un peu.

Pour le chevalier de l'Arioste, quel est le devoir ? Dans le Roland furieux comme dans le cycle de la Table-Ronde, il n'y a d'autre devoir que l'honneur. L'honneur de l'homme ou plutôt du chevalier (les autres hommes ne comptent pas), c'est à peu près celui de Gauvain. (2) L'Arioste insiste particulièrement d'abord sur la fidélité qu'on doit à son seigneur : c'est naturel, puisque c'est pour son seigneur qu'il écrit ; Il ne pouvait faire autrement et cela ne prouve rien. Ensuite il insiste bien davantage encore sur l'obligation de tenir sa parole, en tout, si ce n'est en amour. C'est surtout dans cette inviolable fidélité à la parole donnée que consiste la « grande bonté des chevaliers antiques (3).»

(1) Ch. XXXVI, st. 80 et ch. XL, st. 68.
(2) V. t. II de ce livre, p. 136.
(3) Ch. I st. 22.

» Mais le poète, dans les exemples qu'il donne de cette loyauté, m'a bien l'air de se moquer de ses lecteurs.

Relisons ensemble quelques fragments de l'histoire de la *vieille Gabrine* :

Marphise, une des amazones de l'Arioste, une de ses femmes-chevaliers, chevauche en la compagnie d'une horrible vieille, vêtue comme une jeune fille. Elle rencontre le chevalier Zerbin.

Il ne peut s'empêcher de rire, voyant le contraste de cette parure juvénile avec cet affreux et antique visage : il dit à Marphise : « Guerrier, vous êtes vraiment bien avisé de conduire par les chemins une demoiselle de telle sorte : vous n'avez pas à craindre de trouver qui vous l'envie. »

La dame, autant qu'on en pouvait juger à sa peau ridée, avait dépassé l'âge de la sibylle. Avec ses atours, elle semblait une guenon qu'on habille pour faire rire le public. Mais elle devint plus hideuse encore, furieuse et les yeux étincelants de colère En effet on ne peut faire un pire outrage aux dames, que de les nommer vieilles ou laides.

Cette illustre et jeune guerrière (Marphise, vêtue en chevalier) feignit d'être piquée des propos de Zerbin, afin de se divertir. Elle répondit : « Ma dame est belle, parbleu ! beaucoup plus belle que vous n'êtes courtois ; mais je crois que vos railleries ne sont pas sincères. Vous feignez de méconnaître sa beauté, pour excuser votre extrême lâcheté »

« Quel est le chevalier qui, rencontrant une dame si jeune et si belle, sans plus de compagnie, au milieu d'une forêt, n'essaierait pas de la conquérir ? — « Elle est si bien avec vous, dit Zerbin, que ce serait dommage de vous la

prendre. Pour moi, je n'aurai pas l'indiscrétion de vous en priver. Soyez donc tranquille. »

« Si, par une autre raison, vous voulez avoir affaire à moi, je suis prêt à vous montrer ce dont je suis capable. Mais il faudrait être bien aveugle pour faire de ceci l'enjeu, ne fut-ce que d'un simple tournoi. Belle ou laide, gardez-la. Je ne veux pas troubler un si grand amour. Vous êtes bien assortis. Je jurerais que sa beauté vaut bien votre vaillance. »

Le chevalier et l'amazone continuent, pendant quelques strophes encore, cette dispute si pleine de convenances et d'égards pour la vieillesse...

L'Abbé. Cela juge et classe un poète. La dignité, la hauteur et la noblesse d'un milieu social se mesurent au respect que l'on a pour la vieillesse des femmes. Dans un cercle de familles chrétiennes, elles sont honorées, écoutées, entourées même jusqu'au dernier jour. Un peu plus bas, on ne cesse pas de les honorer; mais on les délaisse. Plus on descend, plus le vide se fait autour d'elles. Pour les trouver méprisées, bafouées et servant de jouet, il faut, je pense, arriver jusqu'aux bas-fonds sociaux où le corps d'une femme vaut de l'argent et son âme ne compte pas...

Le Président. Vous allez être, je crois, trop sévère pour l'Arioste. La vieille Gabrine a des prétentions juvéniles; puis, c'est une femme d'une abominable méchanceté. Double circonstance atténuante, pour le poète et pour ses héros.

L'Archiviste. Tiens! Vous défendez l'Arioste, à présent?

Le Président. Sur un point. Cela prouve mon impartialité.

J'achève l'histoire. — « Puisque, décidément, vous ne voulez pas me disputer ma belle amie, dit Marphise, eh bien, voyons qui de nous deux pourra s'en débarrasser en l'infligeant à l'autre. Battons-nous et que le vaincu s'engage à lui servir de guide et de protecteur. » — « Soit, » dit Zerbin; et prenant du champ, il fond, la lance en arrêt, sur Marphise; mais, du premier choc, l'intrépide guerrière le renverse, tout étourdi, sur le gazon; puis elle s'approche, en riant, de lui : l'amazone victorieuse le raille — : « Je vous présente madame, dit-elle; plus je la vois aimable et belle, et plus je suis heureuse qu'elle soit à vous. Or, soyez en mon lieu son champion : si vous êtes loyal, tenez votre promesse de la guider et de la défendre... » Et, sans attendre la réponse du chevalier, elle pique des deux et s'en va.

Bien à contre-cœur, le pauvre Zerbin se constitue donc le protecteur de Gabrine. Il en est désolé, surtout quand il apprend, de l'horrible vieille, que son vainqueur est une femme sous l'armure d'un chevalier. Mais sa promesse l'enchaîne.

« Il n'est pas de corde qui puisse, d'après moi, dit le poète, serrer plus étroitement un ballot,

ni de clou qui puisse fixer plus solidement une planche, que la fidélité à la parole donnée n'enlace une belle âme de ses nœuds tenaces, indissolubles (1)... »

Il convient ici de faire une observation. C'est à Marphise, une femme, que Zerbin a donné sa parole; mais, d'abord, ce n'est pas une parole d'amour; ensuite, Marphise n'est pas une femme ordinaire : elle a les privilèges et les droits d'un chevalier, parce qu'elle en a la force et les armes. Voilà pourquoi les lois de l'honneur obligent Zerbin à tenir sa promesse.

L'Abbé. Est-ce l'Arioste qui dit cela ?

Le Président. Non. Mais c'est une interprétation bien conforme à la morale romanesque.

Zerbin, pour défendre la vieille Gabrine, blesse mortellement un valeureux chevalier; il apprend que cette horrible mégère est une infâme débauchée, une empoisonneuse; n'importe; il faut qu'il tienne sa parole et lui assure l'impunité de ses crimes. Elle n'était plus seulement un objet de dégoût pour lui, mais un objet d'horreur. Elle lui rendait toute sa haine, avec usure. « C'est dans ce touchant accord de sentiments qu'ils cheminaient ensemble, à travers la forêt (2). »

Gabrine, par un excès de perversité que

(1) Ch. XXI, st. 1.
(2) Ch. XXI, st. 70 at ss.

l'Arioste lui-même a peine à comprendre, accuse faussement d'un meurtre son guide et son protecteur : Zerbin n'échappe à la mort infamante des traîtres que grâce à la valeur surhumaine de Roland : cent vingt archers (l'archevêque Turpin (1) en a fait le compte, le conduisaient au supplice : Roland fond sur eux, en tue quatre-vingts et met le reste en fuite...

Gabrine se retrouve; et Zerbin la passe, aux mêmes conditions qu'il l'a reçue lui-même, à un chevalier félon dont il veut se venger. — « J'exige, lui dit-il, que tu sois pendant un an le compagnon de cette vieille, et même au prix de ta vie, que tu la défende contre toute injure. Je veux, si elle te le commande, que tu guerroies contre tout venant. »

Ce chevalier félon s'engage par serment à protéger la hideuse vieille, et s'éloigne en sa compagnie. « Turpin, dit l'Arioste, ne nous apprend ce qu'il en advint; mais j'ai lu dans un autre historien (dont je tairai le nom) » qu'avant la fin de la journée, ce chevalier déloyal, au mépris de la foi jurée, pendit la vieille à un arbre du chemin.

Voyons, en bonne foi, peut-on supposer que l'Arioste, en contant de telles histoires, s'imagine glorifier l'inviolabilité de la parole donnée?

(1) Ch. XXIII, st. 62.

Mais il y a mieux encore. Quatre chevaliers preux et loyaux, tombés dans un piège, ont juré (est-ce pour sauver leur vie ? ou pour obtenir leur liberté ? l'Arioste ne le dit pas) ont juré de faire œuvre de brigands : de dépouiller autant de dames et de chevaliers qu'il s'en présentera devant un certain château ; et si celui d'entre eux que le sort désigne pour cette honnête besogne ne vient pas à bout de l'accomplir seul, de se mettre trois contre un. Ce n'est pas très chevaleresque, mais tant pis ! Ils l'ont juré : force leur est de tenir leur parole !

Que pensez vous de cela, Commandant ?

Le Commandant. Je pense qu'un homme qui fait une telle promesse n'est pas un homme d'honneur. Dès qu'il l'a faite, fut-ce pour sauver sa vie, qu'il la tienne ou ne la tienne pas, n'importe, il n'en est ni plus ni moins déshonoré.

L'Abbé. Celui qui, pour sauver sa vie, a fait cette promesse, n'a pas l'âme d'un martyr ni d'un héros — soit ; — mais il est permis d'avoir un peu d'indulgence pour sa faiblesse. Supposons que vous soyez seul instruit de cette promesse, et que la mort de tous ceux qui pouvaient la divulguer vous assure du secret — refuseriez-vous de serrer la main de cet homme ?

Le Commandant. Oui. C'est ce que j'ai fait un jour. Et cela m'a coûté cher. C'était en Afrique. Si j'avais touché la main que me tendait une canaille, il y a beau temps je serais colonel.

L'Abbé Eh bien, moi, je donnerais la main à cet homme, — à celui dont je parlais tout à l'heure, et non votre « canaille, » que je ne connais pas. C'était une canaille impénitente, sans doute; et vous aviez intérêt à la ménager : alors, vous avez bien fait. Je vous reconnais à cette inflexibilité d'honneur. Mais, quant à l'homme dont nous parlions tout à l'heure, je lui donnerais la main, s'il se repentait de sa faiblesse et s'il était bien résolu, pour l'avenir, à la réparer à tout prix.

L'honneur du chrétien, c'est le droit qu'il se sent, au fond de sa conscience, à sa propre estime; quand cet honneur subit une atteinte, elle est irréparable en cette vie. Le pardon efface la faute, mais ne rétablit pas l'honneur : la honte reste, la honte expiatoire et salutaire, jusqu'au jour où sera prononcée cette parole : *ecce nova facio omnia*. Mais moi qui suis le disciple du Maître qui pardonne et du Dieu qui répare, je tendrai la main à cet homme, s'il est triste, humilié, sincère dans son repentir, sa faute fut-elle publique. Les mondains ont une autre façon de comprendre l'honneur. Ce qui déshonore, à leurs yeux, ce n'est pas la faute elle-même. C'est le bruit et le tort qu'elle fait. Etes-vous assez adroit pour éviter ce bruit, ou bien assez fort pour le braver, c'est à dire assez audacieux, assez riche, assez puissant pour imposer le silence par la crainte des

représailles ou pour l'acheter par l'espoir des services, fussiez-vous un voleur, vous resterez un galant homme, un homme d'honneur dans ce monde frivole, cruel et lâche qui tolère tant de choses, en oublie ou feint d'en oublier tant d'autres, mais ne pardonne rien aux faibles ni aux vaincus.

« Il fait large dépense de bien d'autrui, c'est un fort honnête homme, dit Bossuet (1) » et La Bruyère : « Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui : c'est un homme de rien, un malôtru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille (2). »

(1) 1r sermon pour le dimanche des remeaux. sur l'*honneur du monde*.

(2) Caractères. *Des biens de la fortune*.

CHAPITRE XIV

RABELAIS.

Le Président. Il peut paraître assez étrange, à propos de romans chevaleresques, de parler du Pantagruel de Rabelais. Cependant, il me sera facile, au milieu de l'étrange fouillis de ce livre, de ces bouffonneries ordurières mêlées d'un bon sens incisif et souvent d'une haute raison, de vous montrer une satire impitoyable de l'esprit chevaleresque tel qu'il était à la cour de François Ir, ce héros de panache et de fanfare, de parade et de mascarade, dont la prouesse, les amours et la courtoisie étaient vraiment dignes d'être chantées par l'Arioste.

L Abbé. Faut-il vous faire un aveu ? Depuis que le Président m'a fait lire des romans de la Table-Ronde et relire l'Arioste, je me sens pour l'auteur de Pantagruel une certaine faiblesse.

L'Archiviste. Cher Abbé, vous m'étonnez. Vous, si délicat, si distingué, si réservé de façons et de langage...

L'Abbé. Oui, moi. Je ne dis pas que j'excuse

Rabelais ; mais je le comprends. Il m'est arrivé parfois, avant d'avoir pris cet habit, de rencontrer dans le monde certains gens corrects d'attitude, d'une politesse exquise, d'un savoir-vivre accompli, parlant d'une voix douce et, dans un langage décent et « convenable », disant à demi-mot des choses honteuses... Alors il me prenait des envies de mettre des sabots, une blouse, d'allumer un brûle... moustache et d'aller le fumer en compagnie du « binamé fré Chanchet » le charretier : il échange avec sa « maïon » la « botresse » des taloches et des galanteries... énormes ; mais, « saint Houberrrh ! » il vous tordrait le cou, si vous vous avisiez de dire qu'il ne l'épousera pas, dès qu'ils auront à peu près de quoi se mettre en ménage !

Le Président. Je crois que Rabelais lui-même éprouve quelque chose d'analogue à ce que vous dites là, mon cher ami. Les chevaliers de la Table-Ronde l'impatientaient, « foy de piéton ! » Il va bien le montrer tout à l'heure.

Rabelais fut de bonne heure en rapport avec l'Italie. Quand il se rendit à Rome, en 1536, à la suite du cardinal du Bellay, il avait longuement préparé ce voyage par des études préalables ; il emportait avec lui des notes sur les sujets les plus variés : « Farraginem annotationum ex variis utriusque linguae auctoribus collectam mecum detuleram. » Il ne me paraît pas douteux que Rabelais ait lu Pulci, peut-être Bojardo, l'Aveugle de Ferrare et l'Arioste...

Il est au moins certain qu'il connaissait bien les chevaliers de la Table-Ronde; et la preuve, c'est qu'il les met en Enfer, où le Diable les astreint à faire des métiers peu chevaleresques :

Artus de Bretaigne estoit dégraisseur de bonnetz...
Lancelot du Lac estoit escorcheur de chevaux...
Giglain et Gauvain estoient pauvres porchiers...

Tous les chevaliers de la Table Ronde estoient pauvres gaignedeniers, tirans la rame pour passer les rivières de Cocyte, Phlégéton, Styx, Achéron et Léthé, quand messieurs les diables se veulent esbattre sur l'eau, comme sont les bastelières de Lyon et gondoliers de Venise. Mais, pour chascune passade, ils n'en ont qu'une nazarde, et. sur le soir, quelque morceau de pain chaumeny (moisi).

Rabelais estimait encore moins les héros du cycle de Charlemagne, depuis qu'ils s'étaient laissés gâter par le mauvais exemple des chevaliers à la mode :

Les douze pairs de France sont là et ne font rien que je aye veu, mais ils gagnent leur vie à endurer force chinquenandes, alouettes (bousculades) et coups de poing sur les dents.

D'autre part, le héros de Pulci, Morgant, est plus honorablement employé :

Morgant estoit brasseur de biere.

Morgant, au reste, est un des ancêtres de Grandgousier et des autres héros du livre (1), de ces braves et bons géants qui ne ressemblent guère à Lancelot.

Grandgousier, roi des Dipsodes, est on ne peut plus anti-chevaleresque. Je cite Rabelais en supprimant, par-ci par-là, quelque grossièreté parfaitement inutile d'ailleurs, et qui ressemble, pour employer une comparaison de Rabelais lui même, à une broderie de ... *boue* mise à une étoffe précieuse.

Aux environs de la frontière qui sépare la Dipsodie du royaume de Lerné, des fouaciers (2) lernéens se sont pris de querelle avec des vendangeurs dipsodes. Tous les torts sont du côté des gens de Lerné. Toutefois, ils vont se plaindre de l'insulte qu'ils ont reçue au roi Picrochole; et ce roi, fier et chevaleresque, prompt à venger l'honneur du drapeau, se met à l'instant même en campagne.

Au reste, le valeureux Picrochole a plus d'une raison pour aimer la guerre : outre qu'il veut acquérir de la gloire, ses finances ne sont point dans un état plus florissant que celles du *Roi-chevalier*; il fait largesse à tout venant; son

(1) Liv. II. ch. 1.

(2) La fouace est une espèce de galette. (Note de l'éd. de Burgaud des Marets et Rathery.)

trésor est vide, et comme lui disent ses courtisans, « Grandgousier de prime abord facilement déconfit, vous recouvrerez argent à tas, car le vilain a du comptant. Vilain, disons-nous, parce qu'un noble prince n'a jamais le sou. Thésauriser est fait de vilain. »

Cependant Grandgousier ne se doute de rien.

Grandgousier, après souper, se chauffe à un beau, clair et grand feu; et, attendant griller des chataignes, écrit au foyer avec un bâton brûlé d'un bout, dont on escarbotte le feu, faisant à sa femme et famille de beaux contes du temps jadis.

C'est ainsi que le bon Grandgousier, ce soir-là, tient sa cour. On vient lui annoncer que Picrochole, roi de Lerné, est entré sans déclaration de guerre sur le territoire des Dipsodes et ravage tout.

Hélas, dit Grandgousier, songé-je ?... Picrochole, mon ami ancien, de tout temps, de toute race et alliance, me vient-il assaillir ?...

... Toute ma vie je n'ai rien tant recherché que paix... Je n'entreprendrai guerre que je n'aie essayé tous les arts et moyens de paix.

Alors il écrit à son fils absent, pour le rappeler auprès de lui, cette belle lettre dont je veux citer au moins un passage :

Mon fils bien-aimé, reviens en diligence pour secourir, non tant moi (ce que toutefois naturellement tu dois) que

les tiens, que par raison tu dois sauver et garder. L'exploit sera fait à moindre effusion de sang qu'il sera possible. Et, si *possible est par engin plus expédient, cautèles et ruses de guerre*, nous sauverons toutes les âmes, et les envoyerons joyeux à leurs domiciles.

Voilà comment le juste et sage Grandgousier entend la prouesse.

D'ailleurs, s'il se prépare à la guerre, c'est par nécessité : car il la déteste. Il épuise tous les moyens de l'éviter : il charge un ambassadeur d'aller demander à Picrochole le motif de cette agression inattendue. Cet ambassadeur invoque la foi jurée, la raison, la justice, l'intérêt des deux nations que leur alliance rend inattaquables : à tout cela Picrochole ne répond rien, « sinon qu'il dit en colère quelques mots de fouace. » On rapporte le propos à Grandgousier, qui fait une enquête, et constate que tous les torts sont du côté des Lernéens. Ils passaient sur la route avec un chariot de fouaces et les vendangeurs leur ayant offert courtoisement d'en acheter au prix du marché, ils ont répondu par des injures ; l'un des charretiers a, traîtreusement et sans provocation, frappé de son fouet un des vendangeurs. Là-dessus, bagarre ; les gens de Lerné ont eu le dessous, et les Dipsodes ont pris de force — en les payant largement, néanmoins — les fouaces qu'on ne voulait pas leur vendre.

Les choses, étant ainsi, l'avis unanime du con-

seil de Grandgousier est de rompre toutes négociations avec Picrochole et de résister énergiquement, par la force, à son agression.

Mais Grandgousier, je l'ai dit, est absolument dépourvu du *point d'honneur* chevaleresque; malgré l'avis de son conseil, il fait une dernière tentative pour éviter la guerre.

Bien qu'on ait payé largement les fouaces « destroussées », il en restitue le centuple. Il envoie encore une fois son ambassadeur au roi de Lerné, avec cinq charettes à bœufs pleines de fouaces et, comme indemnité pour le plus maltraité des fouaciers, une somme d'argent énorme. Il lui offre en outre une métairie, possédable en franc alleu. « Et pour Dieu vivons en paix et amis comme par devant. »

Picrochole ne consent même pas à recevoir l'ambassadeur et le fait renvoyer « au capitaine Touquedillon » qui l'écoute tout en affûtant un canon sur le rempart. Touquedillon rend compte du message à son maître « et de plus en plus envenime son courage, » lui disant — « Ces rustres ont belle peur ! — Grandgousier... *a des coliques,* le pauvre beuveur ! »

Adonc prindrent argent, et fouaces, et bœufs, et charrettes, et renvoyèrent les gens du roi des Dipsodes sans mot dire, sinon que plus n'approchassent de si près, pour la cause qu'on leur dirait demain. Ainsi sans rien faire retournèrent vers Grandgousier et luy contèrent le tout :

adjoustans qu'il n'estoit aucun espoir de les tirer à paix, sinon à vive et forte guerre (1).

En quelques jours, l'armée de Picrochole est misérablement battue. Grandgousier assemble ses nombreux prisonniers et leur fait un discours dont voici quelques extraits :

Le temps n'est plus d'ainsi conquester les royaumes, avec dommage de son prochain frère christian : ceste imitation des anciens Hercules, Alexandres, Hannibals, Scipions, Césars et autres tels, est contraire à la profession de l'Evangile, par lequel nous est commandé garder, sauver, régir et administrer chascun ses pays et terres, et non hostilement envahir les autres. Et ce que les Sarrasins et barbares appelèrent jadis prouesses, maintenant nous appelons briganderies et meschancetés. Mieulx eust il (Picrochole) mieulx eust-il fait soy contenir en sa maison, royallement la gouvernant, que insulter en la mienne, hostilement la pillant ; car par bien gouverner l'eût augmentée, par me piller sera destruict.

Nos pères, ayeulx et ancestres de toute mémoire ont esté de ce sens et de ceste nature que, des batailles par eux consommées,ont pour signe mémorial des triomphes et victoires, plus voluntiers érigé trophées et monuments ès cœurs des vaincuz, par grace, que ès terres par eux conquestées, par architecture. Car plus estimoient la vive souvenance des humains acquise par la libéralité, que la mute inscription des arcs, colomnes et pyramides, subjects es calamités de l'air, et envie d'un chascun.

Le bon géant Grandgousier, généreux vain-

(1) Liv. I, ch. 52.

queur, congédie les prisonniers et les renvoie chez eux :

... Serez à l'issue des portes payés chascun pour trois mois pour vous pouvoir retirer en vos maisons et familles; et vous conduiront en sauveté six cents hommes d'armes et huit mille hommes de pied... afin que par les païsans ne soyez oultragés. Dieu soit avec vous. Je regrette de tout mon cœur que n'est icy Picrochole. Car je lui eusse donné à entendre que sans mon vouloir, sans espoir d'accroistre ny mon bien, ny mon nom, estoit faite ceste guerre.

En effet, Picrochole a disparu. « Toutefois l'on m'a dit qu'il est de présent pauvre gaigne-deniers à Lyon, cholère comme davant. »

Le bon Grandgousier prend toutes les précautions nécessaires pour que le royaume de Lerné soit transmis à son fils mineur.

Il demande seulement qu'on lui livre ceux qui ont « incité, loué ou conseillé » Picrochole et l'ont poussé à la guerre. On voulut en effet les lui livrer, mais on ne les trouva pas. Voyant que les choses tournaient mal, ils avaient fui six heures avant la dernière bataille et s'étaient mis en sureté.

Outre Pichrocole, je ne connais, dans l'œuvre de Rabelais, qu'un seul personnage qui rappelle, par certains côtés, les chevaliers errants de la Table-Ronde et ceux de l'Arioste. C'est Panurge.

Le Commandant. Par exemple ! C'est un peu fort !

Le Président. J'ai dit, *par certains côtés.* Il serait plus juste de dire peut-être, qu'il a, dans certains moments, des prétentions chevaleresques. En effet, comme un vrai chevalier, il est prodigue, magnifique, et fait une dépense vraiment royale (1) ; il a longtemps couru le monde; il est allé à la croisade (2) ; il en raconte des aventures incroyables (3). Il a, dit-il, souffert pour la foi (4).

Il est toujours amoureux, très galant à sa façon (5) : il fait aux dames de jolis compliments :

> C'estoit à vous à qui Paris devoit adjuger la pomme non à Vénus, non, ny à Juno, ny à Minerve : car onques n'y eut tant de magnificence en Juno, tant d'élégance en Vénus, comme il y en a en vous...

Il fait des vers pour sa belle... Mais tout cela s'écroule, tout d'un coup, dans l'ignoble bouffonnerie d'un chenapan vantard, paillard et poltron : à la croisade, il ne s'est point battu, mais il a « fait ses choux gras » ; en amour il

(1) Liv. III. ch. 2 et passim.
(2) Liv. II, ch. 17.
(3) Liv. II, ch. 14.
(4) Ibid.
(5) Liv. II, ch. 21.

n'aime que les succès prompts et faciles, et l'idée que le mari pourrait se fâcher lui gâte le jeu; de sorte qu'il s'enfuit « le grand pas » à la moindre alerte, « de peur des coups, qu'il craint naturellement (1); » et plus tard, il se venge d'une ignoble façon de la femme qui a méprisé son ignoble amour ; bref, c'est un effronté menteur, « malfaisant, pipeur, beuveur, batteur de pavé, ribleur, s'il en estoit en Paris, »

« Au demourant, le meilleur fils du monde. »

(1) Ibid.

CHAPITRE XV.

AMADIS.

De toutes les nations romanes, l'Espagne me paraît celle dont le caractère est le plus fortement marqué. La littérature espagnole subit lentement et comme à regret les mouvements et les transformations qui s'accomplissent au dehors. L'influence étrangère y pénètre pourtant de toutes parts. L'abbé nous a parlé des chevaliers Bourguignons à la cour de Castille(1). C'est un bourguignon qui fonda la dynastie de Portugal. Les comtes de Barcelone, d'autre part, avaient une cour purement provençale. A la Catalogne, ils joignirent la couronne d'Aragon : l'un d'eux, Alphonse II, roi d'Aragon de 1162 à 1196, dans le temps où les cours d'amour battaient leur plein, fut un troubadour, grand protecteur des poètes provençaux et les comblant d'honneurs à sa cour.

Le territoire de ses successeurs fut très varia-

(1) V. t. I de ce livre, p. 299 et 376.

ble ; mais jusque la seconde moitié du XVe siècle (1479) ils possédèrent une grande partie du nord de l'Espagne, et jusqu'à cette époque, leur domaine appartient à la littérature provençale. Lors de la défaite des Albigeois, la cour de Catalogne et d'Aragon devint un refuge pour les troubadours, et le centre du « Gay saber » fut transporté de France en Espagne. La poésie provençale y conserve ses traits caractéristiques : elle est « courtoise », mondaine, aristocratique ; ses inspirations constantes sont la guerre et l'amour ; mais le ressentiment de la lutte contre la France du nord et de la défaite donne à l'injure des « sirventes » un accent particulier de haine.

A partir du XVe siècle, la langue et la littérature Catalane, héritière de la Provence, recule et cède le terrain au Castillan ; l'idiôme des chansons du Cid devient l'Espagnol, de même que la langue de Roland devient le français : mais l'influence des troubadours survit à leur poésie et laisse une longue trace dans l'esprit national.

Qui porte en Espagne les romans de la Table-Ronde ? Les Provençaux, les Bourguignons et bien d'autres encore sans doute, car les chevaliers affluaient de toutes parts pour combattre les infidèles. Les alliances princières ont beaucoup fait pour propager cette littérature en Espagne et en Portugal, comme dans le reste

de l'Europe. Ces romans, dans leurs formes les plus raffinées et les plus extravagantes, étaient connus, traduits et imités en Espagne et en Portugal au XIVe siècle.

S'il faut en croire un vieux romance auquel don Quichotte fait allusion, Lancelot reçut en Espagne un accueil particulièrement flatteur :

Nunca fuera caballero
De damas tan bien servido
Como fuera Lanzarote...
Doncellas curaban dél
Princesas de su rocino.

« Les demoiselles prenaient soin du chevalier, les princesses de son destrier. » Pourtant, l'amant adultère et traître à son seigneur déplut sans doute à certaines lectrices ; c'est ainsi qu'on peut expliquer la naissance d'Amadis, qui n'est autre chose que Lancelot transformé.

A quelle époque remonte l'Amadis ? On en trouve une première fois le nom joint à celui du héros de la Charette dans un poème de Pedro Lopez d'Ayala, chancelier de Castille. Déplorant les erreurs de sa jeunesse, il dit :

Maintes fois je me plus à entendre lire des aventures absurdes, des mensonges évidents, des histoires d'*Amadis et de Lancelot*, des balivernes à charretées...

La jeunesse d'Ayala, mort en 1407 à soixante

quinze ans, nous reporte au milieu du XIVe siècle. Il y avait donc, à cette époque, un roman d'Amadis, assez célèbre pour être cité, sans commentaires, à côté du Lancelot. Un peu plus tard, Vasco de Lobeira, chevalier portugais, écrivit soit une traduction, soit une imitation de l'Amadis. On peut en fixer à peu près la date : l'infant don Alfonse de Portugal, né en 1370, sollicita de l'auteur un changement dans le récit, et l'obtint; nous en reparlerons tout à l'heure. Donnons vingt ans à don Alfonse; cela nous conduit à 1390.

Enfin, l'Amadis espagnol de Garci-Ordonez de Montalvo fut écrit entre 1492 et 1504 : après la prise de Grenade, avant la mort d'Isabelle la Catholique. C'est l'Amadis que nous connaissons. Don Pascual de Gayangos, dans son catalogue des livres de chevalerie, en compte vingt et une éditions, de 1510 à 1587. Voici le titre complet : *los quatro libros del muy esforzado y muy Virtuoso Caballero Amadis de Gaula, nuevamente emendados y hystoriados* (1).

Ainsi donc, selon toute probabilité, l'Amadis de Garci-Ordonez de Montalvo est un remaniement d'un thème qui remonte, au moins, au milieu du XIVe siècle. Quoi qu'il en soit, l'Ama-

(1) V. *Biblioteca de autor. espan. etc. — Libros de caballerias*, Madrid, Rivadeneyra, 1857.

dis devint le centre d'un nouveau cycle chevaleresque très fécond, et sa renommée, s'étendant par toute l'Europe, surpassa bientôt celle de tous les vieux héros de la Table-Ronde.

Ses exploits sont, au reste, gigantesques, merveilleux, impossibles comme ceux de ses prédécesseurs. Là n'est point la différence.

Je définis l'Amadis : un effort pour moraliser Lancelot — Oriane et son amant sont libres et leur passion n'est point adultère A part cette différence, absolument capitale, il faut le reconnaître, (c'est une véritable révolution morale dans le roman d'amour) Amadis ressemble trait pour trait à Lancelot. Vous allez en juger.

Il doit combattre un terrible géant. « Si tu peux parler à ma dame Oriane, dit-il à son écuyer, prie la de ma part de se placer de telle façon que je la puisse voir pendant la bataille. Car sa vue suffit à me rendre vainqueur dans cette aventure et dans toute autre, fut-elle mille fois plus périlleuse (1). »

Oriane lui a-t-elle témoigné quelque colère? « Je n'ai plus, dit-il, ni tête, ni bras, ni cœur. » En perdant les bonnes grâces de son amante, il a tout perdu. — « Toute ma valeur me venait d'elle seule, non de moi-même. Je ne compte

(1) Amadis, (bibliot. de autor. espan. — Lib. de Caballerias). Lib. II, cap. 18 — V. t. II, p. 82 de ce livre.

plus... Il n'est pas, dans toute la grande Bretagne, de chevalier si chétif et si lâche qu'il ne puisse me vaincre et me tuer sans peine (1)... »

Aussi, ne lui reste-t-il qu'à mourir de douleur comme eût fait Lancelot. Mais Gandalin, son écuyer, trouve cela fort peu raisonnable. Chez ce Gandalin, sous un vernis encore chevaleresque (il deviendra chevalier), on trouve une première nuance de ce contraste ironique avec le héros, de ce type anti-romanesque de sens commun vulgaire qui donnera naissance au Sancho Panza de don Quichotte, puis à la nombreuse famille des Catalinon, Sgnanarelle et Leporello de don Juan. Gandalin dissuade son maître de mourir. « Votre désespoir, dit-il, manque de bons sens. Vous n'avez aucun reproche à vous faire : abusée par de fausses apparences, Oriane est jalouse : un jour ou l'autre, votre belle saura la vérité. Non seulement elle se repentira de la peine qu'elle vous fait, mais elle vous demandera très humblement pardon ; vous vous réconcilierez ensemble et vos transports seront délicieux ! Ne vaut-il pas mieux vous soutenir par cette espérance, manger et tâcher de vivre, que vous laisser mourir de désespoir en perdant à la fois votre amour, votre honneur en ce monde et peut-être votre âme dans l'autre ? »

— « Jour de Dieu ! Tais-toi, dit Amadis. Tu

(1) Amadis, lib. II, cap. III, t. II, p. 84 de ce liv.

dis de telles sottises et de tels mensonges, que personne en monde ne les pourrait souffrir; Oriane, ma dame et maîtresse, ne se trompe jamais en rien, et si je meurs, que je sois coupable ou non, c'est justement, puisqu'elle le veut ainsi...(1) En l'accusant, tu voulais me consoler: tu mentais par amitié pour moi. Sans cela, je te fendrais le crâne... Tu m'as mis dans une terrible colère... Ne recommence pas. »

C'est ainsi que le triste Amadis devint « le beau Ténébreux »; il eut son accès de folie, comme tout bon chevalier de la Table-Ronde, mais ne « forcena » point : « sans faire d'extravagances d'éclat et de mal, mais simplement de pleurs et de désespoir, il obtint autant de gloire que personne (2). »

Voilà qui suffit, je pense, pour montrer qu'Amadis est bien de la même école amoureuse que Lancelot.

A ce propos, voici quelque chose d'assez curieux. Si Lancelot fut infidèle un jour, c'est (vous vous en souvenez) à son insu, malgré lui (3). L'Espagne et le Portugal connaissaient bien cette histoire, ainsi que l'on peut s'en convaincre, si l'on ne manque pas de patience, en

(1) V. t. II de ce livre, p. 85.
(2) Don Quichotte, part I, ch. XXV.
(3) V. t. II de ce livre, p. 145.

lisant : *la demanda del Santo Grial con los maravigliosos fechos de Lanzarote y de Galaz su fijo* (1). (La quête du St Graal, avec les prouesses merveilleuses de Lancelot et de son fils Galaad.)

Lancelot, disais-je, eut son jour d'infidélité : Amadis point. Il est absolument insensible au désespoir des femmes qui se meurent d'amour pour lui. Telle est la pauvre reine Briolanie. Mais cette dureté de cœur fit grand'peine à l'infant don Alfonse de Portugal. L'auteur de l'Amadis portugais, don Vasco de Lobeira, chevalier de grande bravoure, était de ses amis et de ses protégés : le prince lui proposa de changer l'histoire : les conteurs français avaient trouvé le moyen de contenter Hélène (2), bien que Lancelot fut, autant qu'Amadis même, inflexible, impitoyable dans sa fidélité : ne pourrait-on faire en Portugal pour la pauvre Briolanie ce qu'on avait fait en France pour Hélène ? Vasco de Lobeira, non moins courtois que chevalereux, y consentit, et fit largement les choses; des deux infidélités de Lancelot, l'une purement platonique et l'autre purement matérielle, il en fait une seule, complète : c'est par

(1) Tolède, Juan de Villaquiran, 1515. V. Gayangos, prologue aux *livres de chevalerie*. Madrid, Rivadeneyra, 1857.

(2) V. t. II de ce livre, p. 146.

l'ordre formel d'Oriane, et nullement par sortilège, qu'Amadis, toujours soumis aux volontés de sa dame, lui est infidèle et console Briolanie. Il obéit à regret; mais il obéit, et si bien qu'il a de Briolanie deux enfants, un fils et une fille.

Voilà ce que racontait Lobeira, par complaisance pour la pitié de l'infant don Alphonse. Mais Montalvo proteste, et maintient qu'Amadis fut inébranlable dans sa fidélité; telle est la vérité de l'histoire; et « tout ce qui s'est dit au sujet des amours d'Amadis et de cette belle reine Briolanie est interpolé» : « todo lo que mas desto se dise de Amadis e desta fermosa reina, fué acrecentado (1). »

Il me semble, en effet, que cette histoire fait un disparate complet avec le caractère d'Amadis et plus encore avec celui d'Oriane. Elle ne ressemble guère à la reine Guenièvre : autant l'une est capricieuse, hautaine et dominatrice, autant l'autre est dévouée, modeste et confiante, jusqu'au moment où, sur des indices trompeurs, elle devient jalouse : alors, bien qu'il y a dans ses reproches plus de douleur que de colère, elle est sans pitié, parce qu'elle est sans espoir. Il ne lui reste qu'à mourir; le mal qu'on lui a fait est irréparable. Point d'explications, point d'excuses, point de protestation de repentir. C'est inutile. Elle ne pardonnera jamais.

(1) Liv. I, ch. 40 et 42

Amadis est Lancelot, disais-je. Mais, à côté de lui, dans le roman, se trouve son frère Galaor. qui est Gauvain. Seulement, ses bonnes fortunes sont contées fort sommairement. Par exemple : « Galaor holgo con la doncella aquella noche a su placer ; » mais l'auteur n'en dit pas davantage. « Il convient en effet, quand il s'agit de telles choses, qui sont déshonnètes, de passer légèrement, pour montrer le peu de cas que l'on doit faire de telles amours, teniendo los en aquel pequeno grado que merecen ser tenidos (1). » De même, à propos d'une autre donzelle amoureuse qui se donne à Galaor, l'auteur a soin de dire que si elle était belle, riche et noble, elle ne valait pourtant pas grand'chose et n'en était pas à ses débuts en amour (2).

Brantôme, dans les *dames galantes*, dit qu'il « voudrait avoir autant de centaines d'écus qu'il y a eu de belles, tant du monde que de religieuses, que la lecture de l'Amadis a perdues. » Et M. St Marc Girardin, dans son *Cours de littérature dramatique*, proteste contre ce mot-là. Moi, je n'oserais affirmer que Brantôme a tout-à-fait tort. Peut-être serait-il plus juste de dire : Que de femmes on a trompées, séduites et perdues, au moyen de l'Amadis ! C'est bien

(1) Liv. I, ch. 12.
(2) Liv. I, ch. 23.

Amadis, et non Galaor, qui peut devenir pour les femmes un piège, un instrument de séduction.

Les cours de littérature, en général, donnent de l'Amadis une idée très incomplète et quelquefois une idée très fausse. L'amour de la belle Oriane pour son chevalier est légitime sans doute; mais il est bien terrestre et ne se borne pas longtemps à l'union des âmes.

L'Archiviste. Lui en faites-vous un reproche ?...

Le Président. Non. Je constate le fait, simplement : la phase platonique de cet amour est de courte durée. Lorsque la princesse Oriane « devient une dame (1) » pour nous servir de la périphrase de l'auteur, nous n'en sommes encore qu'au premier livre... Je sais bien qu'Amadis lui a donné sa parole de lui être fidèle pour toute la vie; que la confiance d'Oriane en sa loyauté n'admet ni doute ni réserve; et qu'enfin tant d'obstacles s'opposent à leur union, que ce n'est pas leur faute s'ils ne *célèbrent* leur mariage qu'au trente-quatrième chapitre du quatrième livre.

Remarquez-le, je dis s'ils ne célèbrent leur mariage, et non pas : s'ils ne s'épousent; car, dans l'esprit de l'auteur, dès qu'ils se sont mutuellement donnés leur parole d'être l'un à

(1) Liv. I, ch. 35.

l'autre pour toute la vie, sans partage et sans réserve, ils sont mariés; ils se doivent l'un à l'autre; et l'infidélité serait un adultère véritable.

Cette doctrine est exacte. Pour parler la langue de l'Ecole, la *forme essentielle* du sacrement est l'engagement réciproque : — « Je vous prends pour femme, » — « Je vous prends pour mari. » Avant le concile de Trente, la *clandestinité*, c'est-à-dire l'absence de tout témoin du mariage est bien un empêchement *prohibitif*, mais n'est pas un empêchement *dirimant*. C'est-à-dire que l'Eglise défendait les mariages clandestins, par d'excellentes raisons; c'était donc un péché de se marier ainsi, *sans un témoin*. Mais le mariage une fois fait de cette manière, au mépris de la défense de l'Eglise, n'en était pas moins réel et indissoluble : refuser d'en accomplir les devoirs, c'eût été pécher une seconde fois.

Amadis n'a donc point trompé la confiance absolue d'Oriane, qui, sure qu'Amadis ne peut rien demander qui ne soit juste, parfaitement chrétien, sans reproche devant Dieu, lui disait : « Amigo... yo haré lo que quereis, e vos haced como, aunque aqui yerro o pecado parezca, *no lo sea ante Dios.* » Le saint ermite Nascian, qui, sans les connaître, avait élevé le fils de leur union secrète, s'indigne d'abord lorsqu'il apprend qu'Oriane est sa mère : « L'homme de bien fut étonné d'un tel amour dans une per-

sonne d'une si haute race, qui, plus que tout autre, devait donner le bon exemple : lui faisant des reproches très sévères, il lui ordonna de rompre toutes relations avec Amadis sous peine de mettre son âme en péril. Oriane, en pleurant, lui répondit qu'ils s'étaient donné leur parole comme époux, et qu'elle devait la tenir. » Ayant entendu la confession d'Oriane, il l'absout, lui donnant une pénitence convenable (à sa faute de s'être mariée secrètement) ; faute que les circonstances difficiles où se sont trouvés les amants, explique, atténue, mais n'excuse pas entièrement.

« L'ermite fut très heureux d'apprendre ce mariage, et ce fut heureux aussi pour bien des gens, préservés par cet aveu d'une mort cruelle, comme nous le verrons en détail au quatrième livre... »

En effet, le roi Lisuart, père d'Oriane, veut la marier à l'empereur de Rome, et de là résulteraient de grands malheurs si le saint homme ne venait découvrir au roi que sa fille est déjà mariée et que le jeune Esplandian est son petit-fils. — « Ah ! sainte Marie ! dit le roi, quelle prudence funeste c'était de me tenir si longtemps ce mariage secret ! »

Le concile de Trente déclara nul tout mariage *clandestin*. C'était une mesure de protection pour la femme ; c'était la réponse, flétrissante et juste, de la *morale* chrétienne, aux défail-

lances de l'*honneur* mondain, de plus en plus indulgent pour le mensonge et la déloyauté de l'homme en amour.

Ayant établi quel est, au terme des lois ecclésiastiques du temps, la nature et le degré de la faute d'Amadis et d'Oriane, je prends le récit de Montalvo :

Au cours de leurs aventures, un jour, Amadis et Oriane voyagent ensemble, suivis seulement de la « demoiselle de Danemarck », une compagne complaisante, et de l'écuyer Gandalin. Oriane, fatiguée, demande à s'arrêter pour prendre un peu de repos, dans une jolie clairière au milieu d'un bois touffu, pour dormir sur l'herbe, à l'ombre des grands arbres, au bord d'un ruisseau qui rafraîchit l'air et dont le gazouillement bercera son sommeil. Pendant ce temps qu'elle reposera, l'écuyer d'Amadis ira jusqu'à la ville voisine, à une lieue de là, pour acheter des vivres. Amadis, auquel commence à peser son armure, s'en débarrasse ; la demoiselle, discrète, étend un manteau sur la mousse et se retire à quelque distance, pour dormir, elle aussi, dans un épais fourré. L'écuyer Gandalin, au moment de partir, dit à mi-voix au chevalier : « Senor, quien buen tiempe tene é lo pierde, tarde lo cobra. » — Seigneur, qui tient occasion favorable et la perd, ne la retrouve pas de sitôt. — Amadis entend fort bien ce que cela

veut dire, mais il est si timide ! Se trouvant seul avec sa belle, il est pris d'un tel trouble qu'il n'ose pas même lever les yeux, «que solo mirar no la osaba.»

Comment Oriane s'y prit-elle pour l'encourager ? L'histoire ne le dit point ; mais, quoi qu'il en soit, « se puede bien decir que en aquella verde yerba, encime de aquel manto, mas por la gracia é comedimiento de Oriana que por la desenvoltura ni osadia de Amadis, fué fecha duena lo mas hermosa doncella del mundo. » Si la plus belle demoiselle du monde devint alors une dame, on peut bien avouer que ce fut par la bonne grâce à la fois modeste et tendre d'Oriane, bien plus que par la hardiesse et la désinvolture d'Amadis (1).

L'Archiviste. Il me semble avoir lu cette scène autrefois, mais présentée d'une toute autre façon...

Le Président. Est-ce la traduction d'Herberay des Essarts que vous avez lue ?

L'Archiviste. Oui.

Le Président. Alors je comprends. Le seigneur des Essarts a trouvé l'Amadis espagnol fade; et pour bien établir. comme le dit son ami le seigneur des Maisons « que France a l'avantage à bien parler autant comme à bien faire », il a poivré sa traduction à outrance. le bourreau !

(1) Liv. I, ch. 35.

Dès le premier chapitre — voyez les façons de Dariolette, suivante d'Elisène — il a renversé dans le plat la boîte aux épices, et quelles épices ! Et c'est ainsi tout le long du livre. Par exemple, il a complètement gâté le passage délicat et discret que je viens de vous lire. Mon Dieu, oui; j'avoue que la timidité de ce pourfendeur de géants et de monstres, de cet homme aux muscles et au cœur d'acier qui, dans l'île du Diable, ne tremblera point devant l'Andriaque, j'avoue que la timidité d'Amadis me plaît et me touche; et la bonne grâce à la fois pudique et tendre d'Oriane, sa confiance et son abandon, n'est-ce pas le sentiment d'une épouse chrétienne pour l'homme qu'elle aime *et qu'elle estime* plus que tout au monde ? Ne sait-elle pas, comme elle l'a dit elle-même, que son mari ne lui demandera jamais rien « qui soit mal devant Dieu ? »

Mais Amadis paraît sans doute bien ridicule au seigneur des Essarts. Il développe ou plutôt défigure ces quelques lignes en deux longues pages que je me garderai bien de vous lire. Il commence par s'inspirer de l'Arioste, et nous dépeint Amadis, comme Roger près d'Angélique, se désarmant avec une telle impatience qu'il ne peut venir à bout de dégrafer sa cuirasse : « tant plus il avait de hâte, moins s'il s'avançait. »

... Che s'un lascio sciogliea, duo d'annodava.

Je cite l'italien de l'Arioste. Le français d'Herberay des Essarts n'est pas citable.

Pour Oriane, telle est son « astuce » qu'elle feint de résister à « l'audace » de son amant juste assez, mais pas trop ; puis son visage montre ensemble « un si gracieux courroux, un si content déplaisir... »

Je ne poursuivrai point... Ici, comme dans cent autres passages, Herberay se montre à la fois précieux (passez-moi l'anachronisme) et libertin. Pour qualifier dignement cette façon d'embellir et de corriger un auteur, il faudrait pouvoir user du vocabulaire de Rabelais.

Ces transformations qu'Herberay des Essarts fait subir à l'œuvre de Montalvo sont d'autant plus fâcheuses qu'elles en altèrent ou plutôt en détruisent le caractère essentiel, l'inspiration créatrice, la raison d'être.

C'est, je l'ai dit, une réaction contre l'idéal de la Table-Ronde, contre l'idéal de l'adultère. Dans l'auteur espagnol, cette inspiration se montre dans le style comme dans la pensée : le langage est décent, même quand il s'agit des amours de Galaor ; d'ailleurs, on passe légèrement là-dessus. Le véritable idéal, c'est l'amour d'Oriane et d'Amadis ; ils sont libres tous deux et peuvent se marier ; ils se marient en effet. Seulement, pour soutenir l'intérêt de cet amour conjugal, qui, sans aucun doute, eût paru fade aux lecteurs des romans de la Table-Ronde, il

faut supposer un mariage clandestin : et, par là même, un amour légitime qui soit *romanesque*, c'est-à-dire secret, furtif, contrarié par les mêmes obstacles et sans cesse menacé des mêmes périls qu'un amour coupable.

La renommée d'Amadis fut universelle et sa postérité fut innombrable. L'histoire de sa race emplit des centaines de volumes. Son fils est le vertueux Esplandian; son petit-fils Lisuart de Grèce; son arrière-petit-fils, le très vaillant prince et chevalier de l'ardente épée, Amadis de Grèce; celui-ci fut le père de deux chevaliers invincibles, muy valientes y esforzados y invencibles caballeros, Anaxartès le fort et Florisel de Niquée, qui eut pour fils... Mais cela suffit : bref, il se forme en Espagne une matière épique nouvelle, un troisième cycle chevaleresque rivalisant avec ceux de la Table-Ronde et de Charlemagne.

Bientôt, il faut en convenir, la race dégénère et parmi les descendants du premier des Amadis, beaucoup ressemblent moins à leur illustre aïeul qu'à son frère Galaor. Dans les romans de chevalerie, désormais, on trouvera l'homme à bonnes fortunes à côté de l'amant fidèle, l'idéal masculin de l'amour à côté de l'idéal féminin. Mais le rang et l'espace qu'ils occupent, dans l'ensemble du récit, est variable; et l'*idéal masculin* gagne insensiblement du terrain.

Les romans de la Table-Ronde, relégués au

second rang, continuent pourtant d'avoir de nombreux lecteurs : on édite encore *le Tristan de Léonais* en 1534, le *St Graal* et les aventures merveilleuses de Lancelot et de Galaad, son fils, en 1535.

D'autre part, un nouveau cycle carolingien, modifié par l'influence de la Table-Ronde, perfectionné par des emprunts faits à l'Italie, voit pulluler des chevaliers aussi galants que valeureux, mais parfois un peu compromis par le voisinage des héros de Pulci.

Tel est le *Miroir de Chevalerie*, où « l'on rencontre le seigneur Renaud de Montauban, avec ses amis et compagnons, tous plus voleurs que Cacus. et les douze pairs de France, et leur véridique historien Turpin. » Dans l'auto-da-fé des livres de don Quichotte, le curé, dont je viens de citer les paroles, serait d'avis de leur faire grâce, et de ne les condamner qu'à l'exil, « parce qu'ils ont quelque chose de l'inspiration du fameux Mateo Bojardo. » Puis, sur ces trois cycles primitifs, vient se greffer celui de Palmérin, presqu'aussi fécond que celui d'Amadis ; puis les romans que Gayangos, dans son catalogue, ne parvient pas à classer. Le plus célèbre de ceux-là, c'est Tirant le Blanc, qui existe en trois langues, en castillan, en portugais, en catalan ; ce livre figure aussi dans la Bibliothèque de don Quichotte. Le curé trouve que le style en est le meilleur du monde ; et pourtant

il ajoute : « Celui qui l'a composé méritait les galères, pour avoir dit tant de sottises sans y être forcé (1). »

Ce ne sont là que des sottises littéraires. Il y avait pis. Ces livres de chevalerie, dans une certaine mesure, étaient le reflet idéalisé des mœurs de la jeunesse noble du temps : amours adultères, duels sanglants pour les causes les plus futiles, luxe effréné, mépris des lois, tout cela se paraît du vernis chevaleresque, se revêtait d'un langage et de façons empruntés aux livres à la mode. On avait écrit contre eux des traités de morale et de théologie : par exemple, ceux d'Arias Montanus, linguiste et philosophe; de Louis Vivès, savant et spirituel humaniste (qui fut professeur à Louvain); de Diego Gracian de Aldarete, son élève préféré, secrétaire de Charles-Quint, puis de Philippe II; d'Alejo Vanegas, de Malon de Chaide, du célèbre frère Louis de Léon, de Melchior Cano, professeur à Salamanque, chef du parti philosophique des canistes...

D'autres docteurs moins illustres essayèrent, contre cette contagion romanesque, d'un remède homéopathique. Considérant que l'habitude est une seconde nature, et « qu'il est bien difficile de passer tout d'un coup, sans transition, d'un extrême à l'autre, » ils imaginèrent de mettre leur enseignement chrétien sous des formes

(1) Don Quichotte, 1re partie, ch. VI.

chevaleresques, et de servir aux lecteurs habituels d'*Amadis* et de *Tirant le Blanc* la moëlle et la fleur de l'histoire sainte, accommodée à la sauce qui leur plaisait dans ces folies à la mode, « dar de comer la perdiz desta historia alboroçada con el artificio de las que les solian caer in gusto, » espérant ainsi les affriander (engolosinar) à cette nourriture saine et fortifiante, et leur faire accepter, au lieu d'un seul amant de la beauté, toute une légion d'amants des Vérités éternelles... Ici, ne pouvant imiter en français les finesses du texte même, je le cite : « no uno solo *Amadis* de Gaula, mas muchos *amadores* de la Verdad no creada ; no uno solo *Tirante el Blanco*, mas muchos *tirantes al blanco* de la Gloria... » Ainsi parlait l'auteur de la *Caballeria Celestial ;* et les livres issus de cette idée lumineuse forment toute une bibliothèque : la caballeria Cristiana, la caballeria Celestial, El caballero de la clara Estrella... La *chevalerie Chrétienne ;* la *chevalerie Céleste* ; les *prouesses merveilleuses du chevalier de la brillante Etoile*, sa bataille contre les vices et sa victoire ; l'*histoire du redoutable chevalier de la Lumière* ; le *chevalier du Soleil*, qui soutient d'innombrables combats pour sa dame, la *Raison* ; l'*Histoire du chevalier Pélérin*, *conquérant du Ciel*, etc... Tichnor (1) analyse la *caballeria Ce-*

(1) Histoire de la littérature espagnole, première période, ch. XII.

lestial : c'est le comble de l'absurde. Le Christ y est représenté comme le *chevalier au Lion*; les douze apôtres, comme les *chevaliers de la Table-Ronde;* St Jean-Baptiste est le *chevalier du Désert* et Lucifer, le *chevalier au Serpent.* Le Sauveur porte le bouclier du lion de la tribu de Juda. Son cheval de bataille est la *Pénitence*; il prend congé de sa mère, la fille de l'*empereur Céleste* et s'avance à travers une vaste pleine solitaire où il est sûr de trouver aventure. Le *chevalier du Désert* se prépare à le combattre, mais il reconnaît en lui son seigneur et lui confère l'ordre de chevalerie du baptême. Dans le grand combat en champ clos entre le Diable et le Christ, les témoins du *chevalier au Lion* sont Abel, Moïse et David; ceux du *chevalier au Serpent* sont Caïn, Goliath et Aman...

Je ne sais trop si tout cela put engager quelque profane à renoncer aux chevaliers errants... Je crains plutôt que ces livres pieux n'aient induits quelques dévots en tentation de lire Amadis et Tirant le Blanc. Il était temps en vérité que l'ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche fit son entrée en scène.

CHAPITRE XVI.

DON QUICHOTTE.

J'avoue, *dit l'Abbé*, j'avoue, mon cher Président, que je n'ai jamais pu comprendre, je ne dis pas seulement votre prédilection, mais votre passion pour don Quichotte. Lord Byron...

Le Président. Lord Byron est un homme de génie, mais un fou.

L'Abbé. Avez vous lu la *dédicace* du livre de M. Léon Gautier, la chevalerie ?

Le Président. Oui. Vous savez si j'admire et si j'aime le vieux Roland ; je sais quelle reconnaissance on doit à M. Gautier, pour nous l'avoir mieux fait connaître. Cependant, j'avouerai que j'ai souffert en lisant, à la première page de son dernier livre, une attaque au bon Cervantès.

L'Abbé. Il n'attaque pas l'homme, mais le romancier. Ecoutez : « son rire a tué une chose » auguste, et cette chose était celle dont il faisait » le plus d'estime en ce monde. La chevalerie a » été frappée au cœur par ce chevalier. »

Le Président. Ce blâme est injuste, même tempéré par cet éloge.

Cervantès, avoir frappé la chevalerie, la vraie chevalerie au cœur ! Ne me dites jamais cela, mon ami. Je suis de ces « admirateurs outrés » que M. Gautier juge d'un mot : je suis de ceux qui voient, dans le don Quichotte, la plus admirable revanche du bon sens et de l'esprit chrétien (c'est la même chose) contre une des folies les plus contagieuses qui se soient jamais emparées de l'âme des peuples chrétiens.

Que Lord Byron ait méconnu Cervantès, cela n'est pas étonnant. Mais qu'il y ait en France une opinion courante qui voie dans l'auteur du don Quichotte un railleur des sentiments nobles et généreux, du dévouement, de l'héroïsme, c'est ce que je ne puis comprendre.

Pour moi, Cervantès est un des plus grands parmi les génies originaux et vraiment créateurs. Si j'avais à choisir, entre tous les livres (je mets à part la Bible) si j'avais, disais-je, à choisir entre tous les livres sortis de l'imagination des hommes, cinq ou six œuvres de génie qui seules pourraient être sauvées dans un grand naufrage des lettres, dans une invasion de nouveaux barbares, je crois que je prendrais dans l'arche Homère, Sophocle, Dante, Shakespeare, Cervantès et Molière. Et s'il en fallait sacrifier un, ou même deux, je garderais Cervantès. Parmi ces génies, si différents les uns des autres, il y

en a de plus grands peut-être ; il n'y en a pas de plus pur. Homère et Sophocle sont à part ; c'est d'un autre monde. Dante a ses amertumes profondes, ses haines civiles implacables. Shakespeare semble douter et désespérer avec Hamlet ; puis Falstaff, ce Panurge anglais, l'amuse trop. Molière a parfois des bassesses. Aucun d'eux n'a cette bonté toujours expansive, cet admirable équilibre des sentiments et des facultés, cette sérénité d'âme, cette gaîté sans fiel, cette humeur toujours vaillante et joyeuse du « vieux Manchot de Lépante. »

La vie de Cervantès n'est-elle pas le meilleur commentaire de son œuvre ?

L'Abbé. Mais, cher Président, M. Léon Gautier admire, comme vous, sa vie. Seulement il y voit, non sans raison, ce me semble, un contraste avec son livre. Dans la vie, Cervantès était un chevalier...

Le Président. Certes, c'était un chevalier que ce soldat qui, couché dans l'entrepont de sa galère, terrassé par la maladie le jour de la bataille de Lépante, se lève, malgré ses amis, qui le croient pris d'un accès de fièvre chaude, et trouve assez d'énergie dans ses muscles, assez de sang dans ses veines pour aller recevoir deux arquebusades à la poitrine plus une troisième qui lui brise le poignet et le rend estropié pour la vie.

N'était-ce pas un chevalier digne de combattre

aux côtés de Roland, ou mieux encore, aux côtés du Cid légendaire, ce chrétien qui haïssait l'Islam avec la ferveur d'un croisé, d'une haine qui se montre partout, dans sa vie comme dans ses œuvres, et qui compatissait pourtant aux malheurs des mauresques exilés d'Espagne ? Cet esclave des pirates qui, sur la place publique d'Alger, avait vu torturer et brûler vif le frère Michel d'Aranda, et qui ne voulait pas qu'on brûlat en Espagne les pirates captifs ?

Cet homme qui, lorsque ses parents sont parvenus, en engageant toute leur fortune, à réunir assez d'argent pour le racheter de l'esclavage, commence par payer, non point sa rançon, mais celle de son frère aîné, captif avec lui ; qui soutient le courage de ses compagnons de chaîne, et pousse l'héroïsme du dévouement jusqu'à la folie, la folie de la croix ; qui, lorsque le complot qu'il a formé pour fuir le bagne d'Alger est découvert, dit à ses complices : « Accusez-moi tous, et je vous sauverai ! » Et les sauve en effet, se déclarant seul coupable ; invincible, fier et calme devant les promesses et devant les menaces, devant la mort et les supplices pires que la mort, avec une telle noblesse, une telle grandeur qu'Hassan le rénégat, lui-même, subjugué par l'admiration, ne voulut pas que son courage lui coutât la vie !

Et si pour faire un chevalier, il ne suffit pas d'être vaillant, mais s'il faut être amoureux, qui

le fut plus follement, aux yeux de la sagesse vulgaire et de la prudence égoïste, que ce pauvre Cervantès ?... Permettez-moi de ne point parler d'une erreur de sa jeunesse, courageusement expiée... Cervantès porta dans l'amour le dévouement et le sacrifice : il n'y chercha jamais ni le plaisir égoïste, ni l'intérêt... Dona Catarina de Palacios y Salazar y Vosmediano, qui fut sa femme, était aussi noble, mais aussi pauvre que lui ; elle n'avait de palais que dans son nom, et le notaire qui fit le contrat de mariage compte gravement dans son apport une demi-douzaine de poules.

Puis, après le mariage, l'affection solide, le devoir austère généreusement accepté, le travail sans trêve... Dans sa lutte contre la pauvreté, contre les ennuis de la vie, Cervantès, déjà vieillissant, n'est pas moins brave et ne paraît pas moins grand que dans le feu de sa jeunesse et sur le champ de bataille. La méchanceté, l'envie, la sottise des hommes le jettent sans cesse dans de nouvelles misères ; pour gagner le pain de sa famille, il se fait, lui poète, commis, comptable, publicain ; il est accusé de malversation, il est près de passer pour un voleur, lui, Miguel de Cervantès Saavedra, dont les aïeux, depuis cinq cents ans, étaient venus de Galice en Castille et de Castille en Andalousie, avançant, avec la croix, dans l'Espagne reconquise pied à pied, mettant au service du roi leur bien avec leur sang, et plus pauvres après chaque victoire !

N'oubliez pas, mon cher abbé, que cet homme était pieux comme un moine, qu'il fut du tiers-ordre de St-François, qu'il a fait d'admirables vers sur Ste Thérèse : « Toi dont le cœur eut des fils, Vierge féconde ! O mère, donne la force au poète défaillant ! » Souvenez-vous de ce passage étrange du *Rufian dichoso*, de ce passage où pour flétrir le crime du désespoir, un prêtre ose dire à une femme qui se meurt de douleur et de honte : « Judas est moins coupable d'avoir vendu le Christ que de s'être tué lui-même ? » La piété, voilà ce qui a fait le courage inaltérable et la patience de ce martyr de la vie.

Au travers d'une existence de forçat, il conserve sa gaîté, sa gaîté saine, robuste, vivace, toujours sans fiel, qui ne se fatigue d'aucun malheur, ne s'aigrit d'aucune injustice, cette gaîté qui ne le quitte pas même quand il attend la mort, non plus la mort éclatante et rapide, la mort ardente et passionnée du soldat, mais la mort lente et dont on suit les progrès jour par jour; quand il écrit, de son lit d'agonie, dans le prologue de son dernier livre : « Adieu, mes bons et joyeux amis, je vous quitte, mais je vous retrouverai, j'espère, meilleurs et plus joyeux encore, dans un autre monde ! »

En parlant ainsi, le Président s'était levé. Sa voix tremblait un peu. Tout à coup, il saisit au poignet l'Abbé, l'entraîna devant un buste

en marbre de Cervantès, — une belle tête énergique et pensive; — puis, ôtant sa calotte de soie noire et se découvrant d'un geste tellement sincère et spontané que personne, pas même l'Archiviste, n'eut un instant la tentation de sourire, le vieux Président s'écria :

Saluez mon pauvre et grand Cervantès ! Saluez le dévouement sans réserve à son pays, à sa famille, à son honneur, à son Dieu; le sacrifice, non seulement accepté, mais aimé, cherché, poursuivi partout dans la vie; le dédain des intérêts, des vanités et des ambitions vulgaires; le courage invincible, la loyauté, la dignité fière sans orgueil. Saluez le chevalier Miguel de Cervantès, noble comme le roi, pauvre comme Job, brave comme un lion, bon comme le pain, pieux et fervent comme un ascète, spirituel comme un diable et simple comme un enfant !

L'Abbé, après un silence. Ce que vous dites là, M. Léon Gautier le dit aussi, cher Président; il admire la vie de Cervantès avec un enthousiasme presqu'égal au vôtre. Mais il n'en est pas moins vrai que sans le vouloir et sans le savoir...

Le Président. Non. Ne dites pas cela. Cervantès a su ce qu'il voulait faire; il a voulu tuer le roman chevaleresque; et plut à Dieu qu'il l'eût fait ! Il a conçu cette œuvre et l'a poursuivie, d'un bout à l'autre, avec une entière conscience. Cette œuvre, il l'a jugée, lui-même,

comme son meilleur titre à la reconnaissance de la postérité. Il a cru l'avoir accomplie, et s'en est félicité lui-même, sans fausse modestie comme sans orgueil : lisez les dernières lignes qu'il écrit, vieux et plein d'expérience, à la fin de son livre : « Je serai satisfait et fier d'être le premier » auteur qui ait pleinement joui du fruit qu'il » attendait de son œuvre : je n'avais pas d'autre » but que de faire détester aux hommes les » fausses et extravagantes histoires des livres de » chevalerie qui, grâce à mon vrai don Qui» chotte, ne marchent plus qu'en trébuchant, et » vont tomber tout à fait, sans aucun doute. »

L'Abbé. Mais enfin, cher Président, niez-vous que Cervantès, sans le vouloir et sans le savoir, ait raillé le dévouement et l'héroïsme et « mis en honneur les petites vertus prosaïques et poltronnes dont son gros Sancho demeure, malgré tout, le représentant applaudi et populaire ? »

N'avez-vous pas vous-même ressenti l'impression pénible de M. Léon Gautier, en voyant l'usage qu'on a fait trop souvent du don Quichotte ?

« Il m'est arrivé, dit l'auteur de la *Chevalerie*, » d'assister une fois à la représentation de je ne » sais quel don Quichotte, devant un auditoire » uniquement plébéien, voire ouvrier, et je me » souviendrai toute ma vie de la douleur pro» fonde qui s'empara de moi, quand je vis paro-

» dier sous les yeux de ces braves gens tout
» l'antique rituel de l'entrée dans la chevalerie.
» Ils riaient à gorge déployée ; ils riaient de la
» lance, de l'épée, de l'accolade ; ils riaient du
» dévouement et de ce qu'il y a jamais eu ici-bas
» de plus grand et de plus beau. Ils riaient et
» je pleurais. »

Le Président. Si ces braves gens avaient vu don Quichotte casser la tête à deux muletiers qui osent toucher ses armes, ils auraient cessé de rire, comme l'aubergiste « cessa de trouver bonnes les plaisanteries de son hôte. » Ils n'auraient, du reste, rien compris à la colère du chevalier. Cette folie meurtrière les eut indignés comme un crime : le peuple ouvrier comprend l'*honneur*, mais non les raffinements et les variétés infinies du *point d'honneur*, sentiment « distingué, » factice et de sa nature aristocratique.

D'ailleurs, à propos d'une plate bouffonnerie, pourquoi mettre en cause Cervantès ? Est-ce la faute d'un grand écrivain, si de misérables copistes, si la foule inepte des imitateurs a dénaturé son œuvre et l'a salie ? C'est en vain que le très prudent Cid Hamet dit à sa plume : « tu
» vas rester pendue à ce crochet, ma petite plume
» bien ou mal taillée, je ne sais. Là, tu vivras
» de longs siècles, si de présomptueux malan-
» drins ne te détachent pour te profaner. Mais
» avant qu'ils arrivent jusqu'à toi, tu peux les

» avertir et leur dire, dans le meilleur langage
» que tu pourras :

» Halte-là ! Halte-là, félons ;
» Que nul de vous ne me touche,
» Car cette entreprise, bon roi
» Pour moi seul était réservée.

» Oui, pour moi seul naquit don Quichotte » et moi pour lui... »

Cette pauvre chère petite plume de Cervantès, *penola mia*, combien de malandrins sont venus la décrocher, et pour l'employer à quelles besognes, juste ciel ! Quelle troupe de singes, depuis Avellaneda jusqu'au pître quelconque dont M. Gautier parle dans sa dédicace ! C'est le don Quichotte de Cervantès qu'il faut lire, et non ses parodistes.

Je veux qu'un homme de cœur, je ne dis pas un « délicat », ni un « lettré » mais tout simplement un brave homme, lise l'œuvre de Cervantès : il est très possible qu'il n'y comprenne pas grand'chose ; mais je le défie de me dire : « Si je devais être un des deux héros de ce livre, je serais Sancho Pança ! »

Relisez Cervantès. Don Quichotte est un hidalgo de province, un gentilhomme campagnard, pauvre et fier. Il a les sentiments d'un vrai chevalier, la générosité, le courage, la droiture, la foi chrétienne du vieux Roland ou plutôt du Cid : mais la lecture des romans issus de

la Table-Ronde l'a rendu fou. Il se croit obligé de se battre en duel sans aucun motif, de s'exposer à la mort simplement afin de prouver qu'il est brave; il n'admet pas qu'on puisse être digne du nom de chevalier sans être amoureux, ni même sans devenir fou d'amour : tout cela parce qu'il s'imagine être un chevalier de la Table-Ronde :

Vivaldo lui demanda ce qu'on entendait par chevaliers errants. — Vos grâces n'ont-elles jamais lu, répondit Don Quichotte, les chroniques et les annales d'Angleterre, où il est question des fameux exploits du roi Arthur, que, dans notre idiôme castillan, nous appelons le roi Artus, et duquel une antique tradition, reçue dans tout le royaume de la Grande Bretagne, raconte qu'il ne mourut pas, mais qu'il fut enchanté .. Eh bien! c'est dans le temps de ce bon roi que fut institué le fameux ordre de chevalerie appelé la Table-Ronde, et que se passèrent de point en point, comme on les conte, les amours de don Lancelot du Lac et de la reine Guenièvre... ainsi que cette progression si douce et si charmante de ses hauts faits amoureux et guerriers. Depuis lors, et de main en main, cet ordre de chevalerie alla toujours croissant et s'étendant aux diverses parties du monde. Ce fut en son sein que se rendirent fameux par leurs actions le vaillant Amadis de Gaule, avec tous ses fils et petits-fils, jusqu'à la cinquième génération... et cet autre qu'on ne peut jamais louer assez, Tirant le Blanc... Voilà seigneur, ce que c'est d'être chevalier errant; voilà de quel ordre de chevalerie je vous ai parlé, ordre dans lequel, quoique pécheur, j'ai fait profession, professant tout ce qu'ont professé ceux dont je viens de faire mention (1).

(1) 1re partie, ch. XIII (traduction de Louis Viardot).

« Mais — dit le voyageur qui interroge Don Quichotte — une chose qui, parmi beaucoup d'autres, me choque de la part des chevaliers errants, c'est que, lorsqu'ils se trouvent en occasion d'affronter quelque grande et périlleuse aventure, où ils courent manifestement risque de la vie, jamais, en ce moment critique, ils ne se souviennent de recommander leur âme à Dieu, comme tout bon chrétien est tenu de faire en semblable danger; au contraire, ils se recommandent à leur dame avec autant d'ardeur et de dévotion que s'ils en eussent fait leur Dieu; et cela, si je ne me trompe, sent quelque peu le païen. » — « Seigneur, répondit Don Quichotte, il n'y a pas moyen de faire autrement; et le chevalier qui ferait autre chose se mettrait dans un mauvais cas. Il est reçu en usage et passé en coutume dans la chevalerie errante que le chevalier errant qui est en présence de sa dame au moment d'entreprendre quelque grand fait d'armes tourne vers elle amoureusement les yeux, comme pour lui demander par son regard qu'elle le secoure et le favorise dans le péril qui le presse; et même lorsque personne ne peut l'entendre il est tenu de murmurer quelques mots entre ses dents pour se recommander à elle de tout son cœur; et de cela nous avons dans les histoires d'innombrables exemples. Mais il ne faut pas croire cependant que les chevaliers s'abstiennent de recommander leur âme à Dieu : ils trouveront temps et lieu pour le faire pendant la besogne. »

... « Enfin, dit le voyageur, ils ne sont pas tous amoureux. » — « Cela ne peut être, s'écria don Quichotte ; je dis que cela ne peut être, et qu'il est impossible qu'il y ait un chevalier errant sans dame; pour eux tous, il est aussi bien de nature et d'essence d'être amoureux que pour le ciel d'avoir des étoiles. A coup sûr vous n'avez jamais vu d'histoire où se rencontre un chevalier errant sans amour : car, par la raison même qu'il n'en aurait point, il ne serait pas tenu pour légitime chevalier, mais

pour bâtard, et l'on dirait qu'il est entré dans la forteresse de l'ordre, non par la grande porte, mais par dessus les murs, comme un larron et un brigand. »

— « Néanmoins, reprit le voyageur, il me semble, si j'ai bonne mémoire, avoir lu que Don Galaor, frère du valeureux Amadis, n'eut jamais de dame attitrée, de laquelle il pût se réclamer dans les périls ; et pourtant il n'en fut pas moins tenu pour un vaillant et fameux chevalier. »

A cela Don Quichotte répondit : « Seigneur, une seule hirondelle ne fait pas le printemps ; d'ailleurs, je sais de bonne source qu'en secret ce chevalier était réellement amoureux. En outre cette manie d'en conter à toutes celles qu'il trouvait à son gré, c'était une complexion naturelle et particulière qu'il ne pouvait tenir en bride : mais il est parfaitement avéré qu'il n'avait qu'une seule dame, maîtresse de sa volonté, à laquelle il se recommandait maintes et maintes fois, mais très secrètement, car il se piquait d'être amant discret (1). »

Tel est donc un des traits essentiels de la folie, dans le héros de Cervantès : c'est qu'il fait de l'amour tel qu'il est compris dans les romans de la Table-Ronde, la loi suprême de la vie. Il n'y a rien au-dessus de l'amour ; il a toutes les immunités que certains critiques de nos jours accordent à « l'art. » Lui seul, dans son entière indépendance, peut se régler et se limiter lui-même. Toute la morale de don Quichotte en amour, c'est donc son amour même. Par une heureuse inconséquence, il a eu soin de choisir

(1) 1re partie, ch. XIII

ou plutôt de supposer un amour honnête et permis ; la Dulcinée qu'il rêve est libre, et parfois il ose concevoir l'espérance de l'épouser un jour ; c'est un sectateur de l'idéal féminin ; c'est un Amadis, mais s'il n'était Amadis, il serait Galaor ou Gauvain. Sans les chaînes de sa belle, il se croirait bien ridicule et niais chevalier, *sandio caballero*, de négliger les occasions de bonne fortune qui s'offrent à lui...

L'Abbé. Voyons : niez-vous que don Quichotte soit chaste, inviolablement fidèle à Dulcinée...

L'Archiviste. Hé ! hé ! Sa fidélité serait en danger, si... Nous avons l'aventure de Maritornes et celle d'Altisidore. Et ce n'est pas sans raison, l'abbé, que Cervantès l'a mise : voyez-vous, il en est un peu, dans la plupart des romans de chevalerie, sinon dans tous. il en est un peu de l'inviolable fidélité des chevaliers amoureux comme de la chasteté de celui qui doit conquérir le St-Graal.

Vous en souvenez : plus d'un chevalier se met en « quête du St-Graal. » Mais le Diable, qui ne veut pas qu'on le trouve, leur tend des pièges et leur suscite des tentations auxquelles tous, un seul excepté, succombent. Ces pièges amoureux, multipliés et variés par la malice du démon, trop bien secondé par l'imagination du romancier ; leur description, faite sans aucune horreur, absorbe peu à peu tout le reste. L'obstacle,

l'écueil qu'il fallait éviter pour arriver à bon port au dénouement, à l'heureuse conquête du St-Graal, devient le sujet même du roman : le St-Graal est longtemps oublié, des auteurs comme des héros; et le canevas pieux disparaît sous des broderies plus que profanes. C'est à peu près ainsi que les Maritornes et les Altisidores jettent quelque variété dans la monotonie des Dulcinées.

Don Quichotte lui-même en est-il aussi désolé qu'il prétend l'être? Et sa constance ne lui paraîtrait-elle pas un peu fade, si parfois elle n'était menacée?

D'ailleurs, il va jusqu'au bout de son principe, la royauté de l'amour. Le service d'un roi ne déshonore jamais un chevalier : voilà pourquoi l'office de... comment dirai-je? l'office de conseiller, de confident et de médiateur des amours, dans les romans d'aventures, passe pour un emploi très noble... Témoin Gallehaut, que nous connaissons déjà; Gallehaut, cité par Dante et flétri d'un mot qui stigmatise une littérature tout entière :

> Galeotto fu il libro, e chi li scrisse...

Don Quichotte sait son code chevaleresque. Aussi n'est-ce pas sans indignation qu'il voit à la chaîne des forçats ce bon vieillard dont le crime est sa complaisance intéressée pour les amoureux :

« Je dis que cet homme ne mérite pas d'aller aux galères, si ce n'est pour y commander et en être le général (1) ! »

Et don Quichotte se met à disserter longuement sur cet office d'entremetteur d'amour, très nécessaire, dit-il, dans un état bien organisé; office de gens habiles et discrets, qui ne devrait être confié qu'à des personnes de bonne famille et de bonne éducation...

Le Président. Mon cher Archiviste, vous possédez votre don Quichotte presqu'aussi bien que moi. Cependant, faites attention à ceci : notre héros ne tient pas tant à l'amour qu'il en a l'air; de sa nature, il ne serait nullement enclin à devenir un Amadis ni un Galaor. Mais être amoureux fait partie de l'idéal qu'il accepte, sans se permettre d'y changer rien d'essentiel : à ses yeux le chevalier de la Table-Ronde doit être ce qu'il est, ou n'est point. C'est un dogme. Un chevalier errant sans amour serait une hérésie.

Si je ne me trompe, c'est bien plutôt un autre caractère essentiel de la *chevalerie errante* qui a séduit Don Quichotte et lui a fait accepter le type entier, y compris l'amour, tel que le lui présentaient ses romans favoris : si Don Qui-

(1) ... por solamente el alcahuete limpio no merecia el ir a bogar en galeras, sino a mandallas y a ser general dellas...

chotte veut être un chevalier de la Table-Ronde, c'est avant tout parce que, dans le moment où son cerveau se dérange, tel est à ses yeux le seul état de vie qui puisse le placer en dehors et au-dessus de la société de son temps. Ce n'est que là qu'il a trouvé l'homme indépendant de toute hiérarchie sociale : aussi voyez son indignation quand, à la suite de ses exploits et particulièrement de la délivrance des galériens, les archers de la sainte Hermandad veulent exécuter un mandat d'arrêt lancé contre lui :

Approchez, venez ici. canaille mal née et mal apprise ! Rendre la liberté à ceux qu'on tient à la chaîne, délivrer les prisonniers, relever ceux qui sont à terre, secourir les misérables et soulager les nécessiteux, c'est là ce que vous appelez voler sur les grands chemins ! Ah ! race infâme, race indigne, par la bassesse de votre intelligence, que le ciel vous révèle la valeur que renferme en soi la chevalerie errante. . Dites-moi, quel est donc l'ignorant qui a signé un mandat d'arrêt contre un chevalier de mon espèce ? Qui ne sait pas que les chevaliers errants sont au-dessus de toute juridiction criminelle, qu'ils n'ont d'autre loi que leur épée, d'autres règlements que leur valeur, d'autres ordonnances royales que leur volonté ? Quel est donc, je le redis, l'imbécile qui peut ignorer qu'aucune lettre de noblesse ne confère autant d'immunités et de privilèges que n'en acquiert un chevalier errant, le jour où il est armé chevalier ?... Quel chevalier errant a jamais payé contributions ou impôts quelconques, ordinaire ou extraordinaire, octrois, douanes, barrières de routes ou bacs de rivières ?... Quel roi ne l'a fait asseoir à sa table ? Quelle demoiselle ne s'est éprise de lui, et ne s'est mise à

....

sa discrétion ? Enfin, quel chevalier errant a-t-on vu, voit-on, verra-t-on jamais qui ne soit en état de donner à lui seul quatre cents coups de bâton à quatre cents archers de la sainte Hermandad qui oseraient lui tenir tête (1) ?

Ne trouvez-vous pas, dans cette colère et dans ces défis, un tout autre accent que dans les gémissements amoureux de notre héros ? Dans ses amours, même quand, à l'imitation d'Amadis, il perd la raison de désespoir, il n'en reste pas moins très calme; c'est une cérémonie qu'il accomplit (2) pour être un chevalier errant parfait et jouir des droits et des immunités attachées à ce titre : mais c'est uniquement à ces immunités qu'il tient; et c'est pour cela qu'il est de la Table-Ronde : car où a-t-il trouvé toutes ces immunités et tous ces droits des chevaliers errants, sinon dans les romans de la Table-Ronde ?

L'Abbé. Eh bien, soit. Je l'accorde, ce sont les romans de la Table-Ronde qui ont rendu fou don Quichotte. Mais s'il est devenu fou, n'est-ce pas à cause même de sa grandeur d'âme, de ses aspirations vers un idéal de noblesse dans les sentiments et d'héroïsme dans l'action ?

Le Président. Non. Pas absolument. Il y a du vrai dans ce que vous dites; mais il faut

(1) 1re partie, ch. XLV.
(2) 1re patrie, ch. XV.

s'expliquer. A la racine de sa folie se trouve une défaillance libre de sa volonté. Don Quichotte, « dans les moments où il reste oisif, c'est-à-dire à peu près toute l'année », se passionne pour les romans de chevalerie au point de renoncer à tout autre plaisir et bientôt à tout travail.

Il s'enferme au lieu de respirer le grand air à la chasse, comme il faisait autrefois. Puis il en vient à négliger l'administration de son bien; il dilapide son modeste patrimoine; il « vend plusieurs arpents de bonnes terres à blé pour acheter des livres de chevalerie à lire; » les jours ne lui suffisent plus; il y passe les nuits. C'est une fièvre tellement intense qu'elle ne peut manquer, à la longue, de détraquer le cerveau Néanmoins, longtemps, ce n'est qu'une folie littéraire. Au moment de la crise finale où sombre sa raison, don Quichotte songeait à prendre lui-même la plume, pour mériter la même gloire que ses auteurs favoris. « Et sans doute il l'eût fait, et s'en fut même tiré à son honneur (1) » s'il ne fut devenu fou. Ce malheur ne lui serait pas arrivé, s'il avait occupé sa vie; s'il n'avait pas eu la plus détestable hygiène, physiologique et morale; s'il avait suivi les conseils de ses meilleurs amis... Mais ne l'accablons pas trop : ses fautes et sa folie ont des excuses.

(1) 1re partie, ch. I.

C'est un hidalgo de vieille race. « Il a lance au ratelier et rondache antique. » Ses aïeux ont vaillamment servi l'Espagne et la chrétienté ; mais il est pauvre.

Or, à la fin du XVIe siècle, en Espagne, on n'était rien dans le monde sans argent. Alonzo Quijano (que je continuerai d'appeler don Quichotte par courtoisie) avait le droit de se qualifier *hidalgo*, mais non de prendre le *don* et de se dire *caballero*. En effet, au temps de Cervantès, il y a des chevaliers de la toison d'or, des chevaliers d'Alcantara, des chevaliers de St Jacques, etc. ; mais le mot caballero, seul, si l'on n'y ajoute rien, signifie un gentilhomme d'un certain rang, qui se place entre l'*hidalgo*, le noble inférieur, et le *titulo*, comte, marquis ou duc : et la noblesse étant tout entière entre les mains du roi, un hidalgo ne peut devenir caballero que par la volonté royale.

Dans ce que je vais vous dire, j'emploierai pour traduire le mot *caballero*, pris en ce sens absolu, le mot français *gentilhomme*, qui s'en rapproche plus que *chevalier*.

L'hidalgo qui passe au rang des gentilshommes est envié de ceux qu'il quitte et n'est pas très bien accueilli de ceux dont il devient égal :

Les hidalgos disent que votre grâce, sortant des limites de sa qualité, s'est approprié le *don* et s'est fait d'assaut

gentilhomme (caballero), avec quatre pieds de vigne, deux arpents de terre. un haillon par derrière et un par autre devant; les gentilhommes (caballeros), d'autre part, disent : « nous ne voudrions pas que les simples hidalgos vinssent se mêler à nous, principalement ces hidalgos bons à faire des écuyers, (escuderiles) qui noircissent leurs souliers à la fumée, et reprisent leurs bas noirs avec de la soie verte (1). «

Ainsi parle Sancho, qui, pendant cette longue maladie qui retint son maître un mois dans sa chambre, s'était informé de ce que l'on disait de lui : et la nièce de don Quichotte ajoute : « Encore que les hidalgos puissent devenir gentilshommes, ceux qui sont pauvres ne le deviennent point. (2) »

Il y a, dans les conversations de don Quichotte avec les gens qui l'entourent, quelque chose d'intraduisible en français : ce sont des mésentendus et des confusions perpétuelles, résultant de ce que les gens prennent le mot *caballero* dans le sens usuel de l'époque, et don Quichotte dans le sens que lui donnent les romans de chevalerie. Quand il dit, par exemple : « al caballero pobre no le queda otro camino para mostrar que es caballero, sino el de la virtud, » le sens qu'il attache à ces paroles me paraît être : « au *noble pauvre dont l'âme est*

(1) 2me partie, ch. II.
(2) 2me partie, ch. VI.

chevaleresque, il ne reste, pour se montrer vraiment chevalier, d'autre chemin que la vertu.»

Mais ceux qui l'écoutent ne le comprennent pas. On n'est plus au temps des chevaliers municipaux (1), au temps où tout homme brave peut être chevalier, mais où l'on ne peut s'anoblir qu'en écrivant ses titres avec son sang sur les champs de bataille. La chevalerie n'est plus même cette distinction réservée aux nobles de race, telle que l'entendait le sage et vaillant roi de Castille, auteur des *siete partidas*, au temps où chevalier était le titre d'une élite dans l'élite, une dignité que nul, fut-il roi, fut-il empereur, n'avait le droit de conférer, s'il ne l'a lui-même méritée et reçue d'un autre chevalier.

Il n'y a plus de chevaliers au sens d'autrefois : les *ordres* chevaleresques, la Toison d'or en Espagne, le St-Esprit en France, tuent la chevalerie. Les *adoubements* sont tombés en désuetude. Les ordres religieux et militaires, St-Jacques, Alcantara, Calatrava, bien déchus, sont aussi dans les mains du roi; leurs nombreuses et plantureuses *commanderies* sont très enviées. La haute noblesse jouit de revenus immenses, de sources diverses, qu'elle dépense, tant à la cour que dans ses « états », avec une magnificence royale. Et sa profusion est telle, qu'en dépit de leur fortune énorme, les grands sei-

(1) V. t. I de ce livre, p. 312 et ss.

gneurs parviennent à s'endetter. Ils ont conservé leurs droits *utiles* sur leurs vassaux; et dans leurs besoins continuels d'argent, ils en abusent quelquefois. Ils sont du reste purement décoratifs et n'ont plus de droits politiques : ils en sont arrivés à ce point, de considérer comme un avantage de ne plus être convoqués aux cortès avec les communes, par la raison qu'ils sont exempts d'impôts et que les cortès n'ont plus d'autre fonction que de voter des subsides. Le roi donne les grands titres à ses favoris, et c'est le prix de la complaisance au moins aussi souvent que du mérite : quant à la noblesse inférieure, on la vend à qui veut l'acheter : c'est une des sources de revenus du trésor; la *hidalguia* vaut cinq mille ducats, et la crainte d'en faire baisser le prix limite seule le nombre de ces anoblissements (1). Ils sont au reste accordés avec tant de choix et de raison, que des tenanciers de tavernes mal famées sont en état de montrer leurs « lettres de bonne noblesse, avec leurs pendants de plomb en bon état, Dieu merci! (2) »

Le roi dispose encore des hautes prélatures; les revenus des évêques et des archevêques rivalisent avec ceux des grands d'Espagne. La hau-

(1) Modesto Lafuente, hist. d'Espagne, 3e partie, liv. II, ch. II.

(2) Nouvelles exemplaires de Cervantès, XIII.

teur du rang s'évalue par la dépense qu'on peut faire. Voyez l'*Inventaire général des royaumes d'Espagne*, publié dans les premières années du XVIIe siècle : il n'y est question que de chiffres; rentes du roi; rentes des familles illustres; rentes et gains des fonctions héréditaires, des commanderies, des évêchés; rentes, gains, gages et pensions des offices de cour. Vous apprendrez là que l'archevêque de Tolède a deux cent mille ducats de revenu; que le marquis del Valle, de ceux de Cortès (fortune américaine), a cent cinquante mille ducats de rente; que la grande commanderie de l'ordre de St Jacques, en Castille, en rapporte douze mille : mais vous n'y trouverez pas ce que peut gagner, bon an mal an, le pauvre Cervantès, qui est de ceux de Saavedra; et sans un certain comte de Castellar, de cette lignée, qui eut l'esprit de posséder un revenu de douze mille ducats, l'auteur de l'*inventaire* nous laisserait ignorer qu'au temps héroïques les Saavedra « demeuraient en Galice dans des caves, qu'ils nommaient de Vivanco, d'où ils sortaient pour occire les dragons et autres bestes furieuses. »

Bref, au temps de Cervantès, trois chemins seulement conduisent à la fortune.

(1) Inventaire général des plus curieuses recherches sur le royaume d'Espagne, nouvellement composé en langue castillane par A. de Salazar et mis en français par par lui-même. Paris 1612.



Il y a dans notre Espagne un proverbe que voici, (dit un père à ses fils dans la nouvelle du *Captif*) : *Eglise, ou mer, ou maison du roi*; ce qui signifie plus clairement : qui veut réussir et devenir riche doit entrer dans l'église, ou naviguer pour faire le commerce, ou se mettre au service des rois dans leurs palais ;

Et comme le plus jeune des fils ne se sent l'âme ni assez haute pour devenir un vrai prêtre, ni assez basse pour être un hypocrite ou bien un courtisan ; que le négoce, d'autre part, déplaît à ses instincts de gentilhomme, il se fait soldat, « ce qui rapporte beaucoup d'honneur », mais fort peu d'argent, d'autant plus que l'armée est une école « où le chiche devient libéral et le libéral prodigue (1). »

Miguel de Cervantès était de taille à se sacrifier, comme il l'a fait, au service de l'Espagne et de la chrétienté ; et si, rentré dans ses foyers, il avait eu la très modeste aisance d'Alonzo Quijano, certes, ce n'est pas lui qui fut devenu don Quichotte ! Quelle bonne vie il eut menée, parcourant et surveillant son petit domaine, économisant pour doter sa fille, — sans se refuser pourtant le pigeonneau du dimanche, — causant de littérature avec son ami le curé, s'amusant des saillies du licencié Samson Carasco, donnant aux paysans de bons conseils dans leurs affaires, faisant régner la paix dans son petit

(1) 1re partie, ch. XXXIX.

cercle d'influence, et jouissant de la compagnie des braves gens, simples et sincères, qui étaient encore si nombreux en Espagne dans cette classe moyenne dont il a, dans son livre, retracé les mœurs avec tant de pittoresque et de bonne humeur ! Mais tout le monde n'est pas Cervantès, et l'on comprend qu'Alonzo Quijano trouve cette humble vie peu digne de son grand cœur et de ses aïeux, et qu'il essaie de s'en consoler par le rêve d'une autre vie, dont il berce son oisiveté...

L'Archiviste. Mais dites-moi, que viennent faire dans le don Quichotte toutes ces *nouvelles* qui n'ont rien de commun avec le sujet principal ?

Le Président. Elles opposent la vie réelle aux fictions romanesques. Telle est l'histoire du *captif*, dont je parlais tout-à-l'heure.

Ces anecdotes, ces « nouvelles » qu'on trouve dans le *don Quichotte* et qui semblent des hors d'œuvre, ont leur raison d'être ; ce sont la contre-partie des lieux communs, d'une banalité conventionnelle et fausse, dont les romans de chevalerie sont remplis. Je n'en citerai qu'un exemple : la jeune princesse païenne amoureuse d'un chevalier chrétien est un de ces lieux communs rebattus. Cervantès, lui aussi, veut conter cette histoire : mais quel admirable accent de sincérité ! Quelle alliance de la réalité la plus humble avec l'idéal — et comme on voit que cela pourrait être vrai !

C'est le « captif » qui raconte lui-même son histoire. Il est pris par les corsaires d'Alger, et devient esclave.

Au-dessus de la cour de notre prison donnaient les fenêtres de la maison d'un maure très riche... Selon l'usage du pays, c'étaient plutôt des lucarnes rondes que des fenêtres ; encore étaient-elles couvertes par des jalousies épaisses et serrées. Un jour, je me trouvais sur une terrasse de notre prison avec trois de nos camarades, essayant, pour passer le temps, de sauter avec nos chaînes, et seuls alors, car tous les autres chrétiens étaient allés au travail. Je levai par hasard les yeux, et je vis sortir d'une de ces lucarnes si bien fermées une canne de jonc au bout de laquelle pendait un petit paquet, et le jonc s'agitait de haut en bas, comme si on nous eût fait signe de venir le prendre. Nous regardons attentivement, et l'un de nous vient se mettre sous la canne, pour voir ce que l'on ferait; mais dès qu'il est près de la muraille, on relève la canne et on la remue de droite à gauche et de gauche à droite, comme si l'on disait non par un signe de tête. Le chrétien revenu près de nous, on recommence à baisser la canne avec les mêmes mouvements que d'abord. Un autre de nos compagnons va tenter l'épreuve : il lui arrive comme au premier; le troisième ensuite n'est pas plus heureux que les deux autres

Quand je vis cela, je voulus à mon tour courir la chance, et je ne fus pas plutôt arrivé sous la canne de jonc, qu'on la laissa tomber à mes pieds dans la bagne...

C'est une jeune fille mauresque, nommée Zoraïde, élevée tout enfant par une esclave chrétienne. Zoraïde est déjà chrétienne de cœur; elle veut vivre sous la loi chrétienne; et c'est

pour cela qu'elle entre de cette manière en relations avec l'espagnol captif. Et voici la lettre naïve, absolument *anti-romanesque* et cependant si touchante qu'elle écrit au prisonnier :

Quand j'étais petite, mon père avait une esclave qui m'apprit en ma langue l'azala (la prière) chrétienne, et qui me dit bien des choses de Lela Marien (la vierge Marie). La chrétienne mourut et je sais qu'elle n'est pas allée au feu, mais auprès d'Allah ; car depuis je l'ai vue deux fois, et elle m'a dit d'aller en terre chrétienne, pour voir Lela Marien, qui le désire beaucoup. Je ne sais comment y aller. J'ai vu grand nombre de chrétiens par cette fenêtre, mais nul qui m'ait paru gentilhomme, si ce n'est toi. Je suis belle et toute jeune, et je puis emporter avec moi beaucoup d'argent Vois si tu peux faire en sorte que nous nous en allions. Tu seras mon mari, si tu veux ; et si tu ne veux pas, cela ne fait rien , Lela Marien me donnera bien un autre mari. C'est moi qui t'écris cela ; mais prends garde à qui tu le feras lire et ne te fie à aucun Maure, car ils sont tous trompeurs. Cela me fait grand'peine, et je voudrais que tu ne te découvrisses à personne, car, si mon père le sait, il me jettera sur le champ dans un puits et me couvrira de pierres...

« Et si tu ne veux pas être mon mari, cela ne fait rien... » Voilà qui paraît étrange, mais réfléchissez, et vous verrez combien c'est vrai, noble et touchant. Cela ne blesse que des conventions littéraires : et ce n'est pas fait exprès pour les braver : c'est tout simple et naturel, sans aucune apparence d'effort. Zoraïde veut, avant tout, aller en pays chrétien et se faire

chrétienne. C'est le sentiment qui la domine. Son esclave chrétienne — une espagnole sans doute — lui a vanté le courage et la loyauté des gentilshommes d'Espagne. Elle a choisi comme instrument le captif qui lui a paru le plus apte à réaliser son dessein. A-t-elle pour lui plus que de l'estime? Peut-être; mais c'est une musulmane d'Alger : les raffinements de la passion romanesque, aussi bien que la fierté des femmes espagnoles, lui sont inconnus : elle s'offre, mais un sentiment vague de dignité s'éveille dans son âme à demi chrétienne et lui dicte cette restriction singulière qui est en même temps la preuve de sa foi, de sa confiance entière dans la voix qui l'appelle... Mais une correspondance va s'établir; les caractères se dessineront : dès que le captif a promis d'épouser Zoraïde, et lui en a donné sa parole de gentilhomme et de chrétien, comme elle change de langage !

Et fais bien attention que tu dois être mon mari, car sinon je prierai Lela Marien qu'elle te punisse. Si tu ne te fies à personne assez pour l'envoyer chercher la barque (afin de nous enfuir) rachète-toi et vas-y, je sais que tu reviendras plutôt qu'un autre, puisque tu es gentilhomme et chrétien... Qu'Allah te conserve, mon seigneur.

Vous rappelez-vous cette scène, si profondément émouvante, la séparation de Zoraïde et de

son père? Elle est son unique enfant. Pour éviter qu'il donnât l'alarme on a dû les enlever ensemble : on a mis à la voile. En apprenant que sa fille est chrétienne, le vieillard a voulu se noyer; on a grand'peine à l'en empêcher; on le dépose sur le rivage, dans un endroit désert. Il voit s'éloigner le bateau qui porte sa fille : il l'accable d'injures et d'horribles malédictions. On ne peut déjà plus entendre ses cris, qu'on le voit encore menacer du geste, s'arracher les cheveux et se frapper le visage. Mais, dans un moment, il élève si fort la voix qu'elle domine le bruit du vent et des vagues et qu'elle arrive distincte au bateau des chrétiens : « Reviens, disait-il, reviens, ma fille bien-aimée; reviens, descends à terre, je te pardonne tout,.. »

Je gâte cet admirable récit : il faudrait mettre la douleur de Zoraïde à côté du désespoir de son père, suivre les fugitifs dans leur odyssée, assister aux progrès de la conscience et de la pensée qui, peu à peu, font d'une enfant maure une femme chrétienne...

Mais ne nous égarons pas et revenons à notre héros. L'analyse psychologique de la folie de don Quichotte me parait d'une finesse et d'une profondeur admirable.

Sans aucun doute, don Quichotte est sincère dans ses illusions... Il n'essaie d'en imposer à

personne; s'il veut qu'on le reconnaisse comme chevalier errant, c'est qu'il se sait et se voit lui-même chevalier errant : c'est une croyance ardente et passionnée, agissante et pratique; mais avant d'être une foi, ce fut longtemps un rêve, dont il berçait l'inutilité de sa vie et son orgueilleuse oisiveté. C'était une faute. J'ai tâché d'en faire connaître les circonstances atténuantes; mais enfin, c'était une faute. Chaque homme a le devoir d'accepter la tâehe que son temps lui impose, lui parut-elle ingrate et triviale, indigne de son mérite et de sa naissance, et d'y faire le bien qui est en son pouvoir. Don Quichotte, fuyant l'action, s'est réfugié dans un monde imaginaire; il y a si bien oublié les réalités, qu'il s'est un beau jour trouvé semblable au mangeur d'opium qui, réveillé, continue son rêve.

Il se croit donc chevalier errant de l'ordre de la Table-Ronde. Mais, au sein de sa folie, n'y a-t-il pas encore un élément d'illusion volontaire ? Ce n'est pas, je le crains, tout-à-fait à son insu, quand lui viennent des doutes, qu'il se contente d'un vain simulacre d'examen. Si ces doutes étaient fondés, cela lui ferait trop de peine ! Il agit avec eux comme avec ses armes — ses pauvres vieilles armes du temps passé — quand il essaie d'en éprouver la trempe :

La première chose qu'il fit fut de nettoyer les pièces d'une armure qui avait appartenu à ses aïeux, et qui,

moisie et rongée de rouille, gisait depuis des siècles oubliée dans un coin. Il les lava, les frotta, les raccommoda le mieux qu'il put. Mais il s'aperçut qu'il manquait à cette armure une chose importante et qu'au lieu d'un heaume complet elle n'avait qu'un simple morion. Alors son industrie suppléa à ce défaut : avec du carton, il fit une sorte de demi-salade qui, emboitée avec le morion, formait une apparence de salade entière. Il est vrai que, pour essayer si elle était forte et à l'épreuve d'estoc et de taille, il tira son épée et lui porta deux coups du tranchant, dont le premier détruisit en un instant tout l'ouvrage d'une semaine. Cette facilité de la mettre en pièces ne laissa pas de lui déplaire, et pour s'assurer contre un tel péril, il se mit à refaire son armet, le garnissant au dedans de légères bandes de fer, de façon qu'il demeura satisfait de sa solidité ; et, sans vouloir faire sur lui de nouvelles expériences, il le tint pour un casque à visière de la plus fine trempe.

Don Quichotte est fou ; il y a dans son erreur une véhémence de passion qui l'aveugle ; mais il s'y trouve aussi, dans certains moments, un effort d'imagination qui n'est pas tout-à-fait inconscient : quand il sent chanceler en lui la foi chevaleresque, il s'efforce, il se hâte de la raffermir et saisit avec empressement tout ce qui peut lui donner quelque appui, quelque vraisemblance.

Lorsqu'il rencontre pour la soutenir un argument passable, comme il s'y cramponne ! Et les complaisances de ceux qui s'amusent de sa folie et de ceux qui en ont peur ne manquent pas de lui en fournir. D'un autre côté, quel art d'expli-

quer par l'ignorance et la sottise des autres, et quand il est à bout de ressources, par des enchantements et des sortilèges, tout ce qui ne cadre pas avec ses hallucinations ! Néanmoins, sa foi reste toujours inquiète.

Aussi, quand il tombe dans le château de ce jeune duc, riche et désœuvré, qui s'amuse avec sa jeune femme à lui fabriquer des aventures comme on en trouve dans les romans de la Table-Ronde, et pousse à l'extrême ses manies chevaleresques en les nourrissant par des comédies montées à grands frais comme des féeries de théâtre — « ce sont là jeux de princes, » — quand il tombe, disais-je, dans ce monde étrange où se réalise tout ce qu'il ose rêver, et bien davantage, Don Quichotte respire largement et se sent heureux :

Tout cela le ravissait, et ce jour fut le premier de sa vie où il se reconnut et se crut bien véritablement un chevalier errant réel et non fantastique (1)...

Il n'était donc pas absolument de bonne foi vis-à-vis de lui-même. Et j'ose ajouter : était-il toujours absolument de bonne foi à l'égard des autres ? Un jour, il se fait descendre, au moyen d'une corde, au fond d'une caverne souterraine. Il s'y endort, ou du moins on l'en retire endormi. Il raconte alors des aventures inouïes (2). Sans

(1) 2me partie, ch. XXXI.
(2) 2me partie, ch. XXIII.

doute il a rêvé... Croit-il à ces rêves autant qu'il l'affirme? Qui le dira? Qui peut sonder tous les replis de la nature humaine? Dans les promesses qu'un ambitieux affamé de pouvoir fait à son pays, qu'un amoureux fait à sa belle, qu'un financier hasardeux fait à ses actionnaires, qui distinguera le mensonge des illusions et le *prospectus* du rêve?

Toutes les circonstances de cette descente dans la *caverne de Montésinos*, l'incrédulité de Sancho, qui constate pour la première fois la folie de son maître, l'audace avec laquelle il ose le contredire,

C'est à la malheure que vous êtes descendu là-bas dans l'autre monde, cher maître. . Vous étiez si bien ici, mon seigneur, avec votre jugement tout entier, tel que Dieu vous l'a donné... Oui, dussiez-vous me battre, dussiez-vous me tuer pour ce que j'ai dit et pour ce que je pense dire encore ..

Et la patience étonnante de don Quichotte, d'habitude si prompt à la colère; tout cela suggère bien des pensées, qui sont venues à l'esprit du sage Hamet ben Engeli... Il écrit de sa main (dit Cervantès) en marge du livre :

Penser que don Quichotte ait menti, lui, l'hidalgo le plus sincère et le plus noble chevalier de son temps, c'est impossible .. Si donc cette aventure paraît apocryphe, ce n'est pas ma faute, et, sans affirmer qu'elle soit fausse ou vraie, je l'écris. Toi, lecteur sage et prudent, juge la chose comme il te plaira : je ne dois et je ne puis rien de plus...

Longtemps, longtemps après, Sancho raconte à son tour des histoires incroyables d'un pèlerinage dans la région des étoiles, qu'on lui fait accomplir en lui bandant les yeux. Alors

Don Quichotte, s'approchant de son écuyer, lui dit à l'oreille : « Sancho, puisque vous voulez qu'on croie ce que vous avez vu dans le ciel, je veux à mon tour que vous croyiez ce que j'ai vu dans la caverne de Montésinos; et je ne vous en dis pas davantage (1).

Hamet, ici, ne fait point de commentaire en marge, ou du moins Cervantès n'en dit rien; et nous imiterons sa réserve.

N'essayons pas de fixer dans quelle mesure don Quichotte *veut* se tromper, dans quelle mesure son intelligence, très claire, je serais tenté de dire sa haute et ferme raison, est complice de sa folie. Mais n'oublions pas que c'est une folie d'une espèce très rare, et telle, qu'elle n'a pu tromper et séduire qu'une grande âme.

Nous sommes tous, vous, mes amis, et moi, sans aucun doute, et tous nos frères les hommes, nous sommes tous un peu fous, c'est-à-dire que nous cultivons et caressons des erreurs qui nous plaisent .. Mais, d'habitude, si nous tenons à nos erreurs, c'est parce qu'elles justifient nos faiblesses; c'est une chose redite bien des fois, et toujours vraie. — *Fac veritatem et venies ad*

(1) Deuxième partie, ch. XLI.

lucem. — Notre ami le docteur Lefebvre, dans une conférence sur l'hygiène, disait un jour : « Si cette vérité, que je crois incontestée, (il se trompait, elle est contestée) si cette vérité : deux et deux font quatre, avait pour conséquence immédiate, évidente, *inévitable* : sois sobre et chaste, il s'élèverait aussitôt deux sectes mathématiques, l'une soutenant que deux et deux ne font que trois, l'autre que deux et deux font cinq : et ces deux « écoles » ne manqueraient ni de disciples, ni d'arguments. »

Telle n'est point l'erreur de don Quichotte. Elle satisfait son grand orgueil, soit : mais elle ne flatte aucune vanité mesquine, elle n'autorise aucune faiblesse, elle ne justifie aucun vice. Au contraire, sa croyance lui impose le courage, le dévouement, le travail sans trêve... C'est un chevalier de la Table-Ronde, parce qu'en dehors des *caballeros* de son temps, dont il ne peut pas et ne veut pas être, il ne connaît pas d'autres chevaliers. La Table Ronde est pour lui la *chevalerie antique*, la seule vraie chevalerie : l'*idéal de réaction* contre tout ce qu'il méprise et déteste dans le présent lui est apparu sous cette forme : mais en adoptant cet idéal que lui ont donné ses livres favoris, il le transforme et l'épure par la noblesse de son âme chrétienne :

Les uns suivent le large chemin de l'orgueilleuse ambition; d'autres, celui de l'adulation basse et servile ;

d'autres encore, celui de l'hypocrisie trompeuse... Quant à moi, poussé par mon étoile, je marche dans le sentier étroit de la chevalerie errante, méprisant, pour exercer cette profession, la fortune, mais non point l'honneur. J'ai vengé des injures, redressé des torts, châtié des insolences, vaincu des géants, affronté des monstres et des fantômes. Je suis amoureux, uniquement parce qu'il est d'absolue nécessité que les chevaliers errants le soient; et l'étant, je ne suis pas des amoureux coupables, mais des amoureux platoniques et continents...

L'Abbé. Je vois, cher Président, que vous ne niez pas les grands et généreux côtés de cette folie...

Le Président. Je ne les nie pas. Ce que je nie, c'est que Cervantès les ait tournés en ridicule; qu'il ait raillé ce qu'il y a de grand et de généreux dans le caractère de son héros.

L'Abbé. N'est-ce pas railler ce *redresseur de torts* que de le montrer attirant des mésaventures et des désagrements nouveaux à tous ceux qu'il essaie de protéger?

Le Président. Mais, cher ami! *Chevalier errant* et *redresseur des torts* est une contradiction dans les termes. D'abord, quand on erre, on ne connaît pas les gens, et l'on s'expose à protéger des coquins fort justement *persécutés;* puis, quand le défenseur du faible ne fait que passer, l'oppresseur, qui reste, se venge sur l'opprimé de la contrainte et de l'humiliation qu'il a subie. C'est ce que don Quichotte, s'il n'était pas fou, comprendrait dès la première de toutes ses aventures, quand il protège André, le

valet de charrue, contre son maître : ce qui ne sert qu'à faire de plus belle rouer de coups le pauvre garçon (1). Ce n'est pas tout d'être brave et généreux. Il faut avoir du bon sens. Mais la bravoure et la générosité, même chez un fou, sont encore de belles choses. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus ; mais il se fait tard ; il y a longtemps que nous causons : je n'ajouterai plus qu'un mot. Rappelez-vous la famille et la maison de « l'homme au gaban vert », le personnage le plus sympathique du livre, « le premier saint à cheval qu'ait jamais rencontré Sancho » ; cet intérieur modeste et charmant d'honnête gentilhomme campagnard (2). Don Diego de Miranda, l'homme au gaban vert, pour éprouver son jeune fils, l'étudiant Lorenzo, lui donne à juger leur hôte, don Quichotte : Lorenzo l'écoute, et se dit : « c'est un fou, sans doute ; mais c'est un brave et noble fou. Je serais moi-même un misérable sot d'en avoir une autre opinion. » Tenez, voici le passage : « *mentecato flojo* » : on pourrait aussi traduire : un plat imbécile. Et vous m'accorderez bien qu'on n'écrit pas pour ces gens-là. Allons-nous coucher.

Et, fermant son livre, le Président se leva.

(1) 1re partie, ch. IV.
(2) 2e partie, ch. XVIII.

CHAPITRE XVII.

PARENTHÈSE.

Le vieux Président — soixante-dix ans — et la baronne, sœur de l'abbé de Lucan, veuve, — trente-six ans — se promenaient ensemble, en causant, dans la grande allée. On m'assure, *disait la baronne,* on m'assure que dans vos mystérieuses conférences vous dites beaucoup de mal du *monde.*

Le Président. Oh ! le monde ! Il y a bien des espèces de monde. Je parlais du moyen âge, d'ailleurs. Mais qui vous a conté cela ?

La Baronne. C'est le Commandant. D'après vous, — à ce qu'il dit, — le monde serait la cause de tous les maux, l'abomination de la désolation... Le Commandant, vous l'avez scandalisé ! oui : scandalisé : c'est le mot. Il est venu me dire en confidence : « vous savez, notre président, c'est un bigot. »

Le Président. Et vous avez répondu ?

La Baronne. J'ai répondu : « non, ce n'est pas un bigot. Mais, il faut l'avouer, il est un peu...

le mot n'est pas misanthrope, car il est très bon... mais il ne lui est pas agréable de faire de nouvelles connaissances... Il a toujours aimé la solitude... »

Le Président, d'une grosse voix. Bref, c'est un ours.

La Baronne. Eh bien oui, là, vous êtes un ours. Je vous le dis, mais je vous aime bien tout de même !

Le Président, d'une voix flutée. Ah ! Belle dame ! Vous m'aimez tout de même ! Quel bonheur inespéré cette parole me ferait entrevoir, si j'étais moins vieux... et si vous étiez moins sage !

La Baronne. Eh bien ? Eh bien ? Qu'est-ce qui lui prend ?

Le Président. Madame, je tâche de ne pas être un ours. Mais je suis un peu rouillé, sans doute ; et je dois être en retard ; car je vous avoue que ma dernière fréquentation mondaine, ce sont les chevaliers de la Table Ronde...

— *La Baronne.* Mon Président, tâchons d'être sérieux... On ne peut pas vivre dans une cave ; certaines relations du monde s'imposent d'une manière tout-à-fait irrésistible...

Le Président. Moins irrésistible que vous, Madame.

La Baronne. Encore ! Vous êtes insupportable. Dieu me pardonne, il me prend des envies de vous envoyer...

Le Président. Au diable, Madame? Si j'y allais avec vous, l'enfer deviendrait le paradis.

La Baronne. Des impiétés, maintenant!

Le Président. Ça, c'est de l'école de Lancelot du Lac.

La Baronne. A la fin, vous m'ennuyez, cher ami... voyons : voulez vous causer, ou non? Est-ce que je vaux la peine qu'on me réponde? Ou dédaignez-vous de m'exposer les profondeurs de votre pensée?

Le Président. Loin de là, Madame. Je compte sur vous pour m'éclairer. Quant à me corriger, franchement, j'en désespère. Vous avez trouvé mes gentillesses lourdes : puisque je suis un ours! Causons du *monde.* Mais voulez-vous me permettre de vous interroger?

La Baronne Sérieusement?

Le Président. Sérieusement.

La Baronne. Sans plaisanteries ni compliments saugrenus?

Le Président. J'essaierai. Voici ma première question : convient-il qu'une jeune fille voie le monde?

La Baronne. Oui.

Le Président. Et qu'entendez vous par voir le monde, pour une jeune fille?

La Baronne. Mais, assister à des fêtes, soirées, concerts, bals, garden parties, et cætera; je pense qu'il est bon de lui donner l'occasion de... j'ai failli dire flirter, mais c'est un mot que

je ne connais pas bien, et je ne me sers pas volontiers des mots que je ne connais pas bien... Enfin, l'occasion de plaire, de recevoir des hommages et d'apprécier ce qu'ils valent; mais il faut pour cela qu'elle ait autre chose dans la tête, et je voudrais qu'elle eût non seulement des idées sérieuses, mais, à la maison, des occupations utiles et pratiques.

Le Président. Et pour une jeune dame?

La Baronne. A mon avis, une femme mariée ne doit *suivre* le monde que pour y conduire ses filles. Elle peut avoir intérêt à paraître dans des réunions mondaines pour conserver des relations; mais elle doit s'effacer, s'imposer beaucoup de réserve, ne point chercher de succès... puis il y a des situations exceptionnelles... tenez, moi, mon cher Président, vous me trouvez mondaine — ne dites pas non! Et même vous me trouvez des allures...

Le Président. Madame...

La Baronne. Oui, oui, je le sais. L'autre jour, à mon arrivée, vous m'avez appelée Bradamante...

Le Président. Et je ne m'en dédis pas. Je la vois encore, votre arrivée. Un dog cart minuscule, perché sur deux roues gigantesques, décrivant, en pleine course, un demi cercle parfait, venait s'arrêter net devant le perron : puis, en un clin d'œil, sans qu'on ait eu le temps de rien voir, votre grand garçon de fils et son petit

groom étaient, l'un à la tête du cheval, l'autre, debout, respectueux, tendait très haut la main à sa mère. Et la charmante baronne, d'une main touchant à peine celle de son fils Robert, de l'autre maintenant ses jupes avec son ombrelle, sautait à terre avec la grâce et la légèreté d'une fée... Sérieusement, vous n'avez pas peur, dans ces machins-là ? C'est ce qu'on a inventé jusqu'ici de plus perfectionné pour se casser le cou.

La Baronne. Cher ami, j'ai une peur atroce.

Le Président. Est-ce un sport féminin ?

La Baronne. Oh ! je ne pense pas. Une dame là dedans... ou plutôt là-dessus... Je crois que c'est un peu moderniste...

Le Président. Alors, pourquoi...

La Baronne. Et Robert ? Cet enfant-là n'aimait que les livres. Son parrain, l'abbé, lui trouve une intelligence vive et très juste. C'est très bien ; mais il faut autre chose, n'est-ce pas ? Je veux que mon fils travaille, sans doute, et pour bien des raisons ; mais je veux qu'il ait des muscles et du cœur : je veux qu'il soit un homme et un gentilhomme... Et ne faut-il pas que je sois à la fois sa mère... et son père ?

Le Président. Pardonnez-moi, chère amie. Je suis un vieil imbécile. Je vous ai fait de la peine, sans songer... pardonnez-moi.

La Baronne. Je n'ai rien à vous pardonner. Je ne veux pas oublier ; j'ai eu mon temps de

bonheur dans la vie, — bonheur bien court et déjà bien loin ! — Mais quelle femme peut en dire autant ! Et je suis chrétienne : je ne crois pas aux séparations éternelles... C'est pourquoi je garde précieusement tous mes bons et tristes souvenirs : je n'en veux rien perdre et retrouver là-haut tout mon vieux bonheur.

D'ailleurs, cher Président, il me semble que mon Edmond est encore, en esprit, avec moi. Vous savez si c'était un homme de travail ; et pourtant c'était un homme du monde. Eh bien, quand il s'agit d'une résolution à prendre, petite ou grande, je me demande toujours : s'il était ici, que me conseillerait-il ?

Et voici, je crois, ce qu'il me dirait : « Ne brise pas les relations qui seront utiles à nos enfants, plus tard, aux yeux des gens vaniteux et frivoles, soit ; mais il faut dans la vie compter largement avec les sots. Ne brise donc point, par fatigue ou par ennui, les relations qui contribuent à fixer *notre rang* dans le monde. Mais n'oublie jamais que notre rang d'honneur véritable est celui que nous méritons devant Dieu. Je te confie notre petit Robert. Cultive en lui les sentiments de ma race. Tâche de le rendre capable d'aimer ce qui est bien, d'admirer ce qui est beau ; de lui mettre dans l'âme assez de chaleur et de noblesse pour qu'en dépit des nécessités de l'existence et des tentations de la vanité, ce soit un homme, un *brave homme*

sachant regarder en face la pauvreté sans rougir, la mort sans pâlir, et capable d'affronter l'une et l'autre plutôt que de jamais rien faire qui soit vil, honteux, lâche ou sordide : puis, quand tu l'auras formé, laisse le libre. Pour notre petite Marie, jusqu'au jour de son mariage, ne délégue à personne ton autorité sur elle, garde avec jalousie la première place dans sa confiance, quitte la le moins possible, accompagne la partout... Qu'elle voie un peu de monde : toute femme a le désir inné de plaire ; c'est un sentiment naturel et permis qu'il faut satisfaire honnêtement. Il vaut mieux, à caver au pire, qu'elle aime un peu le « succès » avant son mariage, qu'après. Quelques petits mécomptes de vanité, d'autre part, ne lui seront pas inutiles. Et puis, après tout, il faut un peu de plaisir, oui, de plaisir ; et si l'on ne s'amuse pas dans la jeunesse, quand s'amusera-t-on ? La gaîté des premières années influe sur toute la vie.

Le Président. Mais, chère Madame, il me semble que l'on essaie quelquefois de s'amuser un peu dans ma tanière d'ours... Promenades, équitation, canotage, lawn-tennis... et pour se reposer le soir, on danse au piano : c'est vous qui vous dévouez et je vous admire, comme toujours ! Quelle abnégation ! Trois heures, au moins, sans trève, jouer par cœur quadrilles, polkas, valses, tout ce qu'on demande, avec la régularité d'une boîte à musique, sans la

moindre attention, machinalement, les deux mains comme rivées au clavier, tandis que la tête, le cou, le buste tout entier se tournent et se penchent librement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et que vous causez — très sensément — avec nous autres, les gens graves, les vieux, groupés autour de vous... Et cependant vous êtes musicienne...

La Baronne. Je l'étais, autrefois...

Le Président. Oh ! vous l'êtes encore ! Quand, dans ce que vous jouez, au hasard de vos souvenirs, se rencontre un trait qui sort un peu du banal des musiques à danser — l'art vous resaisit tout-à-coup : le jeu mécanique devient expressif, le rythme se précipite ou plus souvent s'allanguit... puis, tout-à-coup, vous vous réveillez comme d'un rêve et vous reprenez votre impossibilité de métronome.

La Baronne, un peu triste. Oui, mon ami, je me réveille... Car je rêve encore, de temps en temps... moins qu'autrefois... Si je vous disais que j'ai rêvé de mourir, et que bien des fois, dans mes prières du soir, j'ai supplié Dieu de me reprendre avant le matin... Ne parlons pas de cela... Mes deux enfants m'ont rattachée à la vie. Et je suis restée en ce monde... *(souriant)* Et je suis redevenue mondaine, à ce que vous dites, n'est-ce pas, mon Président ?

Le Président. Non, certes, Madame, je ne dis pas cela. Mais la causerie nous a conduit

sur un sujet qui m'intéresse, et je vous interroge pour m'instruire. Il n'est sermon que de jeune curé.

La Baronne. Mais il me semble qu'au point de vue pratique, vos enfants étant mariés...

Le Président. Justement. La question, si Dieu me prête vie, m'intéressera bientôt comme grand-père. Voyons : allons droit au but : dans quelle intention finale conduit-on les jeunes filles au bal ? N'est-ce pas, comme on le dit irrévérencieusement, pour faire la chasse au mari ?

La Baronne. C'est élémentaire .. Mais vous avez des façons de dire les choses... Cependant, oui... C'est quelquefois une chasse enragée... Il y a, oui, des mères qui veulent marier leurs filles, et des filles qui veulent être mariées à tout prix...

Et savez-vous pourquoi ? Ce n'est pas du tout, quoique vous en disiez, avec votre absurde fatuité d'hommes, ce n'est pas du tout pour avoir un mari. C'est uniquement pour ne pas être *vieilles filles.* Celui qui parviendrait à trouver, dans notre société moderne, une place honorée pour la vieille fille qui n'a pas la vocation religieuse, rendrait un service inappréciable...

Le Président. Mais c'est le *monde* qui n'a pas de place pour la vieille fille. Et c'est un des reproches que je lui fais. Voyons : supposons un petit cercle modeste, comme le nôtre, un

cercle restreint et formé d'une douzaine de familles — mettons en quinze, si vous voulez — un cercle de quinze familles, disais-je, se connaissant bien et depuis longtemps, se voyant assez souvent, rapprochés par la même foi chrétienne comprise de la même façon, la même éducation, des goûts et des situations de rang et de fortune analogues... Eh bien, quand il s'agit de donner aux jeunes gens le mouvement et la gaîté dont leur âge a besoin, et même quelque petite satisfaction de vanité; quand il s'agit de trouver un mari, j'entends un mari convenable — (où Jacqueline et Thérèse ont-elles trouvé les leurs, je vous prie?) — quand il s'agit, disais-je, de trouver un mari, mais surtout quand il s'agit de s'en passer — (voyez la figure que fait dans nos réunions la tante Pauline et mademoiselle Justa, malgré sa toilette... indépendante... Avez vous jamais eu l'idée de les appeler vieilles filles?) — Dites : ne croyez-vous pas que ce petit cercle là vaut bien le grand monde et tous les mondes du monde?

La Baronne. Mais, cher Président, ces quatorze familles — il y en a quatorze — forment une espèce de petit monde. Vous ai-je dit qu'il faut suivre le monde à Vienne ou à Paris? Vous avez votre monde, et j'en suis; mais si vous n'en sortez pas, plusieurs de nous en sortent parfois, moi, par exemple; puis vos fils ont fait des excursions au dehors, et vos petits-fils, en com-

pagnie de mon Robert, en feront bientôt; vous n'essaierez pas de les en empêcher. Ils vous apporteront des nouvelles, des échos et comme on dit, l'air du dehors; et parfois aussi—n'est-ce pas arrivé dans la génération précédente? — ils vous apporteront des relations nouvelles, qui deviendront intimes, tandis que d'autres intimités se refroidiront, se briseront peut-être (c'est triste, mais c'est ainsi) .. et votre cercle se modifiera, comme toute chose humaine... Il est utile qu'il en soit ainsi; car lorsqu'on s'isole absolument, on finit par devenir exclusif, intolérant, hostile à toute chose nouvelle, esclave de préjugés et d'habitudes héréditaires; on se fait l'idée la plus fausse du monde extérieur, et lorsqu'on sort de son trou, l'on est dépaysé, gauche, ahuri... on a l'air de tomber de la lune...

Le Président. Bref, on n'est pas à la mode. Je ne crois pas, Madame, que ce soit un bien grand malheur. Donneriez-vous votre fille, votre belle petite Marie, quand elle sera grande, à un monsieur, parce qu'il serait ce qu'on nommait jadis un « charmant cavalier » ? La refuseriez-vous à un homme intelligent et bon parce qu'il saluerait mal ou mettrait de travers sa cravatte?

La Baronne. Je ne sais si ma fille sera pareille en tout à sa mère, mais je vous avoue qu'il m'eût été difficile d'épouser un homme gauche ou ridicule en quoi que ce fût. Je ne crois pourtant point, mon Président, que ma fille, si elle

me ressemble, soit capable de s'amouracher d'un mannequin de tailleur. Et pour le direen passant, les filles qui s'amourachent d'un nœud de cravatte bien fait, ce ne sont pas celles qui en voient beaucoup, c'est au contraire celles qui n'en voient jamais... et je pourrais vous en citer de tristes exemples...

D'ailleurs, tout est relatif. Il est une distinction naturelle, qui vient de nous-mêmes, et celle-là, j'y tiens absolument ; il en est une autre, conventionnelle, qui s'apprend ; j'y tenais aussi, beaucoup, je l'avoue : je ne vois pas que la distinction des manières, la mise correcte, élégante même, et le cachet de l'homme du monde fasse tort à l'esprit, au jugement, aux qualités du cœur.

Mais les bons maris sont rares, on ne doit pas être exigeante, et s'il se présentait pour ma fille un brave homme sans autre défaut que le *manque d'usage*, je la laisserai absolument libre : je pourrai lui donner cette liberté-là, parce que j'espère l'élever de manière à lui faire comprendre la valeur et le prix de ce qu'elle sacrifie...

Le Président. Pour une femme d'esprit, vraiment, vous m'étonnez quelquefois. L'usage ! Mais c'est la mode, et ça change tous les jours. Est-ce que vos goûts et vos idées changent tous les jours ?

La Baronne. Comment me trouvez-vous mise ce matin ?

Le Président. D'une façon charmante et simple. Si vous saviez comme ce grand chapeau de jonc vous sied bien ! Mais quand vous partirez d'ici, vous allez vous mettre sur la tête une petite horreur... à moins que ce ne soit une grande abomination...

La Baronne, Oui. Dans vos bois, je retourne avec bonheur à la vie sauvage ; mais en rentrant dans la vie civilisée je mettrai de petites horreurs, quand ce sera la mode ; et de grandes abominations, quand ce sera la mode ; et je suivrai la mode jusqu'au Japon ! Oui, mon pauvre ami, j'ai japonisé ! Et ce n'est pas que j'aime ça, non ! Quand mon brave Robert, en revenant du collège de la Paix, a vu mon petit salon japonais, savez-vous ce qu'il m'a dit : — « Dieu, maman, que c'est bête ! » — Je l'ai grondé, parce que ce n'était pas respectueux ; mais je l'aurais bien embrassé. Car j'aime ce qui est vrai, moi, j'aime ce qui est sincèrement et simplement beau ; mais je pratique la mode, je m'imprègne de son esprit, je tiens à prouver que j'en ai la science, l'instinct, le sentiment, parce que je veux que tout le monde sache que, lorsque je la brave, ce n'est pas ignorance, mais fermeté : je lui sacrifie mes goûts et bien souvent mon amour-propre, afin d'avoir hautement le droit de ne jamais lui sacrifier ma conscience de chrétienne : sur ce point, — mais sur ce point seul — je suis inflexible, et je me moque de

ceux qui se moquent de moi. — Ah ! si j'avais l'honneur d'être Arenberg ou le malheur d'être Rothschild, je ne mettrais dans ma maison que des choses qui me plairaient... J'aimerais le beau passionnément. Mais je ne suis ni juive, ni princesse ; ne pouvant faire la loi, je la subis ; et je cultive la mode et le joli. Le beau, ce n'est pas compris du vulgaire ; ça le vexe, ça l'inquiète ; quand le beau n'est pas très cher et tarifé publiquement « en chiffres connus », comme disent les réclames, ça ne vous classe pas dans le monde ; tandis que la mode, le joli, tout le monde aime et connait ça, tout le monde sait à peu près ce que ça coûte, et ça vous rapporte de la considération pour votre argent... Ça rentre dans l'ensemble des choses qui fixent le rang...

Un silence. Le Président semble réfléchir. La Baronne lui dit : à quoi songez-vous ?

Le Président. Mais, à tout ce que vous dites. Et, sans partager toutes vos idées, j'admire votre dévouement.

Notre conversation m'intéressait et m'a fait oublier ce que je voulais vous demander : l'an dernier, j'ai fait à nos amis, l'Archiviste et le Commandant, une promesse inconsidérée, que j'aurai bien de la peine à tenir, si vous ne m'aidez. Voici la chose dont il s'agit. Dans le poème des Nibelungen, Sifrid adore sa fiancée... et la bat un peu, quand elle est devenue sa femme.

D'autre part, dans le vieux poème du Cid, (pas celui de Corneille), les femmes se contentent d'être aimées, « honorées, » et ne demandent point de culte, mais elles ne veulent pas être battues : elles aimeraient mieux mourir. — Or, que préfèrent, que *doivent* préférer les femmes — d'être adorées et battues, ou de n'être ni l'un ni l'autre? J'ai promis de réunir (si possible) une cour d'amour à l'exemple du moyen âge, et de lui donner à résoudre cette question...

La Baronne. Mon Président, que vous êtes jeune! Il y a beau temps que je le connais, votre projet; et je ne suis pas la seule. Nous l'avons toutes, de commun accord, déclaré contraire à nos libertés, attentatoire à nos privilèges, impertinent et saugrenu. Voici notre réponse officielle : « Nous refusons de délibérer sur la question, telle que vous l'avez posée. Nous voulons être adorées, et point battues. »

Le Président. Et puis voilà tout ?

La Baronne. C'est la décision officielle Après ça, nous avons causé, beaucoup, et comme la question m'intéressait, je l'ai souvent remise sur le tapis, tant ici qu'ailleurs, et j'ai fait une espèce d'enquête. Si je vous répétais tout ce qu'on m'a dit, ce serait intéressant ; mais ce serait trahir les secrets de mon sexe.

Le Président. Vous me raconterez au moins quelques petites choses ?

La Baronne. Oh ! oui. Le sentiment le plus

ordinaire, c'est : « qu'on me batte, pourvu qu'on m'adore. » Si vous réunissiez cent dames au hasard, et qu'elles fussent toutes sincères, tel serait le verdict de la Cour, à une très forte majorité.

Voici maintenant quelques dissidences. Un jour, *dans le monde*, j'ai posé la question à Madame de G. . — Elle a pris un air très froid, et m'a dit : « N'ayant jamais été ni adorée, ni battue, je manque d'expérience et je ne puis répondre ». Et j'entendis qu'elle marmottait à sa voisine, quelque chose de « bas bleu sentimental » de « Sévigné de sous préfecture » et de « l'hôtel de Rambouillet, en Ardennes ». Pauvre femme ! Elle fait pourtant tout ce qu'il faut pour être battue. . par son mari, et tout ce qu'elle peut pour être adorée... par d'autres.

Réponse de notre délicieuse Louisette, la nouvelle fiancée : « Pierre et moi, nous nous adorerons toujours, mais nous nous battrons peut-être quelquefois ; et j'ai bien peur que ce ne soit moi qui commence ! »

Réponse désolée d'une femme que je me garderai bien de vous nommer : « Ah ! qu'il est navrant d'être adorée d'un homme qu'on n'aime pas ! Et qu'il serait bon d'être battue de l'homme qu'on aime ! »

Le Président. Et vous ? Qu'en pensez vous, Madame ?

La Baronne. Moi. je ne comprends pas

l'amour sans estime réciproque. Se faire l'esclave d'une femme et la battre sont, pour un homme, deux façons, peu différentes au fond, de s'avilir. Je pense encore... mais ceci me paraît difficile à dire... je pense que la langue française n'a qu'un mot, *j'aime*, pour exprimer des choses très différentes. L'anglais en a deux : *I love* : c'est l'amour véritable. *I like* : ça se dit indifféremment d'une femme, d'un cheval ou du vin de Porto : c'est dans... dans cette passion-là qu'on se traîne à genoux par terre et qu'on use du bâton. Voilà mon avis.

Eh bien! Votre cour d'amour est faite, sans frais. Je ne crois pas que notre conversation change vos idées, ni les miennes : mais elle vous tire, plus ou moins, d'embarras. Redites à vos amis ce que je viens de vous dire; vous ferez, au moins, preuve de bonne volonté : s'ils attendaient mieux que cela, mon Président, c'est que vous avez vendu la peau de l'ours ; que cela vous serve de leçon. Ne faites plus de promesse inconsidérée.

Le Président, se retrouvant avec ses amis, le soir, dans la bibliothèque, leur avoua sa déconvenue et leur dit les réponses diverses obtenues par la baronne. Mais, *ajouta-t-il*, ce ne sont que des exceptions ; et vous pouvez considérer la question comme décidée, par la majorité du sexe féminin, dans ce sens : adorées et battues, plutôt que ni l'un ni l'autre!

Le Commandant. C'est clair. Il leur faut l'un et l'autre. Pour conduire les femmes, deux instruments sont nécessaires : une guitare, un manche à balai.

Une guitare, sous le balcon : mais une fois dans la maison, le manche à balai. On met la guitare au clou...

A bien flatter et courtois estre
De serviteur on devient maistre,

dit la reine Marguerite.

L'Archiviste. C'est exactement comme pour conduire les peuples; car il en est de l'ambition comme de l'amour. Pour arriver au pouvoir, la guitare; pour y rester, le manche à balai.

Le Président. Il n'en est pas ainsi de toutes les femmes, grâce à Dieu, ni de tous les peuples.

(Le Commandant et l'Archiviste ont été punis de leurs blasphèmes. Le Commandant s'est marié ; ce n'est pas lui qui porte... le sceptre. L'Archiviste, qui s'était à grand' peine fait nommer conseiller municipal, vient d'être blackboulé par ses électeurs.)

CHAPITRE XVIII

LES PRÉCIEUSES.

Cervantès, *dit le Président*, n'a donc point détruit la race des Amadis. Honoré d'Urfé, La Calprenède, Scudéry la font revivre en France. Je ne continuerai pas cette histoire monotone du *roman d'amour*. C'est toujours la même chose; l'idéal féminin, l'idéal masculin : double idéal d'égoïsme, de séparation, de dissolution : Hylas dans l'Astrée est à côté de Céladon comme Galaor à côté d'Amadis. De même qu'Amadis était Lancelot épuré, Galaor était Gauvain réduit et relégué au second rang. Mais l'idéal masculin (je l'ai dit) regagne bientôt le terrain qu'il avait perdu. Dans l'Astrée, le type d'Hylas est dessiné d'une main très complaisante; et c'est déjà presque don Juan. « Hylas, dit M. St Marc Girardin (1), Hylas a presque, comme don Juan, la liste des femmes qu'il a aimées. » Il se vante de ses bonnes fortunes :

(1) Cours de littérature dramatique, t. III, p. 78.

Il faut que je vous dise une ambition d'amour qui m'est venue. J'ai aimé des filles, des femmes et des veuves ; j'en ai cherché des moindres, d'égales à moi et de plus grande qualité que je n'étais ; j'en ai servi de sottes, de rusées et de bonnes ; j'en ai trouvé de rigoureuses, de courtoises et d'insensibles à la haine et à l'amour ; j'en ai eu de vieilles, de jeunes et d'autres qui étaient encore enfant ; je me suis plu à la noire, à la blonde, à la claire-brune ; je me suis adressé aux unes qui n'avaient jamais aimé, aux autres qui aimaient et à celles qui n'aimaient plus ; à des trompeuses, à des trompées et à des innocentes. Bref, je puis dire n'avoir rien laissé d'intenté en ce qui concerne l'amour, de quelque condition que puisse être une femme, sinon que je n'ai pas encore servi une druide ou une vestale ; et j'avoue qu'en cela je suis encore novice, ne m'étant jamais rencontré à propos pour en faire l'apprentissage.

« Que dites-vous, ajoute M. St Marc Girardin, de cette pointe d'impiété qu'Hylas mêle à son libertinage, en voulant essayer de se faire aimer d'une religieuse ? Cela n'en fait-il pas vraiment l'aïeul de don Juan ? » — L'un des aïeux, dirons-nous ; car la race de don Juan, nous le savons, est bien plus ancienne. Elle remonte au paradis terrestre. Tenez : voici la tentation d'Eve dans le vieux *mystère d'Adam*, qui est du XIIe siècle :

« *Diabolus*. Tu es fieblette et tendre chose... »

Tu es faible et tendre, dit le Diable à la femme, — plus fraîche qu'une rose, plus blanche que la neige tombée sur la glace : le Créateur t'a mal mariée. Tu es trop tendre,

Adam trop dur. Cependant tu es plus sage que lui ; tu sens et tu comprends les choses : il fait bon causer avec toi... ... Il conviendrait bien à ta beauté que tu fusses dame et maîtresse du monde... (1).

Ainsi parle Satan, ce guitariste, Satan, prince du monde, législateur et docteur suprême de la casuistique mondaine.

Car il existe une morale mondaine élégante et bien portée, qui a ses casuistes.

Au temps du second empire, un professeur au collège de France ayant dit un jour : « Il y a, Messieurs, deux morales... » fut interrompu par de telles huées, qu'il ne put achever sa phrase, et dut quitter la chaire où il montait pour la première fois. J'espère que vous serez plus tolérants que les auditeurs du célèbre critique dont je viens de rappeler une aventure; car je pense comme lui qu'il y a plusieurs morales ayant cours parmi les hommes; et l'on en compterait non pas deux, mais bien davantage, si l'on voulait distinguer toutes les nuances : il suffira d'en citer trois, qui se combinent de cent façons différentes pour former des variétés à l'infini. Chez les peuples de l'Europe moderne, on trouve les âmes disputées et très souvent partagées entre la morale chrétienne et deux autres façons de comprendre le but et la loi de

(1) V. Petit de Julleville, les mystères, t. I, ch. III.

la vie, que je nommerai la morale *romanesque* et la morale *vulgaire*.

La morale chrétienne est celle de la foi religieuse, acceptée, confirmée par la conscience et la raison. La morale romanesque (qu'on pourrait appeler aussi morale esthétique ou littéraire), est celle de l'imagination, de l'orgueil et des passions ardentes. La morale vulgaire est celle des voluptés égoïstes, des vanités mesquines, de l'intérêt et de la peur.

Ces trois morales ont produit, au moyen âge, trois chevaleries diverses (1). On pourrait en dire autant de toute chose humaine.

Sur l'amour et sur le mariage, ces trois morales ont chacune leur doctrine particulière.

On ne peut trop répéter les enseignements de la morale chrétienne : l'amour de l'homme et de la femme doit être fondé sur l'estime réciproque, la confiance et la vertu. Il est la source et la base de la famille : la famille est l'origine et l'image de la société toute entière. Ce que seront les enfants à naître ; leur tempérament et leur caractère, les dispositions utiles ou funestes qu'ils apporteront à leur entrée dans la vie : tout cela dépend de la manière dont leurs parents auront compris l'amour. Voilà pourquoi l'amour est une chose auguste et sainte, et le mariage un lien sacré, scellé devant Dieu et par Dieu lui-même (2).

(1) V. t. II de ce livre, ch. IX.

(2) Voyez l'encyclique de S. S. Léon XIII sur le mariage

Point d'amour en dehors du mariage. De quelque nom qu'il se pare, ou de quelque voile qu'il se couvre, le libertinage, qui est l'abus de l'amour, est un crime contre Dieu et contre le genre humain. L'entraînement du cœur peut l'anoblir aux yeux du monde ; il ne le rend pas moins coupable. Cette sève de force et de vie, d'enthousiasme et de passion prête à tous les sacrifices que l'adolescent né d'une race chrétienne sent bouillonner dans son cœur avec le sang vierge de ses veines, ce n'est pas à lui seul : c'est un trésor dont il a reçu le dépôt de ses ancêtres, pour le conserver, pour l'accroître et le transmettre à ses fils. Des générations entières, des milliers de pauvres créatures humaines jetées en proie aux maladies, poussées aux vices, aux crimes peut-être, par une influence héréditaire implacable, crient tous les jours vengeance au ciel contre le libertin qui verse dans la boue des ruisseaux la vigueur de son sang avec la noblesse et l'énergie de son âme.

La morale romanesque parle un autre langage. « L'amour est le plus noble des sentiments » humains. Il inspire l'héroïsme, et s'empare, » comme de son domaine propre du cœur, des » héros. L'amour ne souffre pas de chaînes ; il » est libre, ou bien il cesse d'être. Il est au- » dessus de toutes les conventions et de toutes » les lois humaines et divines. Il ennoblit tout » ce qu'il touche. Ce qui, dans une autre pas-

» sion, serait honteux, avilissant, coupable,
» devient sublime dans l'amour.

Donnons maintenant la parole à la morale vulgaire. « Ce que les prédicateurs nomment
» libertinage est un amusement honnête, utile
» même, pourvu qu'on n'en abuse point; il a le
» double avantage d'affiner l'esprit et de cuirasser
» le cœur. Cela déniaise les jeunes gens. Les
» « grandes passions » sont bonnes à mettre
» dans les drames et les opéras, les romans et
» les romances; mais il faut se défier de leurs
» entraînements, et se garder, dans la réalité de
» la vie, de leur sacrifier l'essentiel, c'est-à-dire
» l'intérêt et l'ambition. Quant au mariage, c'est
» autre chose. En général, il n'a rien de commun
» avec l'amour. Le mariage est un *établissement*.
» Il nous fait monter ou descendre dans l'échelle
» sociale. C'est une affaire : il faut tâcher qu'elle
» soit bonne. Comme toutes les affaires, elle ne
» peut être excellente d'un côté sans être un peu
» mauvaise de l'autre. »

« C'est une chasse ; ordinairement, une chasse
» à la pipée; quelquefois pourtant, la chasse à
» courre peut réussir, c'est ainsi par exemple
» que le duc de Mantoue, qui fuyait vers l'Italie,
» fut « couru, forcé (1) » et épousé par made-
» moiselle d'Elbœuf dans une hôtellerie de Ne-
» vers.

(1) Expression de Saint-Simon.

« Le doux, le tendre » des précieuses et tout » ce joli gazouillement n'est qu'un appeau pour » les oisillons : la mère de famille peut laisser » chanter les siens en cage, pour attirer ceux des » autres. Mais il ne faut pas les lâcher ni les » laisser prendre. Etre le chasseur et ne pas être » le gibier : tel est en deux mots l'art de faire » un bon mariage. »

Dans la vie, nous voyons un petit nombre d'hommes, une élite dans l'élite, s'efforcer de suivre en tout la loi de l'Evangile, même dans l'amour. Entre hommes, les mondains s'en moquent; en présence des dames, le monde les estime et les loue, mais avec un sourire furtif, avec un léger mélange d'ironie.

D'autres, encore très peu nombreux, inclinent plus ou moins vers la loi d'orgueil et de passion. Le monde les appelle des fous, mais ne peut se défendre de les admirer et parfois de les envier un peu.

Pour la masse des hommes, la loi de conscience et de raison, c'est la morale qu'on prêche; dans certaines professions et dans certaines circonstances, on s'en revêt comme d'un habit officiel de cérémonie. La loi d'orgueil et de passion, c'est la morale qu'on rêve, qu'on exalte et qu'on célèbre dans les arts et les lettres, où il convient de la laisser. Mais la morale qu'on pratique, celle que l'on inculque discrètement à

ses fils et même à ses filles, c'est ordinairement la loi des intérêts mesquins et des vanités vulgaires. Les romanciers et les poètes ne sont pas les moins sujets à ces contradictions.

Remontons au XVIIe siècle, au temps des précieuses.

Madame de Sévigné, quand elle « allait en Bourdaloue, » se sentait vraiment chrétienne. En regardant autour d'elle, en rappelant ses souvenirs, elle se répétait, avec le grand moraliste de la chaire : « de tant de mariages qui se contractent tous les jours, combien en voit-on où se trouve la sympathie des cœurs ? » Elle voyait aussi, comme Bourdaloue, ces « mariages sans attachement » engendrer ailleurs « de criminels attachements sans mariage. »

Parmi les contemporains de madame de Sévigné, et dans le monde où elle a vécu, comme le dit Bourdaloue, l'ambition faisait le mariage; puis l'amour séparait les époux.

« L'adultère, voilà dans cette société (celle de » la cour) le correctif du mariage. Une alliance » de choix, où les cœurs se rencontrent, allège » les ennuis de celle qu'ont imposée les seules » convenances; et cette alliance, la bonne com- » pagnie la tolère, l'agrée pour ainsi dire, à la » condition qu'elle évite tout grossier scandale. » Ces tendres liaisons ont une sorte de célébrité » discrète, qui provoque les allusions à demi-

» voix, les sourires d'intelligence, et il est de » bon ton d'en être exactement informé (1). »

Etre bien informé, c'était la mode, et comme toujours il se trouvait des gens qui outraient la mode et dépassaient toute mesure.

Lorsque le jeune duc de Longueville, que tout le monde croyait fils de M. de Larochefoucault, périt au passage du Rhin, il y eut, dit Madame de Sévigné, « un nombre infini de pleureuses » de M. de Longueville... elles voulaient toutes » avoir des conversations avec M. de Laroche- » foucault; mais lui, qui craint le ridicule plus » que toutes les choses du monde, il les a fort » bien envoyées se consoler ailleurs. » A dire vrai, dans ces amours adultères même venaient encore bien souvent se mêler non-seulement la vanité, mais l'intérêt et l'ambition : les amours de Larochefoucault et de Paul de Gondi furent des amours politiques où la passion romanesque elle-même était une hyprocrisie.

Pour Madame de Sévigné, elle eut été digne d'aimer un chrétien véritable, et d'en être aimée. Déçue dans ses espérances, entourée de tentations et de pièges, elle se fit un rempart « de glace »; elle enferma tout ce qu'elle avait de tendresse au cœur dans son amour pour sa fille : elle en fit une passion violente, jalouse et presque romanesque.

(1) *Les Mariages dans l'ancienne société française*, par Ernest Bertin, Hachette, 1879.

Sa triste expérience et les exemples qu'elle avait sous les yeux l'avaient elle rendue sceptique? Ne croyait-elle plus qu'il fut possible d'être heureux dans un engagement légitime? Lorsqu'elle recevait, avec une indulgence qui nous étonne, la confidence étrange des mésaventures amoureuses de son fils (1); quand elle voulait, à toute force, lui faire épouser une héritière « un peu juive de son estoc, mais dont les millions sont de fort bonne maison (2) », ne semblait-elle pas, comme tout son monde, croire qu'il n'y a rien de commun entre le mariage et l'amour?

Pourtant elle aimait à lire non-seulement le Tasse et Pétrarque, mais les romans de Mlle de Scudéry, l'Astrée, l'Amadis de Gaule et même Cléopâtre (3) : c'était la part du rêve. Mais pour elle, au moins, ce ne fut qu'un rêve.

Il y avait longtemps que la femme, dans le monde, se berçait de ce rêve.

(1) 8 avril 1671.

(2) 13 oct. 1675.

(3) Roman de La Calprenède. « Je n'ose vous dire que » je suis revenue à Cléopâtre, et que... cette lecture me » divertit encore. Cela est épouvantable ; mais vous savez » que je ne m'accommode guères bien de toutes les pru- » deries qui ne me sont pas naturelles ; et comme celle » de ne plus aimer ces livres-là ne m'est pas encore entiè- » rement arrivée, je me laisse divertir sous le prétexte » que mon fils m'a mise en train ». 5 juillet 1671.

Voyez, là dessus, quelques pages vraiment judicieuses et charmantes de M. St Marc Girardin dans son *Cours de littérature dramatique*, à propos de la *Galathée* d'Honoré d'Urfé, qui est une princesse, une princesse de la cour des Valois, et, s'il faut tout dire et s'en rapporter aux *clefs*, Marguerite de Valois :

Est-ce seulement une princesse du XVIe siècle, que d'Urfé a voulu peindre dans le personnage de Galathée, ou bien est-ce en général la femme nourrie dans l'oisiveté du monde et par conséquent dans l'exercice des passions? A mesure que la civilisation s'est plus répandue dans tous les rangs de la société, il y a eu, à côté des âmes sérieuses qui se sont brisées à l'atteinte des passions, un grand nombre d'âmes frivoles qui se sont fait de la passion une occupation ou un jeu... Galathée, au temps d'Urfé, n'était qu'à la cour peut-être ; elle est maintenant dans tous les salons, j'allai presque dire dans toutes les mansardes.

Voilà pourquoi le type de la femme s'est altéré de bonne heure dans la littérature... l'amour chrétien ne parut pas assez dramatique, assez émouvant et flatteur à l'imagination des romanciers et des poètes. On voulut, non point la femme plaçant la grandeur, le bonheur et la dignité de sa vie dans l'accomplissement de ses devoirs de fille, d'épouse et de mère ; non point la femme partageant avec l'homme les peines et les fatigues de la vie ; mais la femme élevée au rang de déesse et servie à genoux ; tenue bien

loin de toute chose pénible ou simplement grave, de toute réalité choquante ou triviale, soulevée de terre pour que ses pieds délicats ne soient point blessés par les cailloux du chemin, ne connaissant de la vie que les joies et de la nature que les fleurs.

Malheureusement ce genre d'amour qui met la femme au dessus et comme en dehors de l'humanité, dans la réalité, n'est qu'une hypocrisie ou bien une illusion, et souvent c'est l'une et l'autre à la fois : une illusion chez la femme qui reçoit de tels hommages, une hypocrisie chez l'homme qui les lui rend.

Il ne faut du reste pas s'y tromper : cette adoration de la femme, cet amour romanesque ne se concilie pas plus avec l'estime et le respect que le mépris même ; ou plutôt ce n'est qu'une forme déguisée du mépris. Je ne m'arrête pas aux amours coupables ; on y peut trouver la passion, mais on n'y porte pas l'estime. Dans l'amour permis lui-même, la galanterie romanesque tendrait à faire de la femme un être frivole, capricieux, un enfant gâté qui ne peut être pour l'homme qu'elle épouse une compagne, mais un vain jouet, une fantaisie, un objet de luxe onéreux et dangereux.

Les *précieuses*, dont Molière s'est moqué dans la comédie qui porte leur nom et dans *les femmes savantes*, représentaient au XVIIe siècle

la vieille tradition du cycle breton de la Table-Ronde, l'héritage amoindri, raffiné et subtilisé de l'amour chevaleresque. Elles entendaient faire passer dans la vie l'idéal romanesque du Grand Cyrus.

La passion qu'elles rêvaient, ce n'était point cet amour de dévouement complet où l'on cherche son bonheur tout entier dans le bonheur de celui qu'on aime; qui devient un devoir, et se mêle à tous les devoirs de la vie pour les fortifier. Cet amour-là, c'est le seul vrai, c'est le sentiment naturel, providentiel, sanctifié par la religion; il n'a pas besoin de l'attrait, de l'assaisonnement, de l'encadrement des rêves d'une imagination romanesque en quête d'aventures, de luttes et de drames; il se suffit à lui-même; il anoblit tout ce qu'il touche; il n'y a point de tâche journalière, quelque vulgaire et triviale qu'elle soit, il n'est point de projet d'avenir, banal et modeste, qui ne s'élève et ne se *poétise* quand il se partage entre deux âmes touchées par ce véritable amour.

Mais l'histoire de cet amour est d'ordinaire bien simple, et n'intéresse que ceux qui en sont les héros : pour les autres, elle manque de variété; bref, elle ne peut fournir le sujet d'un drame ou d'un roman. Voilà précisément ce que lui reprochent les *précieuses :*

GORGIBUS. Je te dis que le mariage est une chose sainte

et sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là (par une demande en mariage).

MADELON. Mon Dieu ! que si tout le monde vous ressemblait, un roman serait bientôt fini ! La belle chose que ce serait, si d'abord Cyrus épousait Mandane, et qu'Aronce de plein pied fut marié à Clélie !

GORGIBUS. Que vient me conter celle-ci ?

MADELON. Mon père, voilà ma cousine qui vous dira aussi bien que moi que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentiments, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou être conduit fatalement chez elle par un parent ou par un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique; il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrivé, qui doit se faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée : et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux. qui paraît à notre rougeur, et qui pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvements et tout ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont en bonne galanterie, on ne saurait se dispenser.

Ce qui plaît aux précieuses dans l'amour, c'est le roman ; or le mariage est la fin du roman. J'entends la fin du roman quand il est honnête ; et les précieuses *voulaient être honnêtes*.

Quel que soit l'espèce de culte dont la femme parvienne à s'entourer dans le monde, en se mariant elle doit renoncer à son rang de déesse pour devenir une simple mortelle, qu'on ne sert pas à genoux, qu'on n'adore point, mais qu'on aime tout simplement et qu'on entoure d'estime et de respect quand elle sait le mériter.

Aux yeux des précieuses, c'était une déchéance. Elles retardaient donc le mariage autant que possible, jusque tout à la fin de la jeunesse. Il fallait bien s'y résoudre alors sous peine de rester fille ; et les précieuses, d'ordinaire, finissaient par accepter un mari. Julie d'Angennes avait trente-huit ans quand elle épousa M. de Montausier, qu'elle avait fait attendre dix ans. Malheureusement, tous les amoureux n'ont pas autant de patience.

On finissait donc par se marier, si l'on pouvait, et si, par trop de retards, on n'en avait pas laissé passer le moment.

Et quand on était mariée ? Quand on est mariée, les précieuses le proclament, on doit être fidèle à son mari. C'est un devoir si naturel, qu'il ne faut pas en faire plus de mérite à la femme qu'on n'en fait à l'homme de n'être pas un

voleur... Même délaissée, trahie par son mari, la femme repoussera toute proposition de vengeance. « C'est bien assez d'avoir un mari infidèle sans avoir encore un ami peu respectueux » Elle sera vertueuse par respect pour elle-même et non par amour pour son mari (1).

Voilà ce que dit Mademoiselle de Scudéry. Seulement, (Dieu lui pardonne, la pauvre fille, car elle ne savait pas bien ce qu'elle faisait) elle a inventé un tempérament, j'ai failli dire un accommodement : c'est la *tendresse*. L'amitié est capable de tendresse aussi bien que l'amour. Une femme ne peut avoir d'amour véritable que pour son mari ; mais en dehors du mariage, elle peut avoir pour un homme une *amitié tendre*, ce qui est doux et consolant, surtout quand on n'a pas d'amour...

On connaît la *carte de Tendre*. Clélie dit expressément qu'il ne s'agit que du pays d'amitié : la preuve c'est qu'elle permet à ses tendres amies de naviguer sur les rivières d'*Estime* et de *Reconnaissance*, dont les eaux sont calmes et paisibles, mais leur conseille de prendre bien garde au fleuve d'*Inclination*, qui se jette dans la *mer Dangereuse*, et dont le courant est si rapide qu'à peine on peut le remonter...

Mademoiselle de Scudéry, je n'en doute pas, était de bonne foi dans sa théorie du *Tendre*.

(1) Clélie, 2me partie, liv. III.

Beaucoup d'autres femmes étaient sincères, plus ou moins, dans leur intention de ne point sortir des limites de la *tendresse* platonique et permise : mais elles sentaient, elles savaient pourtant que ces affections tendres ne sont point la pure amitié. Ce qu'elles voulaient, c'était briller et plaire, être entourées d'hommages, chercher des succès de vanité, des plaisirs d'imagination ; essayer leur pouvoir, inspirer des passions et même partager dans une certaine mesure les passions qu'elles inspiraient ; se donner des émotions dont le péril même était un charme ; ressentir le trouble et l'enivrement des approches de l'amour sans en accepter les liens ni les sacrifices ; elles voulaient, à l'exemple des héroïnes de l'Astrée, du grand Cyrus et de Clélie, côtoyer les précipices pour se donner la volupté troublante du vertige... Mais comme disait ce brutal de Boileau, quelle pente dangereuse que cette amitié-là !

Mais ne présume pas que Vénus, ou Satan
Souffre qu'elle en demeure aux termes du roman...

Parlons nettement, comme il convient à des chrétiens. Toute amitié tendre, toute affection passionnée, entre un homme et une femme, conduit à l'amour, non pas à l'amour dégagé des sens, mais à l'amour qui s'empare à la fois du corps et de l'âme. Dieu lui-même a mis en nous

la tendance et l'attrait qui doivent perpétuer le genre humain. On n'essaie pas impunément de tromper la nature et d'éluder une loi providentielle. Prétendre que l'homme et la femme peuvent s'aimer comme de purs esprits, brûler de « célestes flammes » et que les sens n'aient point de part à toutes ces ardeurs, c'est une illusion vaine à moins que ce ne soit une hypocrisie.

Ce fut l'une et l'autre au XVII[e] siècle. Ces tentatives pour idéaliser et purifier l'amour ne réussirent guères qu'à le *dédoubler*. L'homme n'est ni ange ni bête, a dit Pascal ; et souvent qui veut faire l'ange, fait la bête. Il faut bien l'avouer, c'est chez le sexe fort surtout que la bête réclame sa part avec le plus d'insistance. Parmi les précieuses il y en eut de vraiment sincères dans leur éloignement pour l'amour vulgaire et terrestre. Il y en eut, en dépit d'une *tendresse* véritable, d'une affection passionnée, d'inflexibles et d'impitoyables pour les « faiblesses humaines. » Elles n'en étaient pas moins séduisantes par l'esprit et la beauté. L'on consentait donc à faire *l'ange* auprès d'elles ; mais *l'autre*, comme dit Xavier de Maistre, se dédommageait ailleurs.

Ninon de l'Enclos, qui nommait les précieuses « des jansénistes de l'amour » et souriait de ces refus qui n'étaient parfois que des lenteurs, Ninon de l'Enclos adoucit plus d'un amoureux martyre. Nombre d'adorateurs de Vénus Uranie,

(mademoiselle de Scudery le déplore), avaient aussi parfois de l'encens pour l'autel de Vénus Anadyomène; et l'étrange situation que Sainte-Beuve décrit dans *Volupté* n'est point particulière à la première moitié du XIXe siècle :

« Au retour, la vie subtile du cœur, à côté de mon amie, se substituait immédiatement au trouble épais de l'heure précédente... J'apportais, aux pieds de celle dont toute la rêverie me demeurait sacrée, une mélancolie de source coupable. »

Et que de fois cette *amitié tendre*, illusion chez la femme, n'est chez l'homme qu'une feinte hypocrite, un piège... O Vénus Uranie, c'est le diable qui t'engendra, sorcière séraphique aux airs d'extase, corruptrice perfide qui sais émouvoir les sens en rassurant la pudeur par des protestations vaines et qui conduis aux bourbiers, les yeux levés au ciel!

L'Archiviste. Mon Président, votre théorie des *trois morales* — j'y reviens — me paraît capable de recevoir bien des applications diverses. Dans les époques de progrès social et de formation, ces trois morales se rapprochent; dans les époques de décadence et de dissolution, ces trois morales se séparent de plus en plus.

A ces trois morales, correspondent trois influences qui s'exercent à la fois sur nos enfants.

Montesquieu a parfaitement raison quand il dit, au XVIIIe siècle : « aujourd'hui, nous rece-

» vons trois éducations différentes ou contraires. » Mais il me paraît avoir tort quand il ajoute : « *Chose que les anciens ne connaissaient pas.* »

Les tendances caractéristiques de l'esprit et du cœur humain se retrouvent dans les sociétés antiques aussi bien que dans les sociétés chrétiennes Seulement, comme chez les païens, dans la civilisation grecque, par exemple, la morale de la conscience et de la raison s'était, elle-même, abaissée ; il en était résulté pour les deux autres morales un avilissement proportionnel. Le tout était baissé d'un cran. C'est, je crois, ce qu'il ne serait pas difficile de montrer par un grand nombre d'exemples. Mais ne parlons aujourd'hui que de l'amour.

(Prenant un livre dans la bibliothèque). Ecoutez ceci : ne croirait-on pas entendre Honoré d'Urfé, la Calprenède ou mademoiselle de Scudery? « Il n'est rien qui puisse, aussi bien » que l'amour, inspirer à l'homme des sentiments » généreux, je veux dire la honte du mal, et la » noble passion du bien... Il n'est point d'homme » si lâche dont l'amour ne puisse faire l'égal d'un » héros. »

Est-ce Amadis ou le grand Cyrus qui parle ainsi de l'amour? Non, c'est un grec du *Banquet* de Platon.

Mais écoutez ce qui suit et pardonnez moi de parler grec. J'espère que vous ne m'accuserez pas de pédanterie, si je vous lis simplement ce que je n'aime pas de traduire.

« Une armée composée d'amants, Ἐραστῶν τε » καὶ παιδικῶν, fût-elle faible par le nombre, » serait invincible, et pourrait vaincre le monde » entier. »

« Un amant, continue le convive de Socrate, » un amant, pour se faire aimer, peut descendre » à des complaisances, à des supplications, à » des larmes dont rougirait un esclave : tout » cela lui sied et l'honore. Ce qu'il y a de plus » étrange, c'est qu'on veut que les amants soient » les seuls parjures que les dieux ne punissent » point : tant il est vrai que les dieux et les » hommes permettent tout à l'amour.

» Et cependant (singulière contradiction de » nos mœurs!) on croirait que pour nous l'amour » est une chose honteuse, quand on considère » avec quel soin un père s'efforce d'en éloigner » son enfant et l'entoure de gens qui doivent » veiller sans cesse à ce qu'il ne puisse entendre » ceux qui voudraient le séduire... (Ἐπειδὰν δὲ » παιδαγωγοὺς ἐπιστήσαντες οἱ πατέρες τοῖς ἐρωμένοις μὴ » ἐῶσι διαλέγεσθαι τοῖς ἐρασταῖς...) ».

Mais ici je m'arrête. Je fausserais le sens de l'auteur en essayant de voiler par des équivoques ce qu'il a de trop révoltant pour des oreilles chrétiennes. Je ne veux pas, suivant les traces de la docte abbesse de Fontevrault, transformer selon nos mœurs les amours du *Banquet* de Platon.

On sait assez de quel étrange amour parle ici

le philosophe, et de quelle fange il prend son essor pour s'élancer vers les cieux. Le souvenir du *Banquet* me poursuit quand j'admire dans les poètes païens les dévouements héroïques de l'amitié. En dépit des commentaires de Platon lui même, cette idée n'atteint pas le vieil Homère ni l'affection d'Achille pour Patrocle ; mais le *pastor Corydon* de Virgile me gâte le : « *Me, me, adsum qui feci !* » et l'amitié de Nisus pour Euryale.

Près de quatre siècles après le *divin* Platon, et lorsque la lumière du Christ s'était déjà levée sur le monde, Plutarque, dans l'*Eroticos*, célèbre encore le même genre d'amour comme la plus belle source d'héroïques vertus. L'un des personnages du dialogue cite force prouesses guerrières inspirées par cet amour ; il ajoute que ces exploits ont fini par le mettre en honneur chez des peuples qui jadis le méprisaient. Χαλσιδεῖς... τὸ παιδεραστεῖν πρότερον ἐν ψόγῳ τιθέμενοι, τότε μᾶλλον ἑτέρων [ἐρώτων] ἠγάπησαν καὶ ἐτίμησαν.

Ce sont les barbares, disait le Phèdre de Platon, qui regardent cette passion comme infâme. Quant à l'amour naturel de la femme et de l'homme, c'est une Vénus inférieure, l'Aphrodite *pandémos*, qui ne convient qu'au vulgaire. Les hommes dont la nature est vraiment forte et généreuse sont naturellement portés, dès leur enfance, vers un autre amour : ils n'ont que du dégoût pour le mariage, et s'ils se marient, c'est

qu'ils y sont contraints par la loi. Ἕως μὲν παῖδες ὦσιν.... φιλοῦσι τοὺς ἄνδρας.... ἐπειδὰν δ' ἀνδρωθῶσι, παιδεραστοῦσι καὶ πρὸς γάμους καὶ παιδοποιίας οὐ προσέχουσι τὸν νοῦν φύσει, ἀλλ' ὑπὸ τοῦ νόμου ἀναγκάζονται.

Dans le dialogue de Plutarque, Protogènes est plus explicite encore : « Eh ! quoi, lui disait » Daphnéus, vous appelez le mariage et l'amour » des époux, un lien méprisable ? Il n'est pas et » ne fut jamais d'union plus sainte. – Les Lé- » gislateurs, répondit Protogènes, font bien de » parler ainsi, car il est utile de répandre cette » idée dans la foule, pour empêcher le genre » humain de périr. Mais cela n'empêche pas » qu'on ne puisse trouver, dans le gynécée, la » moindre trace du véritable amour. » Ἀληθινοῦ δὲ ἔρωτος οὐδ' ὁτιοῦν τῇ γυναικωνίτιδι μέτεστι.

Il est vrai que Protogènes essaie d'anoblir cet *amour véritable*, cet amour *platonique* en le dégageant des sens bien plus que ne l'avait fait Platon lui-même ; mais son interlocuteur ne le croit pas, et le raille comme Boileau et Molière, au XVII[e] siècle, ont raillé l'amour éthéré des précieuses. « Disons la vérité, Protogènes, tous » les amours viennent de la même passion ; ils » poursuivent tous la volupté ; mais on cherche » à voiler des voluptés honteuses sous le prétexte » de l'amitié et de la vertu ». Ἓν καὶ ταὐτό ἐστι πρὸς παῖδας καὶ γυναῖκας πάθος το τῶν ἐρώτων... οὗτος δὲ [ὁ παιδικός] αἰσχύνεται., πρόφασις οὖν φιλία καὶ ἀρετή.

Entre l'Europe chrétienne et la Grèce antique la ressemblance (oserais-je dire le parallélisme ?) est complet. Le même abaissement conduisait de la morale qu'on prêche à celle qu'on rève et de celle qu'on rêve à celle qu'on pratique.

Et ce genre d'amour qu'on n'avoue plus que dans les bagnes (ὁ παιδικός) se voilait de mensonges et se parait de sophismes, comme l'amour adultère de nos jours.

Logiquement (comme il arrive toujours dans le développement du vice) l'idéal féminin de l'amour était remplacé par un autre idéal de *la faiblesse asservissant la force par la volupté.*

A toutes les époques et dans tous les pays, depuis Athènes au temps de Périclès jusqu'à la Cour de Versailles au temps de Louis XIV, ces déviations morales se produisent et viennent des mêmes causes : l'impatience du frein, le dégoût et le mépris des devoirs et des conditions ordinaires de la vie, la recherche des plaisirs nouveaux et des sentiments singuliers qui semblent nous séparer de la foule et nous mettre au-dessus des lois communes de l'humanité ; pour parler le langage de Saint Augustin, l'orgueil, la volupté et la vaine curiosité de l'esprit : en un seul mot, l'égoïsme. Seulement, ces déviations sont plus ou moins profondes, selon que les croyances religieuses et les mœurs publiques sont plus ou moins fortes et pures. Dans la

France du XVIIe siècle, la morale romanesque plaçait en dehors du mariage l'idéal de l'amour. La Grèce antique l'avait mis en dehors de la nature ; et l'histoire des mœurs au XVIIIe siècle prouve que la religion seule nous préserve de cette ignominie : bientôt nous en serions revenus là, si les ennemis acharnés de la foi chrétienne réussissaient à la chasser de l'Europe.

CHAPITRE XIX.

DON JUAN.

L'Espagne, *dit le Président*, l'Espagne qui fut par excellence la terre de la chevalerie et du point d'honneur, a la gloire d'avoir produit ces deux types satiriques immortels : don Quichotte et don Juan. Don Quichotte, c'est la parodie de Lancelot, l'homme tel que le rêve l'orgueil et l'égoïsme de la femme; don Juan, c'est Gauvain, l'homme tel qu'il se rêve lui-même dans son propre égoïsme et son propre orgueil.

Une chose paraît au premier abord assez bizarre et peu d'accord avec ma théorie : don Quichotte parvient souvent à ridiculiser l'amoureux transi, même aux yeux des dames; et don Juan ne parvient guères — aux yeux de certaines femmes — à rendre odieux le libertin. Comment cela se fait-il ? C'est que l'orgueil féminin s'oppose à l'orgueil masculin. On espère fixer Gauvain, le dompter, se l'attacher pour toujours, bref, le transformer en un Lancelot. Quelle gloire de vaincre ce vainqueur ! Humi-

lier et désoler une rivale, c'est beau ; mais l'emporter sur toute une armée de rivales, c'est plus beau. En se faisant aimer de Tristan, on ne le prend qu'à la seule Iseult : mais si l'on parvient à soumettre don Juan, c'est à toutes les femmes de l'univers qu'on le prend...

L'Espagne, disais-je, a la gloire d'avoir créé ces deux types caractéristiques : mais elle doit céder à la France une partie de cette gloire. Cervantès est incomparable ; il écrase tout rival et décourage tout imitateur. Mais Tirso de Molina cède le pas à Molière. Le vrai don Juan, c'est le don Juan français.

L'évolution logique de Gauvain produit don Juan. « Il est quelque chose de plus enivrant que d'aimer la plus belle des femmes : c'est de changer sans cesse et d'aimer toutes les beautés de l'univers. Il est quelque chose de plus fier et de plus vaillant que ne rien craindre sur la terre, et de braver tous les hommes ; c'est de ne rien craindre au ciel, et de braver Dieu. » Voilà, non pas le raisonnement, mais le sentiment qui, de Gauvain conduit à don Juan, du chevalier du XIIe siècle, au roué du XVIIIe et de Richard Cœur de lion à Philippe d'Orléans, régent de France.

Don Juan n'a pas d'autre loi que de satisfaire l'orgueil d'abord, puis de chercher le plaisir, pour autant qu'il s'accorde avec l'orgueil.

Cette subordination de tous les penchants à l'orgueil est le côté chevaleresque du caractère de don Juan. C'est ce qui le distingue de Panurge et de Falstaff, qui sacrifient, au contraire, l'orgueil au plaisir. Panurge est dans toute la force du terme, un drôle, un très-mauvais drôle : cependant on est tenté d'excuser Pantagruel, « qui l'aima toute sa vie. » Que voulez-vous ? Panurge est si jovial, si peu gênant et si drôle !

Qu'est-ce donc que Panurge ? Ou plutôt, qu'est-ce Falstaff, qui n'est autre chose que Panurge dépouillé de l'hyperbole rabelaisienne et réduit à des proportions humaines, avec une ignominie de plus cependant : c'est qu'il est lâche, menteur et voleur, étant gentilhomme et soldat ?

Prenez un homme d'une intelligence vive, d'un esprit subtil et d'une verve intarissable. Privez-le de tout ce qui fait la noblesse de l'humanité : qu'il n'ait point de conscience, de respect de lui-même, ni d'honneur. Qu'il n'ait aucune de ces passions qui, jusque dans leurs égarements, conservent un certain caractère de grandeur : point d'orgueil, point d'ambition; qu'il ne mette point de cœur dans l'amour. Qu'il n'ait que des appétits, et cherche avant tout l'argent, la bonne chère et les femmes faciles. Qu'il vive dans la honte comme dans son élément naturel, et qu'il se vautre avec délices dans le ridicule, pourvu qu'il en puisse

éclabousser largement les autres. Au travers de cet abaissement, jetez une vanité puérile, une vanité misérable de fille de joie, de saltimbanque ou d'histrion. Qu'il ne connaisse qu'un seul frein : la peur ignoble et sans vergogne : qu'il soit impie quand il est ivre, et qu'il brave Dieu dans l'orgie ; mais qu'il se repente, pleure, prie, invoque tous les saints dans la tempête, sauf à rire de ses prières et de ses vœux s'il échappe au danger ; bref, mêlez ensemble les grimaces et l'impudence du singe, les goûts et les mœurs du porc, les ruses du renard ; mettez l'esprit d'un démon au service de tous les appétits d'une brute et vous aurez Panurge ou Falstaff.

Encore une fois, d'où vient cette indulgence que rencontrent Panurge et Falstaff chez d'honnêtes gens, loyaux et sincères, quoique peut-être un peu trop amis de la gaudriole et du plaisir ? Cela ne tient pas seulemeut à ce qu'ils sont très divertissants ; il y a, je pense, d'autres causes, plus profondes, et qui ne font pas l'éloge de la nature humaine. Panurge n'offense l'orgueil de personne. N'ayant point de dignité dans le caractère, il n'exige point d'égards. Il n'est dangereux que pour ceux qui se laissent duper ; mais qui se croit donc du bois dont on fait les dupes ? D'ailleurs, il n'est pas incommode ; il ne se scandalise jamais ; on ne se gêne pas avec lui. Oserai-je le dire ? On peut se donner impunément, avec lui, le plaisir de railler, d'être

insolent, et la joie perverse de bafouer et de mépriser un homme : n'est-ce pas assez de raison pour dire qu'en dépit de tous ses vices, il est encore « au demeurant, le meilleur fils du monde; » un bien bon enfant, comme nous dirions aujourd'hui ?

Quant à don Juan, c'est autre chose. On en a peur; parfois on le déteste; parfois on l'admire; souvent on l'envie; pour le mépriser, il faut avoir l'âme fortement chrétienne, car le poète l'a doué de tout ce qui domine les hommes et de tout ce qui séduit les femmes : il est jeune, beau, noble, riche, spirituel et brave; d'une perversité hautaine et grandiose; portant jusque dans le crime l'ironie légère du sceptique, l'élégance de l'homme de cour et la fierté du gentilhomme. Il ne craint qu'une seule chose au monde : le ridicule, et sait l'éviter toujours.

Don Juan Tenorio poursuit les jouissances d'orgueil et de volupté dans les larmes et dans le sang. Il flétrit, déshonore et tue par la honte et la douleur les malheureuses qui lui donnent leur amour et leur vie. Le meurtre ne pèse pas plus sur sa conscience que les séductions. Le monde entier, pour lui, n'est qu'une proie. Même quand il semble généreux, tout ce qu'il fait, il le fait pour lui même et pour lui seul. Don Juan ne sacrifie jamais son plaisir qu'à son orgueil, et son orgueil, à rien sur la terre ni dans le ciel.

Les lâches pullulent autour de la perversité puissante : don Juan traine avec lui tout un cortège de parasites et de flatteurs, qui l'admirent, qui en ont peur et qui le suivent comme le chacal avide et honteux suit le lion féroce et superbe.

Ce spectacle serait immoral, s'il était sans contrepoids. Si le poète nous avait montré le vice audacieux triomphant de toutes les consciences par la ruse, par l'or ou par la peur, nous en viendrions peut-être, à force de mépriser les hommes, à supporter don Juan, sinon à l'admirer. Molière n'est pas tombé dans cette faute, *Don Juan* est la seule de ses œuvres où l'on trouve des personnages vraiment *tragiques* par la dignité du langage et la grandeur du caractère : don Louis, done Elvire, don Carlos, et surtout *le Pauvre*...

Ce pauvre, un vieux mendiant malade et misérable, don Juan le rencontre un jour au coin d'un bois, sur le bord d'un chemin. Qui est-il ? D'où vient-il ? Qu'importe ? C'est un Pauvre, voilà tout. Un chrétien dirait : c'est un Pauvre de Jésus-Christ.

Don Juan, comme un réprouvé qu'il est, s'amuse à tâcher d'ébranler la foi de ce mendiant. Il lui plaît de jeter, dans cette âme obscure et souffrante, des germes de doute et de révolte contre Dieu ; il lui plaît d'enlever à ce déshérité de la vie l'espérance d'un héritage céleste et d'un

bonheur éternel.... La foi, cela le dérange dans son mépris de l'humanité.

Cette *scène du Pauvre*, je me la suis bien souvent jouée à moi même, en imagination, telle que je voudrais la voir jouer..... Figurez-vous une belle matinée de décembre, un soleil clair et froid, du givre aux arbres. Le Pauvre est un vieillard malade, plié en deux sur ses genoux débiles. Son œil est terne ; son front chauve, ridé, livide. Il n'a plus que le souffle. Sa voix haletante balbutie ; sa lèvre pendante laisse voir ses dents brisées. Il inspire le dégoût en même temps que la pitié ; il le sait ; il s'y résigne. Il se sent rivé jusqu'à la mort dans la douleur et dans les humiliations. C'est le résumé de toutes les misères.

Don Juan, le beau jeune homme, est vêtu de velours, d'or et de soie : la santé, la force, l'insolence et l'audace rayonnent dans le feu de ses yeux, dans son sourire dédaigneux et superbe, dans l'attitude ferme et souple à la fois de son corps svelte et vigoureux. Voilà les deux extrêmes du monde en présence : d'un côté, l'homme de souffrance et d'opprobres ; de l'autre, l'homme de proie, de plaisir et d'orgueil.

Que fais-tu, pauvre homme ? — Je prie. — Alors Dieu doit avoir soin de toi ? — Ah ! Monsieur, je suis bien misérable. — « Tu te moques, un homme qui prie tout le jour ne peut manquer d'être bien dans ses affaires. » — « Je vous

assure, Monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents. »
— La prière te réussit mal. Ah ! ah ! moi je te donne un louis d'or si tu veux jurer ! Et don Juan tient entre ses doigts cette pièce d'or qui brille au soleil d'hiver. Il l'avance jusque tout près des yeux du pauvre, il feint de la lui mettre dans la main : — « Tiens ! » — puis il la retire : – « Il faut jurer. » — « A moins de cela, tu ne l'auras pas. » — Il la lui passe et repasse devant le visage : — « prends, la voilà. » — « Prends, te dis-je ; — mais jure donc ! »

Le pauvre d'abord ne voit rien que cette pièce d'or. Cet or, c'est un manteau de bure pour le reste de l'hiver, c'est du pain pour tout un mois.. et la bise âpre le fouette et le déchire à travers ses haillons, et la faim lui tord les entrailles... il n'entend plus ce qu'on lui dit, il n'écoute pas ; il regarde cette pièce d'or, il la suit des yeux avec une expression de convoitise presque bestiale. Don Juan rit : ce jeu l'amuse.

Sous l'insulte de ce rire méprisant, l'âme du pauvre se réveille. Il comprend qu'on lui demande une infamie. Un nuage de honte, une rougeur bistrée passe un instant sur son visage livide Il se relève lentement, avec un effort douloureux. Sa taille se déploie : son visage arrive à la hauteur du visage de don Juan. Il le fixe bien en face, d'un regard fier et triste, avec une expression de courage invincible et de pro-

fond mépris ; et ce n'est plus de sa voix basse timide, suppliante, c'est d'une voix mâle et forte, mais tranquille dans sa fermeté qu'il répond : « Je ne jurerai pas : non Monsieur : j'aime mieux mourir de faim. »

Don Juan n'est pas facile à décontenancer. Pourtant il hésite quelques secondes... puis, essayant de cacher un dépit qui n'a rien de fier sous une affectation de pitié dédaigneuse : « va, va, je te le donne pour l'amour de l'humanité » — dit-il, en jetant le louis d'or aux pieds du pauvre : et lui tournant le dos, il s'en va.

Le mendiant, pensif, le regarde s'éloigner.

Sganarelle contemple tour à tour, d'un air d'étonnement profond, ce louis d'or tombé dans l'herbe, et ce misérable affamé qui ne le ramasse pas à l'instant. Ensuite, s'étant bien assuré que son maître ne peut pas le voir, il ramasse le louis et l'offre respectueusement au Pauvre, qui le prend, sourit au laquais et lui tend la main.

On a discuté cette question : Molière s'est-il directement inspiré de l'original espagnol, ou d'une copie ? Je ne pense pas qu'on ait jusqu'ici résolu ce problème ; mais quoiqu'il en soit, parmi tous les écrivains qui ont mis en scène au XVIIe siècle le héros du poète espagnol Cicognini, Villers, Dorimond, Shadwel, et d'autres, Molière est celui qui a le plus clairement compris et le plus nettement exprimé la pensée créa-

trice du type, et tous ceux qui ont, après lui, repris ce thème, semblent avoir subi son influence.

Don Juan, c'est un *scélérat chevaleresque*, un *scélérat homme d'honneur*.

A l'époque où parut en Espagne le premier des don Juan, le grand ressort de l'émotion tragique dans le théâtre espagnol, c'était l'honneur, ou plutôt, comme l'a très bien dit Prosper Mérimée, le point d'honneur. Et si nous cherchons dans Lope et dans Caldéron (1), dans les deux poètes dramatiques les plus célèbres de l'Espagne, ceux qui ont le mieux exprimé sur la scène cette « âme espagnole, plus grande encore que folle » comme dit La Fontaine, — si nous cherchons, disais-je, quelles étaient les règles essentielles de ce point d'honneur (je fais abstraction de *l'honneur du mari*, qui ne concerne pas don Juan,) voici ce que nous trouvons :

I. L'honneur est au-dessus de toute loi humaine et divine. Un vrai gentilhomme, « caballero », n'hésite pas à se damner pour obéir aux lois de l'honneur (2).

II. La loi du duel est une règle essentielle de l'honneur.

III. Tout gentilhomme doit protection aux duellistes.

(1) V. D. Antonio Rubio y Lluch, *el sentimento del honor en al teatro de Calderon*.

(2) L'étoile de Séville, Lope de Vega.

IV. Le gentilhomme doit son aide et le secours de son épée à toute femme qui le demande, n'importe dans quel but et pour quelle cause (1).

V. Pour défendre l'honneur d'une femme ou protéger un duelliste, le gentilhomme ne doit pas reculer devant un faux serment, même en justice (2).

VI. Le gentilhomme doit toujours tenir la parole donnée *à un gentilhomme*, même au prix d'un crime, cette parole fût-elle obtenue par surprise (3).

VII. Le gentilhomme doit défendre l'honneur de tous ceux de sa race, comme le sien propre, et respecter le chef de sa maison.

VIII. Le gentilhomme doit obéir à son roi. L'obéissance qu'on doit au roi prime la loi morale ; mais elle n'est pas au dessus de l'honneur. Si le roi commandait une action déshonorante, il faudrait lui désobéir.

IX. La ruse et même la perfidie sont excusables dans l'amour et dans l'ambition. « Pour régner et pour aimer, dit notre Cervantès dans le *galant homme (el gallardo espanol)*, il n'est point de faute qui ne trouve d'excuse. » Voilà ce qu'est devenu l'honneur de Gauvain (4) à la

(1) L'esprit follet, Calderon.

(2) Aimer sans savoir qui (Lope).

(3) L'étoile de Séville (Lope). La nécessité déplorable (id.).

(4) V. t. II de ce livre, page 136.

fin du XVIe siècle : Cervantès observe les mœurs de son temps mais n'essaie pas de les justifier.

Le premier don Juan, celui de Tirso, reste parfaitement fidèle à ces règles de l'honneur mondain.

A part quelques légères différences, qui ne sont point à leur avantage, les « raffinés » ont mis à la mode en France ces règles du point d'honneur espagnol. Des dernières années de Molière à la jeunesse de Montesquieu, « l'honneur du monde » n'a guère changé ; et personne en France, je crois, pas même Bossuet, n'a posé d'une manière plus précise, plus impartiale et plus complète que l'auteur de l'*Esprit des lois* les règles de l'honneur tel que l'entendait le gentilhomme courtisan de la monarchie française, au temps où Montesquieu, jeune encore, était un homme du monde autant qu'on pouvait l'être dans la noblesse de robe :

C'est lorsqu'on entre dans le monde que l'éducation, en quelque façon, commence. Là est l'école de ce qu'on appelle honneur, ce maître qui doit partout nous conduire.

Les vertus qu'on nous y montre sont toujours moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même ; elles ne sont pas tant ce qui nous appelle vers nos concitoyens que ce qui nous en distingue.

On n'y juge pas les actions des hommes comme bonnes, mais comme belles ; comme justes, mais comme grandes ; comme raisonnables, mais comme extraordinaires.

Dès que l'honneur peut y trouver quelque chose de noble, il est ou le juge qui les rend légitimes ou le sophiste qui les justifie.

Il permet la galanterie quand elle est unie à l'idée des sentiments du cœur, ou à l'idée de conquête.

Il permet la ruse lorsqu'elle est jointe à l'idée de la grandeur de l'esprit ou de la grandeur des affaires, comme dans la politique...

A l'égard des mœurs... l'éducation des monarchies doit y mettre une certaine franchise. On y veut donc la vérité dans les discours. Mais est-ce par amour pour elle? Point du tout. On la veut, parce qu'un homme qui est accoutumé à la dire paraît hardi et libre...

C'est ce qui fait qu'autant on y recommande cette espèce de franchise, autant on y méprise celle du peuple, qui n'a que la vérité pour objet...

Cet honneur bizarre fait que les vertus ne sont que ce qu'il veut et comme il les veut; il met de son chef des règles à tout ce qui nous est prescrit; il étend ou il borne nos devoirs à sa fantaisie, qu'ils aient leur source dans la religion, dans la politique ou dans la morale.

Il n'y a rien dans les monarchies que les lois, la religion et l'honneur prescrivent tant que l'obéissance aux volontés du prince... mais cet honneur nous dicte que jamais le prince ne doit nous prescrire une action qui nous déshonore...

On n'ira point alléguer au prince les lois de la religion; un courtisan se croirait ridicule; mais on lui alléguera sans cesse les lois de l'honneur. .

... Les choses que l'honneur défend sont plus rigoureusement défendues lorsque les lois ne concourent point à les proscrire, et celles qu'il exige sont plus fortement exigées lorsque la loi ne les demande pas.

Il ne faut jamais se lasser de relire cet admirable chapitre dont une grande partie reste vraie

de nos jours, et dont les maximes essentielles, quand on y réfléchit un peu, nous expliquent les variations de l'honneur moderne, du XIIe au XIXe siècle.

Essayons d'appliquer au don Juan de Molière les règles de l'honneur telles que Montesquieu les formule.

Posons d'abord comme nous le faisions tout-à-l'heure à propos de l'original espagnol, cette dérogation essentielle que tout est excusable et que rien ne déshonore en amour.

Cette dérogation n'est point particulière à la morale de l'honneur moderne. L'amour et l'ambition, c'est-à-dire l'orgueil et la volupté, sont les plus fortes et les plus générales des passions humaines : c'est sur ce point que la conscience morale fléchira le plus souvent. Les *mondains* ont partout et toujours des tolérances analogues. Les mensonges d'amour ne déshonoraient pas plus un *gallardo espanol* du temps de Cervantès, qu'un *honnête homme* du temps de Molière ou bien un *galant homme* du XIXe siècle. Le καλόκαγαθος d'Athènes répétait ces maximes étranges de Platon, que nous avons déjà citées : et le *vir honestus* de Rome disait, avec Ovide

Fraus absit....
Ludite, si sapitis, solas impune puellas.

» L'honneur, dit Montesquieu, permet la galanterie quand elle est unie aux sentiments du

cœur ou à l'idée de conquête. Pour Lancelot, pour Tristan, dans l'Europe du moyen âge, le vieux sentiment chevaleresque anoblissait l'amour adultère par « *l'idée des sentiments du cœur* ». Don Juan « ne se pique point de ce faux honneur d'être fidèle ». A son avis, « la constance n'est bonne que pour les ridicules ». Cependant la volupté seule et prise en elle-même, la sensation toute pure ne lui suffit point, comme à Panurge, lequel ne songe qu'à « gagner temps », et « s'enfuit le grand pas » dès qu'une aventure amoureuse présente quelque péril. Vaincre les obstacles et braver les dangers est au contraire, pour don Juan, l'assaisonnement nécessaire du plaisir. Ce qui lui plait avant tout dans ses amours, c'est « *l'idée de conquête.* »

Il n'est rien, dit-il, de si doux que de triompher des résistances d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire... Comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

Don Juan semble parfois conduit par des sentiments généreux : regardez-y de près : le motif qui le fait agir ne vient jamais de « *ce qu'on doit aux autres* », mais de ce qu'il croit « *se devoir à lui-même.* » Il donne un louis d'or au pauvre, mais de quelle façon?

Un homme le prévient qu'il doit se tenir sur

ses gardes, parce qu'il y a des voleurs qui parcourent le pays; mais cet homme est un mendiant : don Juan s'écrie : « ah ! ah ! ton avis est intéressé, à ce que je vois ! » Et pour mieux établir la toute puissance de l'intérêt, voyant ce pauvre homme qui prie, selon l'usage, pour ceux qui lui font l'aumône, don Juan veut se donner, pour son argent, le plaisir de le faire blasphémer. Il ne doute pas qu'il réussira; contre son attente, c'est lui qui est vaincu dans la lutte; en dépit de tout son esprit, il ne peut s'en tirer à son honneur, et le seul moyen qui lui reste d'atténuer un peu l'humiliation de sa défaite, c'est de jeter un louis d'or au malheureux « pour l'amour de l'humanité. » Mais l'amour de l'humanité dans sa bouche n'est qu'une hypocrisie, comme l'eût été la formule consacrée : « pour l'amour de Dieu. » Don Juan n'est pas plus humain qu'il n'est dévot.

N'est ce pas, dira-t-on peut-être, un trait de générosité véritable que de prendre au péril de sa vie la défense d'un homme attaqué par trois autres ?

« La partie est trop inégale, et je ne dois pas dit-il, souffrir une telle lâcheté... »

Il ne s'inquiète pas des causes de la querelle; qu'importe la justice ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit, mais d'égaliser la partie. Lorsque don Carlos, délivré de ses trois adversaires, dit à son

défenseur : « Souffrez, Monsieur, que je vous rende grâce d'une action si généreuse, » don Juan lui répond : « Notre propre honneur est intéressé dans de pareilles aventures, et l'action de ces coquins était si lâche, que c'eût été y prendre part que de ne pas s'y opposer. » Rappelons encore Montesquieu : « *Les vertus qu'on nous montre* (dans l'honneur) *sont moins ce que l'on doit aux autres que ce que l'on se doit à soi-même.* »

L'honneur ne crée d'obligation qu'entre égaux.

Je n'oserais dire que don Juan revêtira son valet de ses habits, afin de le faire tuer par ceux qui le poursuivent lui-même, ni qu'il fera « tenir par trois ou quatre » le pauvre Sganarelle afin de le « rouer de mille coups » plus à son aise. Mais il trouve tout naturel de l'en menacer. Pourquoi ? parce que ces gens là ne sont pas à craindre. On ne peut vous soupçonner d'en avoir peur. Il enjôlera par cent flatteries M. Dimanche : les marchands, ce sont des gens de rien, cela ne compte pas ; quoi qu'on fasse, on ne peut être à leur égard ni vil, ni déloyal. Don Juan ne paiera ni son tailleur ni les gages de ses domestiques ; ce ne serait que de la probité, vertu populaire ; mais il paiera ses dettes de jeu, ses dettes d'honneur. *Les choses que l'honneur exige sont plus fortement exigées lorsque la loi ne les demande pas.*

Quand il s'agit de satisfaire ses caprices d'orgueilleuse volupté, don Juan ne se fait pas faute d'entasser mensonge sur mensonge et de se parjurer vingt fois : cela, pour lui, n'atteint pas l'honneur. Il méprise absolument « *la franchise du peuple, qui n'a que la vérité pour objet.* » Sa franchise, à lui, n'a pour but que de se montrer « *hardi et libre* » et de prouver qu'il ne s'inquiète nullement « *de la manière dont un autre reçoit les choses.* » Voilà pourquoi don Juan sera loyal, fidèle à sa parole, fier, inflexible avec les gentilshommes, ses égaux et ne mentira jamais pour sauver sa vie : ce serait mentir par peur : en face de cinq ennemis, il mettra la main sur la garde de son épée, et s'écriera :

Oui, je suis don Juan moi-même, et l'avantage du nombre ne m'obligera pas à cacher mon nom.

Il ne pliera devant personne au monde, ne reconnaîtra ni loi, ni maître, et niera Dieu. Dans la France, encore très chrétienne, du XVIIe siècle, cela le *distingue du vulgaire.* Il bravera l'enfer : le commun des hommes le redoutent. Son orgueil y trouve une autre jouissance encore : on punit de mort l'impiété publique : don Juan brave toute puissance humaine.

Mais l'hypocrisie du Ve acte n'est-elle pas en

contradiction avec l'ensemble du caractère ? Il est vrai que don Juan porte l'élégance et la distinction jusque dans son rôle d'hypocrite, et que les subtilités casuistiques, dont Tartuffe, qui est un pleutre, se sert pour violer du même coup les lois du devoir et celles de l'honneur, ne sont pour don Juan qu'un moyen d'accepter un duel en vrai gentilhomme; il est vrai que l'apparente dévotion du libertin est fortement mêlée d'ironie : et cependant, au XVIIe siècle, cette hypocrisie parut invraisemblable à certains spectateurs. Rosimond s'est fait l'écho de leurs critiques dans son *Athée foudroyé*, joué après le don Juan de Molière : un personnage du drame conseille au libertin de feindre la piété :

Don Lope. On peut facilement faire l'homme du bien
Dire que l'on croit tout, alors qu'on ne croit rien
Et voilant ses discours d'une belle apparence,
Se réserver en soi ce que le cœur en pense...
Don Juan. Tous ces déguisements ont trop de lâcheté
Je dis tout, et fais tout avec impunité...

Molière avait répondu d'avance à toutes les objections qu'on peut faire à l'hypocrisie du libertin :

Il n'y a plus de honte maintenant à cela : l'hypocrisie est un vice à la mode, et les vices à la mode passent pour vertus.

En effet : l'opinion du monde, la mode, qui

varie sans cesse, fait aussi varier les lois de l'honneur. *Cet honneur bizarre... met de son chef des régles à tout ce qui nous est prescrit; il étend ou borne nos devoirs à sa fantaisie...* Et je ne sais qu'un seul vice, un seul, absolument un seul, que la mode et l'honneur mondain ne puisse permettre ou même commander : c'est la lâcheté.

Qu'en 1665, lors de la première représentation de don Juan, l'hypocrisie fut un vice à la mode, c'est historiquement faux. Mais vingt ans plus tard, c'eût été vrai, témoin La Bruyère :

Le courtisan, autrefois avait ses cheveux, était en chausse et en pourpoint. portait de larges canons et il était libertin, Cela ne sied plus : il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot : tout se règle par la mode.

Celui qui depuis quelque temps à la cour, était dévot, et par là, contre toute raison, peu éloigné du ridicule, pouvait-il espérer de devenir à la mode (1)?

La différence la plus frappante entre le *burlador* espagnol et le libertin français, c'est qu'en dépit de tous ses crimes, le séducteur de Séville est catholique. Tandis qu'en France les guerres de religion partageaient la noblesse en deux camps et que la politique des Valois et des Bourbons, alliés des Turcs et des protestants, séparait l'intérêt dynastique, l'orgueil militaire

(1) *Caractères*, chapitre de la mode.

et la passion de la gloire du catholicisme, énervant du même coup l'alliance des sentiments religieux avec les sentiments aristocratiques et royalistes, en Espagne, tout, depuis l'origine, avait fortifié l'indissoluble union de la fidélité monarchique avec l'honneur du gentilhomme et la foi religieuse.

Dans le génie particulier de ce peuple, dans cette âme espagnole, pétrie de métaphysique profonde et de passions ardentes, la politique extérieure consolidait l'œuvre de la vieille guerre sainte : l'Espagne du XVI[e] et du XVII[e] siècle confondait l'athéïsme avec l'hérésie, et l'hérétique, l'ennemi du jour. avec l'ennemi séculaire, devenu l'hôte intime et perfide, le paria, l'être abject, ignoble et méprisé par excellence, le More ou le Juif, car c'est tout un. La première noblesse, c'était d'être chrétien, *vieux chrétien*, catholique jusqu'à la dernière goutte de sang et jusqu'à la moëlle des os. Un *caballero* pouvait bien se damner, et de plus d'une façon ; mais il ne pouvait nier l'Enfer : c'eût été forligner Je ne sais rien de l'*ateista fulminado* dont parlent MM. de Latour et Castil-Blaze ; mais si ce drame espagnol existe, j'oserais parier que l'athée n'y est pas gentilhomme et d'une perversité grandiose comme le don Juan, mais qu'il est vulgaire, ignoble et ridicule, en même temps qu'odieux.

Le don Juan de Molina se glorifie d'obéir à

son roi, d'être espagnol, d'être gentilhomme, et surtout d'être un Tenorio. Surpris dans le palais même du roi de Naples, où il a déshonoré la duchesse Isabelle, le séducteur se défend comme un lion contre dix assaillants : tout-à-coup, parmi leurs clameurs confuses, il entend la voix de Pedro Tenorio, son oncle, ambassadeur d'Espagne, et s'écrie :

Je suis gentilhomme de l'ambassadeur d'Espagne. Que celui à qui je dois me rendre s'avance seul.

Puis, tout le monde ayant quitté la salle, don Juan resté seul avec le chef de sa maison, lui dit :

Si j'ai du courage, mon oncle, ce n'est pas contre vous... Je ne prétends pas vous offrir d'excuses; elles vous seraient suspectes. Mon sang, seigneur, est le vôtre : versez-le et qu'il paie ma faute. Je suis à vos pieds, et voici mon épée.

Nous sommes bien loin du libertin de Molière. Un autre passage de Tirso nous en éloigne plus encore. Je ne connais rien de plus fort, comme expression de l'orgueil de race, que la scène de provocation entre don Juan et le spectre du commandeur :

La Statue. Me tiendras-tu ta parole en gentilhomme?
Don Juan. Je la tiendrai. Je suis un Tenorio.
La Statue. Et moi, je suis un Ulloa.
Don Juan. Je te dis que j'irai.
La Statue. Et moi, je te crois.

Un Ulloa sait ce que vaut l'honneur d'un Tenorio, fussent-ils séparés par l'abîme qui s'étend du Ciel à l'Enfer. Don Gonzalo d'Ulloa ne craint pas de trahir Dieu qui l'envoie, car il sait que la Justice Eternelle peut faire crédit à don Juan Tenorio sur sa parole.

Le don Juan de Molière est plus logique dans le mal que celui de Tirso. Je ne doute pas que le libertin français mette la France au-dessus des autres nations ; il est certainement fier de sa naissance ; mais ne respecte ni roi, ni père, ni Dieu. Sa religion, sa famille, *l'humanité*, c'est lui, lui seul. C'est en vain que l'égoïsme de son orgueil s'enveloppe déjà dans ce manteau d'humanité que le XVIIIe siècle allait mettre à la mode. Tandis que le cœur du héros de Molina, quels que soient ses vices et ses crimes, bat encore au nom de la famille, de la patrie et de la chrétienté, le don Juan de Molière marche seul et n'aime que lui seul.

Cervantès, quand il s'applaudissait d'avoir détruit la puissance des romans de la Table ronde, se faisait illusion.

Molière, comme Cervantès, a cru tuer l'idéal romanesque des Précieuses ; il n'a tué que cette pauvre Madeleine de Scudery, qui déjà se mourait de vieillesse. L'idéal féminin du héros de Roman, Amadis ou Lancelot, est vieux, il est

malade, soit ; mais il est indestructible. Il change de nom, de costume et de condition ; il essaie de se mettre à la mode ; il a porté jusqu'à la livrée des forçats : Amadis du bagne ! le mot est de M. Paul Féval. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'est dans l'*Assommoir* de M. Zola.

L'Abbé. Vous dites ?

Le Président Je dis : la dernière fois que j'eus l'honneur de rencontrer Amadis, c'était dans l'*Assommoir.*

L'Abbé. Dans l'*Assommoir ?*

Le Président. Dans l'*Assommoir.*

L'Abbé. Amadis ?

Le Président. Amadis : il se nommait Gueule-d'or ou le chevalier du Marteau. C'est même le personnage sympathique. N'a-t-on pas dit : il n'y a pas, chez M. Zola de personnage sympathique ? C'est une grande erreur ; il y est : seulement, il est parfois un peu « poncif ». Je disais donc que Gueule-d'or est un parfait chevalier, généreux, brave, amoureux et discret. Il appelle en champ clos Bec-Salé, qu'il défie en ces termes : « es-tu d'attaque, sacré soiffard ? » et sort vainqueur du tournoi sous les yeux de la belle Gervaise, le Bamban, la femme à Coupeau.

L'Archiviste. Alors, ce n'est pas Amadis, puisqu'il aime la femme d'un autre.

Le Président. Vous avez raison. C'est Lancelot. Un Lancelot populaire. Mais Amadis est

aussi dans les Rougon-Macquart, un Amadis plus amadis qu'Amadis lui-même : c'est Félicien, Félicien de Hautecœur, du *Rêve*.

Don Juan n'est pas mort non plus. Ni Tirso de Molina, ni Molière ne l'ont tué. Bien au contraire, il se porte mieux que jamais.

L'Archiviste. Etes-vous bien sûr que Molière ait eu vraiment l'intention de le tuer ? Etes-vous sûr qu'il n'ait pas eu quelque complaisance discrète et voilée pour les libertins ?

Le Président. Je n'en suis pas absolument sûr. Il y a des doubles fonds dans Molière. Il n'a pas la belle droiture, l'entière loyauté de Cervantès. Quoiqu'il en soit, dès le XVII[e] siècle, don Juan fut pris à contre sens par certains débauchés, qui se glorifièrent de lui ressembler, acceptant tout, jusqu'à la *scène du père* : « quelques jeunes étourdis, raconte Richemont, criaient tout haut que Molière avait raison, que la vie des pères était trop longue pour la vie des enfants... »

Depuis lord Byron, (Dieu lui pardonne !) que d'imitateurs ont repris et varié le type de don Juan, l'ont idéalisé pour les rêveurs, l'ont vulgarisé pour la foule ou l'ont aplati pour les chenapans ! Et que de libertins sans esprit et sans cœur, que de sots vaniteux se sont imaginés qu'ils ressemblaient à ce monstre de perversité grandiose et se sont crus la griffe et la dent du

tigre, alors qu'ils n'avaient que la vile méchanceté, les ongles et la grimace du singe ! Ah ! je voudrais que toute cette engeance des hâbleurs du vice n'eût qu'un seul visage, pour soulager mon cœur en leur crachant la face tout ce qu'ils m'inspirent de dégoût !

« Don Juan, leur dirais-je — le don Juan qui n'a jamais existé — le don Juan légendaire et poétique est jeune, beau, spirituel... Toi, tu n'es qu'un sot. Ce que tu nommes ton esprit, on l'apprend tout fait dans les petits journaux et dans les bas lieux où « l'on te trouve drôle. » Don Juan est brave : toi. tu as peur. Tu as peur de tes excès, tu as peur de la gastrite et du ramollissement.. Je ne dirai pas tout ce dont tu as peur. Tu trembles devant l'épée, d'ordinaire inoffensive, de quelque rival invraisemblable qui ne songe guère à te disputer tes faciles conquêtes. Tu as peur de la pauvreté. Tu n'auras pas le courage d'affronter la ruine. Quand tu auras nourri tes vices des larmes de ta mère, des angoisses de ton vieux père, de la dot de ta jeune sœur, tu épouseras, si tu le peux, une femme qui te sauvera de l'hôpital. Tu te vendras pour vivre et tu n'auras pas la probité d'exécuter le marché. Tu retourneras à tes habitudes, mais tu vieilliras... Il arrive un jour où tes pareils commencent à craindre la mort et le Diable. Tu ne te convertiras pas, mais tu essaieras de te ranger,.. Les spectres ne se

lèveront point pour toi de leur tombe, et Dieu laissera dormir son tonnerre. Tu mourras dans ton lit. Ta fin ne sera pas terrible, mais hideuse. Tel au dernier moment que tu fus pendant ta vie entière, égoïste et lâche, sans repentir et sans amour, tu essaieras de balbutier une prière vaine, inspirée par la terreur, et tu tomberas entre les mains de l'Eternelle Justice... »

Mon cher Président, *dit l'Abbé*, la miséricorde divine est infinie. Ne damnons personne, pas même don Juan.

TABLE DES MATIÈRES

—

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.





